

SENATE



SÉNAT

CANADA

First Session
Forty-first Parliament, 2011-12

Première session de la
quarante et unième législature, 2011-2012

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

NATIONAL SECURITY
AND DEFENCE

SÉCURITÉ NATIONALE
ET DE LA DÉFENSE

Chair:
The Honourable PAMELA WALLIN

Présidente :
L'honorable PAMELA WALLIN

Monday, October 22, 2012
Monday, October 29, 2012

Le lundi 22 octobre 2012
Le lundi 29 octobre 2012

Issue No. 9

Fascicule n° 9

Thirteenth and fourteenth meetings on:
Canada's national security and defence policies,
practices, circumstances and capabilities

Treizième et quatorzième réunions concernant :
Les politiques, les pratiques, les circonstances et les capacités
du Canada en matière de sécurité nationale et de défense

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE
ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Pamela Wallin, *Chair*

The Honourable Roméo Dallaire, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Boisvenu	* LeBreton, P.C.
* Cowan	(or Carignan)
(or Tardif)	Manning
Dawson	Mitchell
Day	Plett
Lang	

* Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 12-5, membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Boisvenu replaced the Honourable Senator Nolin (*October 29, 2012*).

The Honourable Senator Plett replaced the Honourable Senator Johnson (*October 23, 2012*).

The Honourable Senator Day replaced the Honourable Senator Baker, P.C. (*October 23, 2012*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Présidente : L'honorable Pamela Wallin

Vice-président : L'honorable Roméo Antonius Dallaire

et

Les honorables sénateurs :

Boisvenu	* LeBreton, C.P.
* Cowan	(ou Carignan)
(ou Tardif)	Manning
Dawson	Mitchell
Day	Plett
Lang	

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 12-5 du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Boisvenu a remplacé l'honorable sénateur Nolin (*le 29 octobre 2012*).

L'honorable sénateur Plett a remplacé l'honorable sénateur Johnson (*le 23 octobre 2012*).

L'honorable sénateur Day a remplacé l'honorable sénateur Baker, C.P. (*le 23 octobre 2012*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, October 22, 2012
(18)

[*English*]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:00 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Baker, Dallaire, Johnson, Lang, Manning, Mitchell, Nolin and Wallin (8).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, June 22, 2011, the committee continued its study of Canada's national security and defence policies, practices, circumstances and capabilities. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESS:*National Defence:*

Lieutenant-General, Stuart Beare, Commander Canadian Joint Operations Command;

Rear-Admiral Ron Lloyd, Chief of Force Development.

Royal Canadian Mounted Police:

Bob Paulson, Commissioner.

Lieutenant-General Beare made a statement and answered questions.

At 5:00 p.m., the committee suspended.

At 5:05 p.m., the committee resumed.

Rear-Admiral Lloyd made a statement and answered questions.

At 6:00 p.m., the committee suspended.

At 6:05 p.m., the committee resumed.

Bob Paulson made a statement and answered questions.

At 7:02 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière intérimaire du comité,

Jodi Turner

Acting Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 22 octobre 2012
(18)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Baker, Dallaire, Johnson, Lang, Manning, Mitchell, Nolin et Wallin (8).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 22 juin 2011, le comité poursuit son étude des politiques, des pratiques, des circonstances et des capacités du Canada en matière de sécurité nationale et de défense. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :*Défense nationale :*

Lieutenant-général Stuart Beare, commandant du Commandement des opérations interarmées du Canada;

Contre-amiral Ron Lloyd, chef, Développement des Forces.

Gendarmerie royale du Canada :

Bob Paulson, commissaire.

Le lieutenant-général Beare fait une déclaration et répond aux questions.

À 17 heures, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 5, le comité reprend ses travaux.

Le contre-amiral Lloyd fait une déclaration et répond aux questions.

À 18 heures, le comité suspend ses travaux.

À 18 h 5, le comité reprend ses travaux.

Bob Paulson fait une déclaration et répond aux questions.

À 19 h 2, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Monday, October 29, 2012
(19)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 5:00 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Boisvenu, Dallaire, Dawson, Day, Manning, Mitchell, Plett and Wallin (8).

Other senator present: The Honourable Senator Johnson (1).

In attendance: Holly Porteous, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, June 22, 2011, the committee continued its study of Canada's national security and defence policies, practices, circumstances and capabilities. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

As individual:

Brian Job, Professor, Political Science, University of British Columbia, Senior Fellow, Asia Pacific Foundation of Canada (by videoconference).

Paul Chapin, Vice President, Conference of Defence Association Institute.

Public Safety Canada:

Graham Flack, Acting Deputy Minister;

Robert Gordon, Special Advisor, Cyber Security;

Windy Anderson, Director, Canadian Cyber Incident Response Centre.

Mr. Job and Mr. Chapin each made a statement and together the witnesses answered questions.

At 6:00 p.m., the committee suspended.

At 6:05 p.m., the committee resumed.

Mr. Flack made a statement and together with Mr. Gordon and Ms. Anderson, the witnesses answered questions.

At 7:05 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, le lundi 29 octobre 2012
(19)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 17 heures, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Boisvenu, Dallaire, Dawson, Day, Manning, Mitchell, Plett et Wallin (8).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Johnson (1).

Également présente : Holly Porteous, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 22 juin 2011, le comité poursuit son étude des politiques, des pratiques, des circonstances et des capacités du Canada en matière de sécurité nationale et de défense. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Brian Job, professeur de sciences politiques, Université de la Colombie-Britannique, agrégé supérieur de recherches, Fondation Asie-Pacifique du Canada (par vidéoconférence).

Paul Chapin, vice-président, Institut de la Conférence des associations de la défense.

Sécurité publique Canada :

Graham Flack, sous-ministre par intérim;

Robert Gordon, conseiller spécial, cybersécurité;

Windy Anderson, directrice, Centre canadien de réponse aux incidents cybernétiques.

MM. Job et Chapin font chacun une déclaration, puis avec l'aide des autres témoins, répondent aux questions.

À 18 heures, le comité suspend ses travaux.

À 18 h 5, le comité reprend ses travaux.

M. Flack fait une déclaration, puis avec l'aide de M. Gordon et de Mme Anderson, répond aux questions.

À 19 h 5, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Joséé Thérien

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, October 22, 2012

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m. to examine and report on Canada's national security and defence policies, practices, circumstances and capabilities.

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Ladies and gentlemen, I would like to call this meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence to order. Is it has been a while since we gathered. We have a very busy agenda today. We are just thrilled with the guest list. We will be hearing first from Lieutenant-General Stuart Beare, Commander Canadian Joint Operations Command. This is an amalgamation of three commands and he has taken on the leadership of that. Following that we will hear from Rear-Admiral Ron Lloyd, Chief of Force Development. He was the senior person on the RIMPAC operations that many of you will have been aware of over the summer. Even those of you watching on television would have seen those operations off the shores of Hawaii where we really put our men and women to the test. We will be hearing from Rear-Admiral Lloyd a bit later. Also joining us later today, Royal Canadian Mounted Police Commissioner Bob Paulson will give us an update. There is legislation pending that affects the force and his ability to command and discipline that force, and we are looking forward to his latest update.

Let us begin with Lieutenant-General Beare. Many have been calling for a rethink about how the Canadian Forces manage themselves at what they call the home and away game; that is, everything that our men and women of the CF do here at home, whether it is Olympics or G8 meetings or dealing with floods, and then the away game, whether that is a Libya mission or Afghanistan.

The defence department has now combined three operational commands into one; the move is intended in part to save some money but also, more importantly, to put personnel to better use and make operations in Canada and abroad more efficient. This new Canadian Joint Operations Command, because it is the military they always have an acronym, will be referred to henceforth as CJOC. If you hear us talking about CJOC this is not a sporting event, this is the military. It is commanded by Lieutenant-General Stuart Beare. He was last in front of the committee when he was commander of the Canadian

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 22 octobre 2012

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures pour étudier les politiques, les pratiques, les circonstances et les capacités du Canada en matière de sécurité nationale et de défense, et en faire rapport.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs, bienvenue à la réunion du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas réunis; notre ordre du jour est donc chargé. Nous sommes aussi très heureux d'accueillir nos témoins. Tout d'abord, nous recevons le lieutenant-général Stuart Beare, commandant du Commandement des opérations interarmées du Canada; il s'agit d'un ensemble de trois commandements, et il en est le dirigeant. Ensuite, nous allons entendre le contre-amiral Ron Lloyd, chef du Développement des forces. Il était le principal responsable des opérations RIMPAC l'été dernier; un grand nombre d'entre vous en ont certainement entendu parler. Si vous avez regardé la télévision, vous avez peut-être même assisté au déroulement des opérations au large des côtes d'Hawaï, où nos militaires, hommes et femmes, ont réellement eu l'occasion de faire leurs preuves. Le contre-amiral Lloyd nous en parlera un peu plus tard. De plus, aujourd'hui, nous accueillons Bob Paulson, commissaire de la Gendarmerie royale du Canada, pour nous communiquer les renseignements les plus récents. En effet, un projet de loi pourrait avoir des répercussions sur le corps policier et sur la capacité du commissaire de le commander et de maintenir la discipline, et nous avons hâte d'entendre les derniers renseignements à ce sujet.

Nous allons commencer par le lieutenant-général Beare. Un grand nombre de personnes ont demandé qu'on repense la façon dont les Forces canadiennes gèrent ce qu'on appelle les parties à domicile et à l'étranger, c'est-à-dire tout ce que nos militaires accomplissent ici au pays — qu'il s'agisse d'assurer la sécurité aux Olympiques et aux réunions du G8 ou d'apporter leur aide pendant les inondations —, et ensuite à l'étranger, par exemple, une mission en Libye ou en Afghanistan.

Le ministère de la Défense a réuni trois commandements opérationnels pour en former un seul; ce changement vise en partie à épargner de l'argent, mais aussi — et c'est encore plus important — à mieux utiliser le personnel et à rendre les opérations au Canada et à l'étranger plus efficaces. Étant donné que les militaires aiment bien les acronymes, le nouveau Commandement des opérations interarmées du Canada sera donc appelé le COIC. Si vous nous entendez parler du COIC, il ne s'agit pas d'un événement sportif, mais de l'armée. Il est commandé par le lieutenant-général Stuart Beare. La dernière

Expeditionary Force Command. That was the away game, and it has now all been folded under his command.

Welcome. It is great to see you again. We are excited to hear about this new command and the benefits of this. Please go ahead with your opening remarks.

[*Translation*]

Lieutenant-General Stuart Beare, Commander Canadian Joint Operations Command, National Defence: Madam Chair, I am very pleased to be here with you today to tell you about the Canadian Forces' progress with respect to setting up our command and control system around the world, be it here in Canada, with our allies, the United States, or with our partners in operations abroad.

[*English*]

Two and a half weeks ago, we had a ceremony at the Canada Aviation and Space Museum here in Ottawa where we retired from the Canadian Forces order of battle the Canadian Expeditionary Force Command, Canada Command and Canadian Operational Support Command, three distinct commands overseeing operations, and we created in its place a unified command, as you heard today, described as Canadian Joint Operations Command or CJOC. CJOC provides today, as a bottom line up front, the same command, control and oversight for Canadian forces operations at home and around the world and delivers to the forces committed to those operations the communications, engineering, logistics and support services that allow them to operate.

I am thrilled to be able to share with you an early report on what got us here, where we are and where that may lead us in the future. Thank you for the invitation to speak with you today.

This is different from other engagements with this committee, as typically I have been told I have five minutes and then I am off the stage. I get an electric shock and I am told that is it. However, I am told that this time, by virtue of the fact that this is an introduction to a new element of your Canadian Forces, I have a bit more time so I will take about 15 minutes, if I may. I am allowed to use a tool called PowerPoint.

The Chair: Against our will, but we will let you do it anyway.

Lt.-Gen. Beare: You have in hand some slides that I will use to help illustrate the story of who we are, what we do, how we do it and why we are doing it differently today. I will ask you to turn to slide 2, which is an image of the world and a very simplified

fois qu'il a comparu devant notre comité, il était commandant du Commandement de la Force expéditionnaire du Canada. Il s'agissait d'opérations à l'étranger, et elles sont maintenant rassemblées sous son commandement.

Bienvenue. Nous sommes heureux de vous revoir. Nous avons hâte d'entendre parler du nouveau commandement et des avantages qu'il présente. Vous pouvez maintenant livrer votre exposé.

[*Français*]

Lieutenant-général Stuart Beare, commandant du Commandement des opérations interarmées du Canada, Défense nationale : Madame la présidente, je suis très heureux d'être parmi vous aujourd'hui, pour vous faire part de l'avancement des opérations des Forces canadiennes en ce qui concerne la formation de notre système de commande et de contrôle autour du monde, soit ici, au Canada, avec nos alliés, aux États-Unis, ou avec nos partenaires dans les opérations à l'étranger.

[*Traduction*]

Il y a deux semaines et demie, nous avons tenu une cérémonie au Musée de l'aviation et de l'espace du Canada, à Ottawa, au cours de laquelle nous avons retiré de l'ordre de bataille des Forces canadiennes le Commandement de la Force expéditionnaire du Canada, le Commandement Canada et le Commandement du soutien opérationnel du Canada, trois commandements distincts qui supervisaient les opérations, et nous avons créé à leur place un commandement unifié, comme vous l'avez entendu aujourd'hui; il s'agit du Commandement des opérations interarmées du Canada ou COIC. Aujourd'hui, le COIC exerce les mêmes activités de commandement, de contrôle et de surveillance pour les opérations des Forces canadiennes au pays et partout dans le monde, et fournit aux forces qui mènent ces opérations les services de communication, d'ingénierie, de logistique et de soutien dont elles ont besoin.

Je suis très heureux de pouvoir vous présenter, dans un rapport préliminaire, ce qui nous a permis de nous rendre jusqu'ici, où nous en sommes et où cela pourrait nous mener. Merci de m'avoir invité à vous parler aujourd'hui.

La situation est un peu différente aujourd'hui, car habituellement, on me dit que j'ai cinq minutes pour faire mon exposé et que je dois ensuite libérer la scène. On me donne même une décharge électrique si je ne m'arrête pas à temps. Toutefois, on m'a dit qu'étant donné que je présente un nouvel élément de vos Forces canadiennes, je dispose d'un peu plus de temps; je prendrai donc environ 15 minutes, si c'est possible. On me permet d'utiliser un outil appelé PowerPoint.

La présidente : Nous sommes contre, mais nous allons vous permettre de l'utiliser.

Lgén Beare : Vous avez en main certaines diapositives que je vais utiliser pour illustrer qui nous sommes, ce que nous faisons, comment nous le faisons et pourquoi nous le faisons maintenant de façon différente. Veuillez vous rendre à la diapositive 2, où se

illustration of all the challenges that exist in this world, whether they be here in Canada, and the safety and security of Canadians where we live; in our Arctic, including environmental changes up there as well as the access to that precious part of our country; the security conditions in the Caribbean and the hemisphere, including natural disasters and the challenges of transnational crime; and then, further afield, in Europe, with the financial crisis; North Africa; the Middle East, with the challenges we see in the news every day, our ongoing commitment to creating security in Southwest Asia, Afghanistan in particular; and our interests in the Pacific. All to say the world is full of challenges, and what is happening in the world is the business of all of us. We all seek to understand what is going on at home, on the continent and around the world. My command as well is interested in that understanding. Secondly, we also have interests in what is going on in the world. My command is interested in understanding what those interests are, in particular as they may affect our current responsibilities or require new Canadian Forces operations in that world.

Ultimately, each and every time we deploy into these places, the first question we ask ourselves is what result are we achieving for Canada and for Canadians by being there, be that an event at home, preserving the safety and security of Canadians, or working with partners abroad. The world is incredibly challenged and we have not taken our eye off that as we transition to this new command, both maintaining operations today and being prepared for operations in the future.

Let me turn to the slide that says “CF Transformation.” The journey towards a command approach to CF operations began in 2005. You will have heard and are familiar with the story of General Hillier’s transformation in 2005-06, which had some key qualities. The first one is that we see ourselves as a Canadian Forces first. That includes its army, navy, air force and special forces. Ultimately, it is the Canadian Forces, a package deal that delivers the results and operations. We recognize and readily identify the army, navy and air force in that image but it is a Canadian Forces-first philosophy, which fully exploits the capability of our maritime, air and land forces independently or together, when required.

The second is an operational focus. Some may be familiar with the Canadian Forces that was built on a Deputy Chief of the Defence Staff model that left the management of operations at the strategic level and did not have an operational centre one layer below the headquarters to deal with the business of operations day to day. By putting in Canada Command, Canadian Expeditionary Force Command and Canadian Operational

trouve une image du monde et une illustration très simplifiée de tous les défis qu’il présente, même ici au Canada, et la sécurité des Canadiens où ils vivent, par exemple, dans notre région arctique, y compris les changements climatiques, ainsi que l’accès à cette précieuse région de notre pays. Il y a aussi les conditions de sécurité dans les Caraïbes et dans l’hémisphère, y compris les catastrophes naturelles et les défis posés par le crime transnational. Ensuite, plus loin, en Europe, il y a la crise financière. En Afrique du Nord et au Moyen-Orient, il y a les défis que nous voyons chaque jour dans les bulletins de nouvelles. Enfin, on voit notre engagement de continuer à créer un environnement plus sécuritaire en Asie du Sud-Ouest, surtout en Afghanistan, et nos intérêts dans le Pacifique. Tout cela pour dire que le monde est rempli de défis, et qu’ils nous concernent tous. Nous cherchons tous à comprendre ce qui se passe chez nous, sur le continent et partout dans le monde, et mon commandement ne fait pas exception. Deuxièmement, nos intérêts sont aussi liés à ce qui se passe dans le monde. Mon commandement cherche à comprendre quels sont ces intérêts, surtout parce qu’ils pourraient avoir des répercussions sur nos responsabilités actuelles ou nécessiter de nouvelles opérations des Forces canadiennes dans le monde.

Au bout du compte, chaque fois que nous nous déployons dans ces endroits, nous nous demandons d’abord ce que nous apportons au Canada et aux Canadiens, qu’il s’agisse d’un événement au pays au cours duquel nous assurons la sécurité des Canadiens ou d’une collaboration avec nos partenaires à l’étranger. Le monde est rempli de défis et nous n’avons pas perdu cela de vue pendant notre transition vers ce nouveau commandement, car nous avons maintenu les opérations actuelles et nous nous préparons pour celles à venir.

Permettez-moi de passer à la diapositive « Transformation des FC ». La transition vers une approche par commandement des opérations des FC a commencé en 2005. Vous avez sûrement entendu l’histoire du général Hillier et de la transformation qu’il a effectuée en 2005-2006, car elle présentait certaines caractéristiques essentielles. La première, c’est que nous devons considérer que nous sommes d’abord et avant tout les Forces canadiennes. Cela comprend l’Armée, la Marine, la Force aérienne et les forces spéciales. Ces éléments forment les Forces canadiennes, un ensemble qui s’occupe d’obtenir des résultats et de mener des opérations. Nous reconnaissons rapidement et facilement l’Armée, la Marine et la Force aérienne dans cette image, mais il s’agit d’une philosophie fondée d’abord sur les Forces canadiennes, qui exploitent à leur plein potentiel les capacités de nos forces maritimes, aériennes et terrestres de façon indépendante ou dans leur ensemble, lorsque la situation l’exige.

La deuxième caractéristique concerne surtout les opérations. Certains d’entre vous connaissent peut-être mieux les Forces canadiennes fondées sur le modèle d’un vice-chef d’état-major de la Défense qui laisse la gestion des opérations à l’élément stratégique et qui n’a pas de centre opérationnel à un niveau plus bas que la direction générale pour s’occuper des opérations quotidiennes. En réunissant le Commandement Canada, le

Support Command, we created that operational focus. We gave the business to commanders to lead those agendas, getting it out of the strategic and the policy world and putting it into the operational domain.

A command centre comparative means empowering commanders down range. We have done that through the regional joint task forces across the country, through the establishment of Canadian leadership abroad in the form of our JTF Afghanistan in the past. Major-General Jim Ferron is in Afghanistan today, but leaders abroad are flying the Canadian flag. I will show you what that looks like later. The organizations that came from that were a joint staff for the chief of defence to allow him to formulate military advice and issue strategic directions to the entire CF. Below that the Canada Command, Canadian Expeditionary Force Command and Canadian Operational Support Command execute those missions and the Special Operations Forces Command, which remains extant as an independent command, are doing the very pointy end of the special forces' business.

Transformation since 2005-06.

[Translation]

Since this transformation in 2006, we have noted the development of our mission in Afghanistan and our operations in the Persian Gulf and in Libya, last year. We have seen the Canadian Forces' exemplary support toward the civilian authorities as well as the maintenance of order around the Olympic Games and the G8 in Ontario. We have also seen the response of the armed forces to the crisis in Haiti in 2010. And we have never failed in our missions that have taken place here, in Canada.

[English]

In the operating environment of last year and this year, we have also seen institutional influences, including a strategic review and a deficit reduction action plan. The transformation report of 2011 included a re-posturing of the CF in a post-combat operations environment from Afghanistan. Fewer people are outside the country on missions, but they are still in as many places. There is an increase in instability and uncertainty in the world, and an increasing load on being prepared for the "what is next," because who is to say where, when, with whom or why in this world of increasing instabilities and unpredictability. All of those factors, including a tremendous experience since the first round of transformation, a change in the resources available to the force, and a self-recognition of the idea of that we need to take resources from command and control and continue to put them into the operational forces as much as we can, resulted in a Canadian Forces decision and a government direction to integrate our operational commands, which we have done this year.

Commandement de la Force expéditionnaire du Canada et le Commandement du soutien opérationnel du Canada, nous avons créé cette concentration opérationnelle. Nous avons chargé les commandants d'exécuter ces programmes, c'est-à-dire qu'ils ne relèvent plus du domaine de la stratégie ou des politiques, mais du domaine opérationnel.

Un centre de commandement intégré signifie qu'on donne plus de pouvoirs aux commandants des grades inférieurs. Nous l'avons fait par l'entremise des forces opérationnelles interarmées régionales du pays, c'est-à-dire en établissant un leadership canadien à l'étranger par l'entremise de notre FOI en Afghanistan. Le major général Jim Ferron est en Afghanistan aujourd'hui, mais des dirigeants à l'étranger travaillent sous le drapeau canadien. Je vais vous montrer à quoi cela ressemble plus tard. Les organismes ont formé un état-major interarmées pour permettre au chef de la Défense de donner des conseils militaires et des orientations stratégiques à l'ensemble des FC. Ensuite, le Commandement Canada, le Commandement de la Force expéditionnaire du Canada et le Commandement du soutien opérationnel du Canada exécutent ces missions et les Forces d'opérations spéciales du Canada, qui existent toujours en tant que commandement indépendant, s'occupent des affaires spécialisées des forces spéciales.

Transformation depuis 2005-2006.

[Français]

Depuis cette transformation, en 2006, nous avons noté l'évolution de notre mission en Afghanistan ainsi que nos opérations dans le golfe Persique et en Libye, l'an dernier. Nous avons aussi pu observer le support exemplaire des Forces canadiennes envers les autorités civiles ainsi que le maintien de l'ordre autour des Jeux olympiques et du G8 en Ontario. Nous avons aussi constaté la réponse des forces armées à la crise en Haïti, en 2010. Et nous n'avons jamais échoué dans nos missions qui ont eu lieu ici, au Canada.

[Traduction]

Dans l'environnement opérationnel de l'année dernière et de l'année en cours, nous avons aussi constaté des influences institutionnelles, notamment un examen stratégique et un plan d'action pour la réduction du déficit. Dans le rapport de transformation de 2011, on parlait de réorienter les FC dans l'environnement des opérations d'après-combat en Afghanistan. Il y a moins de gens qui mènent des missions à l'extérieur du pays, mais ils sont répartis dans le même nombre d'endroits. L'instabilité et l'incertitude ont augmenté dans le monde, et on se prépare de plus en plus instable et imprévisible, personne ne sait où on se retrouvera, quand, avec qui et pourquoi. Tous ces facteurs, y compris une vaste expérience acquise pendant la première phase de transformation, une modification des ressources offertes aux forces, et le fait que nous nous sommes rendu compte que nous devons, le plus possible, continuer d'envoyer des ressources de commandement et contrôle aux forces opérationnelles, ont amené

Slide 5, titled “CJOC United in Purpose” illustrates how we have taken the functions of Canada Command, Expeditionary Command and Support Command, and integrated them into one operational command for the Canadian Forces. We work alongside Canadian Special Forces Command routinely. Many times they work for the commander of this new organization called CJOC. It is one centre for the anticipation, preparedness for and conduct of operations for the CF globally. We do not do it alone, out of the headquarters down the road here in Ottawa. We do it with the entire command.

The next slide is an oversimplified organization chart of the Canadian Forces under our Chief of the Defence Staff, which simply illustrates that Canadian Joint Operations Command is one of the subordinate commands to our Chief of the Defence Staff. His other commands are the Royal Canadian Navy, the Canadian Army, the Canadian Air Force and the special forces and military personnel command, and he exercises command oversight of NORAD as the Canadian authority for the aerospace defence mission. Essentially, the army, navy and air force develop and generate the maritime, air and land forces for CF operations and they pass them to Joint Operations Command to be employed anywhere in Canada or anywhere around the world.

The next chart is really an expression of our mission. The mission of Canadian Joint Operations Command is to anticipate and conduct Canadian Forces operations at home and abroad, and to develop and generate the forces that integrate and enable those forces to include in operations the capabilities that go beyond what exists within the army, navy and the air force. We anticipate and conduct operations, and both of those are work, especially in a world that is increasingly unpredictable.

In one conceptual model, we anticipate running Canadian Forces operations by understanding the operating environment. We have a responsibility to understand the security environment and the defence environment in Canada, in our Arctic, in our hemisphere and globally. We cannot do that alone. We need to do that with partners, be they inter-agency, interdepartmental, other government departments, allies, traditional partners or in other parts of the world with non-traditional partners, so we need to understand what is going on.

We need to prepare for adapting what we are doing now or be prepared to do new things. We have a high level of preparedness at home. We have units that are on 4 hours, 8 hours and 12 hours response time to domestic need. We have a search and rescue framework that is responsive virtually immediately in that mission set. We need to be prepared to conduct operations in the

les Forces canadiennes et le gouvernement à décider et à ordonner d'intégrer nos commandements opérationnels, et c'est ce que nous avons fait cette année.

La diapositive 5, qui a pour titre « Le COIC unis dans le même but », illustre comment nous avons rassemblé les fonctions du Commandement Canada, du Commandement des forces expéditionnaires et du Commandement du soutien opérationnel en un commandement opérationnel pour les Forces canadiennes. Nous travaillons régulièrement avec les Forces d'opérations spéciales du Canada. En effet, ses membres ont travaillé à un grand nombre de reprises pour le commandant du nouveau COIC. Il s'agit d'un centre qui s'occupe d'anticiper, de préparer et de mener les opérations pour les FC à l'échelle mondiale. Nous ne le faisons pas seuls, à partir de notre quartier général, au bout de la rue, ici à Ottawa; nous collaborons avec tous les commandements.

La diapositive suivante montre un organigramme très simplifié des Forces canadiennes sous le commandement de notre chef d'état-major de la Défense; il illustre simplement que le Commandement des opérations interarmées du Canada est l'un de ses commandements subordonnés. Ses autres commandements sont la Marine royale canadienne, l'Armée canadienne, l'Aviation canadienne et les forces spéciales et le personnel militaire, et il supervise le NORAD en tant qu'autorité canadienne de la mission de défense aérospatiale. Essentiellement, l'Armée, la Marine et la Force aérienne mettent sur pied et génèrent les forces maritimes, aériennes et terrestres pour les opérations des FC et les envoient au Commandement des opérations interarmées pour être mises à l'œuvre n'importe où au Canada ou dans le monde.

Le graphique suivant décrit vraiment notre mission. En effet, la mission du Commandement des opérations interarmées du Canada est d'anticiper et de mener les opérations des Forces canadiennes au pays et à l'étranger, et d'organiser et de générer les forces qui les rendent en mesure d'intégrer dans leurs opérations des capacités qui dépassent ce qui existe déjà dans l'Armée, la Marine et la Force aérienne. Nous anticipons et menons des opérations, et c'est beaucoup de travail, surtout dans un monde de plus en plus imprévisible.

Dans un modèle théorique unique, nous anticipons les opérations des Forces canadiennes en développant une compréhension de l'environnement dans lequel nous opérons. Nous avons la responsabilité de comprendre l'environnement de sécurité et de défense au Canada, dans l'Arctique, dans l'hémisphère et à l'échelle planétaire. Nous ne pouvons pas le faire seuls. Nous travaillons donc pour y arriver avec nos partenaires, que ce soit des organismes interagences ou interministériels, les autres ministères, nos alliés, nos partenaires traditionnels, ou dans d'autres régions du monde, des partenaires non traditionnels; nous devons donc bien comprendre l'environnement.

Nous devons ensuite nous préparer à adapter nos méthodes ou à en utiliser de nouvelles. Nous avons des équipes très bien préparées au pays. Nous avons des unités qui sont prêtes à intervenir en cas de besoin dans des délais de 4, 8 et 12 heures. Nous avons un cadre de recherche et sauvetage prêt à se mettre en branle presque instantanément pour ce genre de mission. Nous

hemisphere and beyond with traditional partners or new partners, should we be required to do so. In other words, in military jargon, we do planning.

Ultimately we conduct operations. The conduct of operations goes from the warning that we may go somewhere, to getting there, to conducting operations with partners, to sustaining that effort, to adapting it, if that is required, to rotating forces through it if it is a sustained mission, to recovering it back home, to reintegrating with families and learning lessons from those operational experiences.

In the conduct of operations, people see the planes, the battalions, the ships, but there is much more to it than just being there. It is getting there, sustaining it, doing it, adapting, recovering and reintegrating on the home front. All of that requires us to engage broadly. We need to be completely integrated with government partners, provincial authorities, law enforcement agencies, continental partners and our traditional military partners around the world in order to do all of that.

I do have one organization chart that is full of acronyms, and I will direct you to that organization chart to show the composition of the command. I will use an analogy to make a point.

[Translation]

If I ask you what you think of when I say the word “army”, I imagine that you would say a soldier, an APC or a tank. If I ask you what you think of when I say the words “air force”, you will surely say a plane, a pilot or a flight crew, and for the words “naval force”, a ship or a submarine.

Senator Nolin: A submarine.

Lt.-Gen. Beare: That is very good, but you would never have thought of HQ here on O’Connor, for the army, or even HQ for the naval force at 101 Colonel By in Ottawa. You think only of the operational forces in action.

[English]

When I say the words “Canadian Joint Operations Command,” the first thing that comes to some people’s minds is the headquarters, but actually the command includes the headquarters. Fundamentally, the command is all those CF assets in operations, so it is our response units ready for domestic operations. It is our search and rescue teams ready for search and rescue day in and day out. It is the regional joint task forces in Canada, in every region of the country, the North, the Pacific, in the West, here in Ontario, Quebec and the Atlantic. It is our deployed task forces in 15 locations around the world, in Afghanistan, in the Middle East, in Africa and in Haiti. It is also the joint operations of our group in Kingston, which provides the communications — the signals units — that extend our communications from Canada to our deployed missions. It is

devons être prêts à mener des opérations dans l’hémisphère et au-delà avec nos partenaires traditionnels ou de nouveaux partenaires, au besoin. En d’autres mots, dans le jargon militaire, nous planifions.

Finalement, nous menons les opérations. La conduite des opérations part du moment où nous recevons le signal de nous rendre quelque part et englobe les déplacements pour s’y rendre, la collaboration avec nos partenaires, le maintien en puissance, les mesures d’adaptation au besoin, la rotation de l’effectif si la mission dure longtemps, le retour à la maison, la réunification avec les familles, et le bilan des leçons apprises.

Lors des opérations, les gens voient les avions, les bataillons, les navires, mais il y a beaucoup plus que le simple fait d’être sur place. Il faut en effet s’y rendre, soutenir les opérations, les mener, s’adapter, récupérer et reprendre nos activités au retour. Pour ce faire, nous devons mobiliser un vaste réseau. Nous devons donc travailler en parfaite complémentarité avec nos partenaires gouvernementaux, les autorités provinciales, les organismes d’application de la loi, nos partenaires continentaux et nos partenaires traditionnels partout dans le monde.

J’ai un organigramme rempli d’acronymes, et je vais m’en servir pour vous montrer la composition du commandement. Je vais faire une analogie pour illustrer mon point.

[Français]

Si je vous demande à quoi vous pensez lorsque je prononce le mot « armée », j’imagine que vous allez me dire un soldat, un TTB ou un char d’assaut. Si je vous demande à quoi vous pensez lorsque je prononce les mots « force aérienne », vous me direz sûrement un avion, un pilote ou un équipage d’avion, et pour les mots « force maritime », un navire ou un sous-marin.

Le sénateur Nolin : On dit : *a submarine*.

Lgén Beare : C’est très bien, mais vous n’auriez jamais pensé au QG ici sur O’Connor, pour l’armée de terre, ou bien au QG des forces maritimes au 101 Colonel By à Ottawa. Vous n’imaginez que des forces opérationnelles en action.

[Traduction]

Lorsque je dis « Commandement des opérations interarmées du Canada », la première chose qui vient à l’esprit des gens souvent ce sont les quartiers généraux, mais en fait, les quartiers généraux font partie du commandement. Essentiellement, le commandement englobe toutes les ressources des FC pour les opérations. Ce sont donc les unités d’intervention pour les opérations au pays. Ce sont les équipes de recherche et sauvetage prêtes à intervenir jour et nuit. Ce sont les forces opérationnelles interarmées régionales qui se trouvent dans toutes les régions du pays, le Nord, le Pacifique, dans l’Ouest, ici en Ontario, au Québec et en Atlantique. Ce sont les forces opérationnelles déployées dans 15 endroits dans le monde, en Afghanistan, au Moyen-Orient, en Afrique et à Haïti. Ce sont aussi les opérations interarmées de notre équipe à Kingston, qui

the movement units that actually schedule, operate and drive the planning of air movement, maritime movement, here at home and around the world.

The command is our personnel support services that get us there and take care of our people while they are there. It is our Maritime Component Command in Halifax. The headquarters in Halifax, as an MCC, works for Commander Canadian Joint Operations Command in managing operations in the maritime domain. It is the Joint Force Air Component Command in Winnipeg, with the Combined Air Operations Centre, which provides to me the aerospace domain picture and exercises for command control of air forces supporting operations.

It is 1st Canadian Division Headquarters in Kingston, which is the ability to project headquarters to provide Canadian Forces command and control to a mission here at home or around the world. It is our liaison officers in other government departments here in Ottawa. It is our liaison officers with the emergency management organizations in all the provinces and territories, and it is my liaison officers in our U.S. partner headquarters, British partner headquarters and French partner headquarters around the world and in the U.K. and in France. That is the command. I always make a point of saying the command includes its headquarters but is not limited to it.

Fundamentally, that is Canadian Forces Joint Operations Command. In order to execute that command I am enabled by headquarters — one integrated headquarters versus three, which is what it took a few months ago, and three deputy commanders, versus one. One deputy focused on the home game — continental; one on the away game — expeditionary; and one focused on all the support systems that allow us to operate effectively at home and abroad and to be prepared for what comes next.

The next slide illustrates a point on operations. In the centre of that slide there is a word called “strategic” understanding with the initials CDS. The Chief of the Defence Staff commands the Canadian Forces and its operations, and I work for him or her. The CDS is served by the CJOC, not just in the execution of the operations but with us being one of his systems for understanding the strategic and operational environment. He is able to see the world through our lens, as he does through the lens of others in the defence and security agenda. With that understanding, he is able to formulate and provide military advice to government.

Likewise, when the Chief of the Defence Staff provides that advice to government and receives directions from government, he issues strategic direction to the Canadian Forces, which includes its operational command and those who provide the

s’occupe des communications — les unités chargées des transmissions — entre le Canada et nos missions à l’étranger. Ce sont les unités de contrôle des mouvements, qui s’occupent en fait de tout ce qui touche à la planification des mouvements aériens et maritimes ici au pays et partout dans le monde.

Le commandement, ce sont aussi nos services de soutien du personnel qui nous amènent à destination et prennent soin de nos gens pendant leur séjour. C’est notre Commandement de composante maritime à Halifax. Le quartier général à Halifax, à titre de CCM, travaille pour le commandant du Commandement des opérations interarmées du Canada pour assurer la gestion des opérations maritimes. C’est aussi le Commandement de la composante aérienne de la force interarmées à Winnipeg, et le Centre multinational d’opérations aérospatiales, qui me donne un portrait de l’aérospatial et exerce le commandement et contrôle des opérations d’appui aux forces aériennes.

C’est le quartier général de la 1^{re} Division du Canada à Kingston, qui permet d’organiser le commandement et le contrôle des Forces canadiennes pour les missions ici au Canada ou à l’étranger. Ce sont nos officiers de liaison dans d’autres ministères qui travaillent ici à Ottawa ou dans les organismes chargés de la gestion des urgences dans les provinces et les territoires. Ce sont nos officiers de liaison qui travaillent aux quartiers généraux de nos partenaires américains, nos partenaires britanniques et de nos partenaires français partout dans le monde, ainsi qu’au Royaume-Uni et en France. Voilà en quoi consiste le commandement. Je me fais toujours un point d’honneur de mentionner que le commandement comprend les quartiers généraux, mais que cela va bien au-delà.

Voilà essentiellement en quoi consiste le Commandement des opérations interarmées du Canada. Pour effectuer le commandement, je reçois l’appui du quartier général — un quartier général intégré comparativement à trois, ce que cela prenait il y a quelques mois, et trois commandants adjoints comparativement à un. Le commandant adjoint continental s’occupe des missions au pays, le commandant adjoint expéditionnaire s’occupe des missions à l’étranger et le commandant adjoint soutien s’occupe de tous les systèmes de soutien qui nous permettent de mener à bien nos opérations au pays et à l’étranger, et de nous préparer pour les prochaines.

La diapositive suivante illustre un point au sujet des opérations. Au centre de la diapositive, on voit les mots « compréhension stratégique », puis les initiales CEMD. Le chef d’état-major de la Défense commande les Forces canadiennes et leurs opérations, et je travaille pour lui. Le CEMD reçoit l’appui du COIC, pas seulement pour exécuter les opérations, mais aussi pour comprendre l’environnement opérationnel et stratégique. Il voit le monde à travers notre lentille, comme il le voit à travers la lentille d’autres acteurs dans le programme de défense et sécurité.

De la même façon, lorsque le chef d’état-major de la Défense conseille le gouvernement et reçoit ses directives, il fournit des orientations stratégiques aux Forces canadiennes, notamment à son commandement opérationnel et à ceux qui lui fournissent les

forces to it. I receive my direction from the Chief of the Defence Staff, and it is complemented by his direction to other parts of the forces, which provide us the capability to conduct our missions. It is a very intimate relationship.

The last slides I will share with you are an illustration of our footprint at home and away. In the home game you are very familiar with this. Walter Semianiw briefed you on this very chart. It has been updated since he saw you last in the springtime. This persists. We have a search and rescue framework that remains extant. The regional joint task force footprint across the country remains extant, and we are present from our southern tip to our northern tip in Canada.

The next chart is on CJOC in North America. We have operational activities, whether they are sovereignty, safety and security or support to other government departments, on and around the continent routinely. Some of these are persistent; most of them start up and stop through the year. Some of them are annual, like Operation Nanook, which is a sovereignty operation in the North that takes place once a year — thankfully in the summertime.

The last chart I have is CJOC in the rest of the world. I presented you with a version of this chart many months ago when I was here last. As I pointed out before, we may not be deployed in as many numbers, but we are certainly in as many places. If one thing characterizes those places, it is that they are not more stable than they were in years past — they are less; and they are not more predictable — they are less. If we were required to adapt these missions to new places, we would be prepared to do so.

[Translation]

I would like to assure you that the command of the men and women of the Canadian Forces, in the context of our operations in Canada or abroad, is always carried out by a chief and an HQ capable of managing our actions in Canada and abroad, as well as to provide the support, the command and the control of communications around the world.

I am very pleased to have had the opportunity to share this reconnaissance with you.

[English]

The Chair: Thank you. That was very clear. You are convinced that, in addition to saving money and being more streamlined, this allows you to be operational in a more effective way?

Lt.-Gen. Beare: Yes. I am convinced that I now have capacity for military agility in one command to enable me to move logistics, communications and all the other resources that enable our operations without having to ask permission. I can rebalance operational efforts, not in one headquarters here in Ottawa, but by operationalizing all those pieces that I demonstrated are in the command.

forces. Je reçois mes ordres du chef d'état-major de la Défense, tout comme d'autres secteurs des forces, et c'est ce qui nous donne la capacité de mener nos missions. Nos liens sont très étroits.

Les dernières diapositives illustrent nos activités au Canada et à l'étranger. Vous connaissez déjà bien nos activités au pays. Walter Semianiw vous a déjà montré cette diapositive. Elle a été mise à jour depuis sa comparution le printemps dernier. Cela demeure. Nous avons un cadre pour la recherche et le sauvetage qui est toujours en place. Les forces opérationnelles interarmées régionales sont toujours en place, et nous sommes présents de la pointe sud à la pointe nord du Canada.

La diapositive suivante montre les activités du COIC en Amérique du Nord. Nous menons des activités liées à la souveraineté, à la sécurité et en appui aux autres ministères sur le continent, et autour, sur une base régulière. Certaines sont menées en continu, mais la plupart sont ponctuelles. Certaines reviennent tous les ans, comme l'opération Nanook qui est liée à notre souveraineté dans le Nord et qui se déroule, fort heureusement, pendant l'été.

La dernière diapositive porte sur les activités du COIC dans le reste du monde. Je vous ai présenté une version de cette diapositive il y a quelques mois lors de ma dernière comparution. Comme je l'ai déjà mentionné, nous n'avons pas nécessairement autant de militaires déployés, mais nous sommes assurément présents partout. Ce qui caractérise tous ces endroits, c'est qu'ils ne sont pas plus stables qu'il y a quelques années — ils le sont moins; la situation n'y est pas plus prévisible, elle l'est moins. Si nous devons adapter ces missions à de nouveaux endroits, nous serions prêts à le faire.

[Français]

J'aimerais vous assurer que le commandement des hommes et femmes des Forces canadiennes, dans le cadre de nos opérations au Canada ou à l'étranger, est toujours effectué par un chef et un QG en mesure de gérer nos actions au Canada et à l'étranger, ainsi que fournir le support, le commandement et le contrôle des communications autour du monde.

Je suis très heureux d'avoir eu l'opportunité et l'occasion de partager cette reconnaissance avec vous.

[Traduction]

La présidente : Merci. Votre exposé était très clair. Êtes-vous convaincu qu'en plus d'être plus simple et plus économique, cette nouvelle organisation vous permet d'être plus efficace?

Lgén Beare : Oui. Je suis convaincu d'avoir maintenant l'agilité militaire requise au sein d'un commandement pour pouvoir déployer la logistique, les communications et toutes les ressources nécessaires à nos opérations sans avoir à demander de permission. Je peux rééquilibrer nos opérations, pas dans un quartier général ici à Ottawa, mais en activant les composantes qui font partie du commandement comme je vous l'ai montré.

Senator Dallaire: Thank you, General Beare. You have an extensive span of command and control. To what scale do you have the capability to conduct command and control in various theatres of operation? In the planning process, to what extent do you believe you will be able to handle significant operations like Afghanistan, Congo and something significant in Canada?

With the way you are now structured will you be able to handle extensive operations in different theatres?

Lt.-Gen. Beare: Thank you, senator. The CF has a few capacity limitations. One is how much force we have to send to different locations. In the last five years we have seen the full limits of that capacity in combat operations, in predictable security events at home such as the G8, the G20 and the Olympics, as well as in response to unforeseen contingencies such as Haiti and floods. We used the entirety of our force to do that. We fully used our capacity for command and control to execute both cases, so there is a known limit in those.

I believe we can handle it. We are now five years smarter than we were pre-transformation. In the world of a former DCDS model, with which you would be familiar, where it was all buried in one headquarters and a matrix staff, that was not possible. Now we are five years smarter.

In addition, the command includes these command and control nodes, JFACC Winnipeg, MCC Halifax and 1 Division in Kingston, which is capacity I can now use virtually immediately that was not available before. While the regional joint task forces at home have a day job of force generating on the one hand and being prepared to operate on the other, I can use them to maximum advantage in the home game at virtually any time and strip resources to make that happen.

If we were to see it coming, the answer is yes, we would be able to reposition ourselves to manage an increased load. In a time of crisis, I could now reallocate resources, which I did not have the authority to do before, to help mitigate the limitation.

Senator Dallaire: I agree entirely with this restructuring. Aside from the savings of headquarters staff, I believe that the whole concept is much more effective and resilient.

I am interested in the development of your general and flag officers to be able to handle the spectrum of operations that you are describing and their ability to provide that level of advice to government, which is more than just advising the minister, who advises cabinet. We now have whole-of-government concepts committed to operations.

Le sénateur Dallaire : Merci, général Beare. Vous avez un commandement et contrôle très vaste. Dans quelle mesure avez-vous la capacité d'assurer le commandement et le contrôle dans divers théâtres d'opérations? Et côté planification, dans quelle mesure croyez-vous pouvoir vous occuper de vastes opérations comme celles en Afghanistan, au Congo, et d'une opération d'envergure au Canada?

Dans la structure actuelle, pourrez-vous vous occuper de vastes opérations à différents endroits?

Lgén Beare : Merci, sénateur. Les FC ont quelques limites de capacité. La première est le nombre de militaires que nous pouvons déployer à différents endroits. Au cours des cinq dernières années, nous avons atteint nos limites de capacité dans les opérations de combat, dans l'organisation des mesures de sécurité au pays lors d'activités comme le G8, le G20 et les Jeux olympiques, et dans les situations d'urgence comme Haïti et les inondations. Nous avons déployé tout notre effectif dans ces situations. Nous avons utilisé pleinement notre capacité en matière de commandement et contrôle pour exécuter nos opérations; nous connaissons donc nos limites dans ces cas.

Je crois que nous pouvons y arriver. Nous avons acquis cinq ans d'expérience depuis la transformation. Sous l'ancien modèle SCMD, que vous connaissez bien, où tout était centralisé dans un quartier général et une matrice, c'était impossible. Nous avons acquis cinq ans d'expérience aujourd'hui.

De plus, le commandement comprend des centres de commande et contrôle, le CCAFI Winnipeg, le CCM Halifax et la 1^{re} Division à Kingston, que je peux maintenant utiliser presque immédiatement, ce qui était impossible auparavant. Comme les forces opérationnelles interarmées régionales ont le double rôle de mettre sur pied les forces et d'être prêtes à mener des opérations, je peux en maximiser l'utilisation au pays presque en tout temps et y puiser des ressources.

Si nous voyions cela venir, la réponse est oui, nous pourrions nous repositionner pour gérer une charge de travail supplémentaire. En temps de crise, je peux maintenant réaffecter des ressources, ce que je n'avais pas l'autorité de faire auparavant, pour atténuer la pénurie de ressources.

Le sénateur Dallaire : J'approuve tout à fait cette restructuration. Je crois que l'ensemble du concept est beaucoup plus efficace et durable, en plus de permettre de réduire le personnel dans les quartiers généraux.

J'aimerais en savoir un peu plus sur la formation de vos officiers généraux pour les amener à pouvoir gérer l'éventail des opérations que vous avez décrit et pouvoir fournir le niveau de conseil requis au gouvernement, qui ne consiste pas seulement à conseiller le ministre, et lui le cabinet. Nous avons maintenant un concept pangouvernemental pour les opérations.

What is the depth of the development and education of the whole general officer and flag officer corps to handle this near revolutionary era that we have stumbled into? Are there any concerns about their limitations in having the capacity to provide the best advice?

Lt.-Gen. Beare: Thank you, senator. In the last five or six years, through a combination of being deployed at the general officer rank in big numbers in many missions — Libya, Afghanistan, Haiti — and being present on exchange with partners in military systems at the strategic operational level, the United States in particular, as well as through what we are doing in our Canadian Forces College in Toronto, we have a commendable amount of school of life, school of partner, school of school depth in our internal officer ranks. We are a sought-after commodity by our partners, which speaks to the quality of our officer corps today.

Now that we are no longer as present in exterior missions at senior ranks, in a world where we want to economize on overhead, we have to be deliberate on sustaining that, both in operational experiences, in our exchange and exposure to other militaries at the strategic operational level, and by continuously adapting what we are doing at our Canadian Forces College in Toronto.

That college and I are developing an intimate relationship. A good chunk of what it is producing in terms of senior staff officers and general officer level will be directly informing not just what we are doing in the command but what the CF does in operations in this new world, including in domains that are not necessarily traditional.

Senator Lang: I would like to follow up on Senator Dallaire's question with respect to the overall consolidation that has taken place, the implementation of which you will oversee.

Is it correct that with the transformation that is taking place you will have 130 fewer positions for organizing and directing the force?

Lt.-Gen. Beare: Yes. There will be 25 per cent fewer full-time military staff in the three headquarters.

Senator Lang: How much taxpayer money will be saved through this reorganization and reallocation?

Lt.-Gen. Beare: I cannot speak to a dollar value because the military positions that we have removed are not being taken from the CF; they are being reallocated to other employment opportunities where there is a greater need in the Canadian Forces. A major who was in my headquarters and is now a major in a schoolhouse is a transition of a human resource without a savings tied to it per se. The efficiency is the ability to reallocate the precious resource of experienced leadership to other demands across the Canadian Forces.

Quel niveau de formation offre-t-on à l'ensemble des officiers généraux pour leur permettre d'affronter la nouvelle ère révolutionnaire dans laquelle nous venons d'entrer? Ne craint-on pas qu'ils n'aient pas toute la compétence voulue pour offrir les meilleurs conseils qui soient?

Lgén Beare : Merci, sénateur. Au cours des cinq ou six dernières années, grâce au déploiement d'un grand nombre de nos officiers généraux dans de nombreuses missions — en Libye, en Afghanistan, à Haïti —, à leur détachement auprès de nos partenaires militaires, les États-Unis en particulier, dans le cadre d'opérations stratégiques, et à la formation offerte au Collège des Forces canadiennes à Toronto, nos officiers ont acquis une excellente expérience pratique et d'excellentes connaissances théoriques de l'environnement actuel. Nos partenaires souhaitent ardemment travailler avec nous, ce qui témoigne bien de la compétence de nos officiers aujourd'hui.

Maintenant que nous ne sommes plus aussi présents dans les missions extérieures aux échelons supérieurs, dans un monde où on veut réduire les coûts indirects, nous devons continuer de miser sur l'expérience opérationnelle et les détachements auprès de nos partenaires militaires dans les opérations stratégiques, et continuer d'adapter notre formation au Collège des Forces canadiennes à Toronto.

Les responsables du collège et moi collaborons de plus en plus étroitement. Bon nombre des officiers d'état-major et des officiers généraux qui sortent du collège contribueront à guider les opérations non seulement du commandement, mais de l'ensemble des FC dans ce nouveau monde, y compris dans des domaines non traditionnels.

Le sénateur Lang : J'aimerais poursuivre sur la question du sénateur Dallaire au sujet de la transformation, dont vous chapeauterez la mise en œuvre.

Est-il vrai que la transformation permettra de supprimer 130 postes de direction et d'organisation au sein des forces?

Lgén Beare : Oui. Il y aura 25 p. 100 moins de personnel militaire à temps plein dans les trois quartiers généraux

Le sénateur Lang : Cette transformation et cette réaffectation des ressources permettront aux contribuables d'économiser combien?

Lgén Beare : Je ne peux pas vous donner de chiffre, car les postes ne sont pas abolis, mais transférés là où les besoins sont plus pressants au sein des Forces canadiennes. Le major qui travaillait au même quartier général que moi et qui est maintenant affecté à une école, cela équivaut à un transfert de ressources humaines et ne permet pas de réaliser des économies comme telles. L'efficacité vient de la capacité que nous avons de réaffecter nos précieuses ressources que sont nos dirigeants expérimentés ailleurs au sein des Forces canadiennes.

Senator Lang: You talked about some new domains into which we have now entered because of the change in technology and changes in the world. I refer specifically to cyberspace and the implications that brings in respect of how we conduct ourselves in any future conflicts.

Lt.-Gen. Beare: There is no question that DND has a responsibility to protect its own networks. The Canadian Forces plays a key role in defence of the cyber environment as it affects our networks. Ultimately, we do that so we can use our networks at home and in operations. I am plugged in to the Canadian Forces Network Operations Centre, and it is a part of my responsibility to monitor what is going on in that cyber domain and to make sure we are accounting for it as we guarantee our capacity to operate at home and if and when we project our operational capabilities abroad. You cannot assume that cyberspace will be there. You have to secure it. We are fully connected to the CF Network Operations Centre that does that today, and I get daily updates on how it is going. We are conscious of and fully accounting for that cyberspace in our operations planning and in our conduct of operations.

The Chair: Just to be clear, you are talking about dealing with cyber internally in DND and what it means to the CF rather than responding to some particular hack attack.

Lt-Gen. Beare: Other authorities have that responsibility.

The Chair: Thank you for clearing that up.

Senator Nolin: I will follow up on that. It is not your command that is taking care globally of cyber defence?

Lt-Gen. Beare: My command is working with the Canadian Forces Network Operations Centre in the defence of our networks.

Senator Nolin: In the U.S., they are moving into creating an entirely new command.

Lt-Gen. Beare: Cyber command, yes, they are.

Senator Nolin: Do you have a relationship with the Americans on that front?

Lt-Gen. Beare: The Canadian Forces has a strategic liaison officer who is working with our strategic organizations, including our strategic joint staff, defence intelligence and information management groups, to make sure we are tracking where the U.S. is trending in the cyber business as well. We are present in that and, in the future, we hope in cyber command.

Senator Nolin: I want to move into another field of cooperation between you and your command and NORAD. Is there any link in how it operates every day? How does it work?

Lt-Gen. Beare: Senator, General Jacoby, who is commander of U.S. Northern Command and is the Canadian-U.S. commander for NORAD, exercises the NORAD command from that integrated command of NORTHCOM and NORAD in Colorado. Two weeks ago, actually, just before we created

Le sénateur Lang : Vous avez parlé des nouveaux domaines dans lesquels nous avons pris pied en raison des changements technologiques et planétaires. Je fais allusion ici précisément au cyberspace et aux implications que cela comporte pour nous dans les conflits futurs.

Lgén Beare : Il ne fait aucun doute que le MDN a la responsabilité de protéger ses réseaux. Les Forces canadiennes jouent un rôle clé dans la protection du cyberspace en ce qui a trait à nos réseaux. En fin de compte, nous le faisons pour pouvoir utiliser nos réseaux au pays et dans nos opérations. Je suis branché sur le Centre d'opérations des réseaux des Forces canadiennes, et j'ai la responsabilité de surveiller ce qui se passe dans le cyberspace et de m'assurer que rien ne nous empêche de déployer nos missions au pays et à l'étranger. On ne peut pas présumer que le cyberspace sera là. Il faut s'en assurer. Nous sommes branchés au Centre d'opérations des réseaux des Forces canadiennes qui s'occupe de cela, et je reçois des rapports tous les jours sur ce qui se passe. Nous tenons pleinement compte du cyberspace dans la planification et la conduite de nos opérations.

La présidente : Pour être clair, vous parlez du cyberspace au sein du MDN et pour les besoins des FC, et non pas de la réponse à une cyberattaque.

Lgén Beare : Cela relève de la compétence d'autres autorités.

La présidente : Merci de cette précision.

Le sénateur Nolin : Je vais poursuivre sur cette lancée. Ce n'est pas votre commandement qui est responsable de la défense du cyberspace dans son ensemble?

Lgén Beare : Mon commandement travaille avec le Centre d'opérations des réseaux des Forces canadiennes pour défendre nos réseaux.

Le sénateur Nolin : Les États-Unis veulent mettre en place un tout nouveau commandement.

Lgén Beare : Un cybercommandement, oui, en effet.

Le sénateur Nolin : Entretenez-vous des rapports avec les Américains dans ce domaine?

Lgén Beare : Les Forces canadiennes ont un officier de liaison stratégique qui travaille avec nos organisations stratégiques, y compris l'État-major interarmées stratégique et les groupes du renseignement de la Défense et de gestion de l'information, pour nous assurer de suivre où les États-Unis se dirigent dans l'univers du cyberspace. C'est ce que nous faisons à l'heure actuelle, et nous espérons un jour un rôle dans le cybercommandement.

Le sénateur Nolin : Je veux parler de la collaboration entre vous, votre commandement et le NORAD. Y a-t-il un lien entre vos activités quotidiennes? Comment collaborez-vous?

Lgén Beare : Monsieur le sénateur, le général Jacoby, commandant du U.S. Northern Command et commandant Canada-États-Unis du NORAD, exerce le commandement du NORAD à partir du commandement intégré du NORTHCOM et du NORAD au Colorado. Il y a deux semaines, avant la création

CJOC, I was sitting in his command council, if you will, in Colorado, listening to him plan his NORTHCOM missions with his U.S. commanders and the NORAD mission with his NORAD commanders. We are completely integrated in understanding where he is as the NORTHCOM commander. NORTHCOM and CJOC are partners in the intercontinental defence mission. I was able to see what he was doing for both Canada and the U.S. as the NORAD commander delivering the aerospace mission. At the end of the day, he commands for both the chief of our defence staff as well as the U.S. authority, euro space defence mission. He has a Canadian and a U.S. staff that do that.

Canadian Joint Operations Command is responsible to enable them in the NORAD mission. Day to day, that does not mean anything because they execute their mission, but if they deploy in four operating locations or if they go to a higher alert status, then domestically we provide him more support. I am monitoring what they are seeing and doing every day. If there ever is an aerospace defence event, it could have the potential to terminate in our maritime waters or on our land space. Were that to occur, we own it and we take it from there.

Senator Mitchell: I have a question not unlike that, and it concerns Canada's relationship with NATO versus the UN for future expeditionary kinds of events. Do you have any thoughts about that? Are you debating that internally? How does that fit into the process, given that we do not have a white paper on defence that would answer many of those questions?

Lt-Gen. Beare: The policy position vis-à-vis NATO is certainly well understood as it relates to the operations we are doing today with NATO. In Afghanistan, we are fully plugged in from Afghanistan proper into its superior headquarters in Brunssum. I have a liaison officer there, and we have our military and political staff in NATO headquarters as well. We are well connected to what NATO is doing and what NATO is anticipating. If NATO were to contemplate doing new things, then clearly that is a strategic deliberation that would require government and strategic military direction before I do anything with that. We are tracking current operations, and we are fully plugged into the current missions.

As well, we are well represented by Lieutenant-General Hainse, the joint commander of JFC Naples. Naples provides the NATO overhead, if you will, for the maritime air and land security in the southern half of the NATO AO. Right now, with the Middle East and North Africa being incredibly challenged, he is a busy man, trying to understand what is going on and anticipating what might happen in that region. By virtue of having that senior leader in that leadership position, we enjoy a privileged position in appreciating the security and defence condition in that region. He will tell you, and I will tell you, that he does not work for me, but we have each other on speed dial.

Senator Mitchell: My second question is very specific. It is unlikely that you would have been prepared for this, and there was no reason why you should be at this point. With these

du COIC, je l'écoutais à son conseil de commandement du Colorado parler de la planification des missions du NORTHCOM avec les commandants américains et de la mission du NORAD avec les commandants du NORAD. Nous comprenons tout à fait la position du commandant du NORTHCOM, qui est partenaire du COIC dans la mission de défense intercontinentale. J'ai pu constater que ce fait le général Jacoby pour le Canada et les États-Unis à titre de commandant du NORAD chargé de la mission aérospatiale. Au bout du compte, le général Jacoby commande au nom du chef d'état-major de la Défense, de l'autorité américaine et de la mission de défense de la zone euro. Il peut compter sur des effectifs canadiens et américains.

Le commandement des opérations interarmées du Canada favorise la mission du NORAD. Nous n'avons pas de tâches à effectuer au quotidien, parce que c'est le NORAD qui s'occupe de la mission. Mais si le NORAD se déploie dans quatre régions ou si l'alerte passe à un niveau supérieur, nous allons soutenir les opérations au pays. Je m'informe de tout ce que le commandement Canada-États-Unis surveille et fait au jour le jour. Si jamais des activités de défense aérospatiale se déroulent, elles pourraient se transporter dans nos eaux territoriales ou en sol canadien. Nous prenons les commandes à partir de là.

Le sénateur Mitchell : Ma question est semblable et porte sur la relation entre le Canada et l'OTAN par rapport à l'ONU, concernant les corps expéditionnaires à l'avenir. Avez-vous des commentaires à ce chapitre? Y a-t-il des discussions au niveau interne? Comment les corps expéditionnaires s'inscrivent-ils dans le processus? Je le demande, car il n'y a pas de livre blanc pour répondre à bien des questions.

Lgén Beare : La politique sur l'OTAN est bien comprise en ce qui a trait aux opérations que nous menons présentement avec l'OTAN. En Afghanistan, nous sommes en contact direct avec l'état-major supérieur de Brunssum. Notre agent de liaison et notre personnel militaire et politique se trouvent là-bas. Nous sommes bien informés du travail de l'OTAN et de ce qu'elle anticipe. Si l'organisation envisage de mener de nouvelles opérations, c'est une question stratégique qui demande une orientation gouvernementale et militaire avant que je puisse réagir. Nous suivons les opérations actuelles et nous sommes bien au courant des missions actuelles.

Nous sommes aussi bien représentés par le lieutenant-général Hainse, commandant interarmées du JFC Naples, qui exerce l'autorité opérationnelle de l'OTAN en matière de sécurité maritime, aérienne et terrestre pour le Sud. Étant donné que les difficultés sont très nombreuses présentement au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, le lieutenant-général Hainse est très occupé. Il doit comprendre ce qui se passe et anticiper ce qui pourrait survenir dans la région. Grâce au poste de leadership qu'il occupe, le lieutenant-général nous aide à comprendre ce qu'il en est de la sécurité et de la défense dans la région. Il ne travaille pas pour moi, mais nous nous entraisons.

Le sénateur Mitchell : Ma deuxième question est très précise. Vous n'y êtes sans doute pas préparé, et c'est normal rendu ici. Compte tenu des changements apportés aux régimes de retraite du

changes to public sector pensions, there is evidence that at least in some sectors the reduction in actual take-home pay as a result of that could be as much as 40 per cent. That, I understand, will affect military pensions. Have you had a chance to look at how much these changes will mean for reduction in military's take-home pay and what you might need to anticipate the effect on morale in your organization?

Lt-Gen. Beare: Senator, I really do not have the background to understand what you proposed as what is coming, let alone understand where it might lead. I will tell you that we are incredibly grateful for the way we are compensated today, and we are proud to serve and proud to be recognized for that service too.

Senator Manning: Welcome, Lieutenant. Search and rescue is an important issue in my province of Newfoundland and Labrador. We had an opportunity last week to visit CFB Halifax and tour the new centre. As always, there will always be questions. Last week was a fact-finding mission. Could you give us the command schedule of how that works in the centre, not just the station itself in Halifax but overall from the Atlantic Canada point of view?

Lt-Gen. Beare: Certainly. We have subject matter experts who could drill into this if you wanted it, but in simple terms, our search and rescue responsibilities of the Canadian Forces are in the aerospace and maritime domain, and we support the provincial authority in the land search and rescue missions. We have three search and rescue regions to do that from. You met the commander of the Atlantic region in Halifax. They are all supported by a joint rescue coordination centre that brings together all of the agencies of government and the provincial authorities who coordinate search and rescue activities — Coast Guard, Transport, NavCan, Canadian Forces, as well as emergency management organizations and law enforcement. Those JRCCs are the vehicle that provides those regional commanders the capacity to understand what is going on and the ability to direct and coordinate search and rescue efforts.

Our contribution to the search and rescue effort and execution is by any plane in the air, by any ship at sea, and the SAR forces, search and rescue forces, that are specifically designed to respond immediately to a call. The fixed and rotary-wing helicopters and airplanes of our SAR forces from Goose Bay right through to Vancouver Island are postured to respond to those calls every day. We have the forces in the field that are ready to respond. You have forces that are maybe doing other things that we can re-task. We have the regional joint rescue coordination centres, three search and rescue regional commanders, and they have every authority to commit Canadian Forces to conducting search and rescue when required.

Back here, my job would be to reallocate resources to them if what they had was not enough or to do more than search and rescue if there is more to it beyond a search and rescue event itself. They are fully empowered to do their jobs.

secteur public, la réduction des salaires dans certains milieux pourrait atteindre 40 p. 100. Si j'ai bien compris, les pensions militaires sont aussi concernées. Avez-vous examiné jusqu'à quel point les changements influencent les salaires des militaires et quel pourrait être l'effet sur le moral dans votre organisation?

Lgén Beare : Monsieur le sénateur, mon expérience ne me permet pas de me prononcer sur ce que vous laissez entendre, encore moins sur les conséquences potentielles. Je dois dire que nous sommes très reconnaissants de notre solde actuelle. Nous sommes fiers de servir le pays et d'être rétribués pour notre travail.

Le sénateur Manning : Bienvenue, lieutenant. La recherche et sauvetage est une question importante dans ma province de Terre-Neuve-et-Labrador. Nous avons visité la base des FC d'Halifax et le nouveau centre, la semaine dernière. Comme d'habitude, nous avons des questions. La visite de la semaine dernière consistait à recueillir de l'information. Pouvez-vous nous dire, du point de vue du commandement, comment le centre d'Halifax fonctionne en lui-même, mais aussi concernant le Canada atlantique?

Lgén Beare : Bien sûr. Nos experts pourraient vous donner le détail si vous voulez, mais pour le dire simplement, nous sommes responsables de la recherche et sauvetage des Forces canadiennes pour les domaines aérospatial et maritime. Nous soutenons les autorités provinciales dans les missions de recherche et sauvetage. Nos effectifs sont répartis dans trois régions. Vous avez rencontré le commandant de la région atlantique. Un centre conjoint de coordination de sauvetage appuie tous les effectifs et reçoit l'aide de tous les organismes gouvernementaux et de toutes les autorités provinciales qui coordonnent les activités de recherche et sauvetage. Il met à profit la Garde côtière, Transport Canada, NavCan, les FC et les organisations de gestion des urgences et d'application de la loi. Les centres conjoints permettent aux commandants régionaux de comprendre ce qui se passe et de diriger et de coordonner la recherche et sauvetage.

Pour la recherche et sauvetage, nous pouvons déployer tous les avions et tous les navires, ainsi que les groupes spécialisés qui répondent à l'appel dès qu'il est lancé. De Goose Bay et à l'île de Vancouver, nous pouvons déployer tous les jours les hélicoptères et les avions à voilures fixes et tournantes des groupes de recherche et sauvetage. Des effectifs sur le terrain sont prêts à réagir. Des troupes affectées à d'autres activités peuvent aussi prêter main-forte. Nous avons les centres conjoints de coordination de sauvetage, et nos trois commandants régionaux de recherche et sauvetage détiennent tous les pouvoirs nécessaires pour que les Forces canadiennes réalisent des opérations en cas de besoin.

Mon travail consiste à réaffecter les ressources si les commandants en manquent ou s'il faut mener d'autres opérations que celles de recherche et sauvetage. Les effectifs spécialisés ont tout ce qu'il faut pour accomplir leur travail.

Senator Manning: Not only in our discussions last week but certainly in discussions around the Atlantic provinces, it seems that, to the general public, the face of search and rescue is that yellow Cormorant helicopter. When you mention search and rescue to the fishermen in Newfoundland and Labrador, it is that yellow helicopter.

From a strategic point of view, is any thought being given to some educational tools in relation to how people understand? Because there seems to be a difference in ground search and rescue versus on the water. People do not seem to understand exactly where one meets the other or where one stops and the other begins. It certainly creates a lot of confusion, especially for families of people lost at sea or needing assistance. It creates a lot of confusion. I think it is our role to clear up some of that confusion. I will give you an opportunity.

Lt-Gen. Beare: Thank you, senator. In the first instance, people turn to their communities first. When there is something on the land, the communities respond. Law enforcement takes charge. Law enforcement rallies local communities; they go.

We have learned some lessons based on recent experiences. When we hear one of those is going on, instead of waiting for a call, we now call in. We are proactive questioning versus responding. If a call comes, we are much more tuned in to what is going on to be more effective in a response in a ground scenario.

The fact you are asking the question means that we need to do more education. It occurred to me that there is nothing like YouTube to help tell a story. I have got notes to myself that we do need to help tell a search and rescue story to Canadians so they do not have necessarily one view on what search and rescue is, but a comprehensive view on what that includes, to include law enforcement and regional and local authorities as well as rotary and fixed-wing and to make the point again that a ship sailing by can be re-tasked to search and rescue in a heartbeat. That airplane in the sky going on a completely different mission can be re-tasked in a heartbeat.

Ultimately, we will be proactive in asking provincial and municipal authorities if they need help if a real event is playing out. I thank you for the question, and, yes, we do need to improve our communications.

Senator Baker: Thank you for your excellent presentation. I noticed on the slide you presented, CJOC in Canada, Immediate and High Readiness Assets, that you have under Valcartier "Immediate Response Unit."

It looks to me that Valcartier would be in New Brunswick, according to that line. Obviously, it is further north than that.

What immediate response unit are you talking about there?

Lt-Gen. Beare: Every land area in the country, in the West through to the Atlantic, has a battalion-sized force that is prepared for a domestic response in a non-combat condition. In other words, it is a safety and security response capability of general purpose troops. They can come from any land force unit,

Le sénateur Manning : Selon nos discussions la semaine dernière et ce qu'on entend dans les provinces atlantiques, il semble que les gens associent la recherche et sauvetage à l'hélicoptère Cormorant jaune. Si on parle de recherche et sauvetage aux pêcheurs de Terre-Neuve-et-Labrador, ils pensent à un hélicoptère jaune.

Du point de vue stratégique, examinez-vous les outils de sensibilisation qui peuvent aider les gens à comprendre? Il semble que la recherche et sauvetage sur terre diffère de celle sur l'eau. On dirait que les gens comprennent mal ce qui lie les diverses opérations ou ce qui les distingue. Ça crée beaucoup de confusion, surtout pour les familles de gens perdus en mer ou qui ont besoin d'aide. Je pense que nous devons clarifier la question et je vous donne l'occasion d'en parler.

Lgén Beare : Merci, monsieur le sénateur. Les gens demandent tout d'abord l'aide des collectivités pour les opérations terrestres. Les organisations d'application de la loi rassemblent les collectivités locales et répondent à l'appel.

Nous avons tiré des leçons des expériences récentes. Lorsque nous apprenons que des gens ont besoin d'aide, nous faisons des appels, au lieu d'attendre d'en recevoir. Nous sommes proactifs et nous posons des questions, au lieu d'attendre une demande. Si nous recevons un appel, nous sommes bien mieux informés, et nos opérations terrestres sont plus efficaces.

Votre question signifie que nous devons sensibiliser les gens davantage. Je me suis aperçu qu'il n'y a rien de tel que YouTube pour raconter une histoire. Nous devons raconter une histoire de recherche et sauvetage pour que les Canadiens ne soient forcément exposés qu'à un seul point de vue et pour qu'ils aient une compréhension globale concernant les organisations d'application de la loi, les autorités régionales et locales et les avions à voilures tournantes et fixes. Nous pouvons très rapidement réaffecter un navire à la recherche et sauvetage ou un avion qui participait à une mission tout à fait différente.

Au bout du compte, nous sommes proactifs et nous demandons aux autorités provinciales et municipales si elles ont besoin d'aide. Merci de la question; oui, nous devons améliorer nos communications.

Le sénateur Baker : Merci de votre excellent exposé. J'ai remarqué sur la diapo Le COIC au Canada, Ressources d'intervention immédiate et à disponibilité opérationnelle élevée que vous avez une unité d'intervention immédiate à Valcartier.

On dirait que Valcartier se situe au Nouveau-Brunswick, selon la diapo. Évidemment, c'est plus au nord.

De quelle unité d'intervention immédiate est-il question?

Lgén Beare : D'Est en Ouest, les régions terrestres au Canada ont chacune des effectifs de la taille d'un bataillon prêts à mener des opérations sans combat au pays. Autrement dit, ces troupes affectées à des activités générales veillent à la sécurité et sont issues de toutes les forces terrestres, les unités, l'infanterie,

infantry, artillery, engineer, logistics — you name it — and they are the immediate response that the regional joint task force commander has to a domestic event. On eight hours' notice, you can have a company level — 100 troops — rolling down the highway, and within 24 hours the rest of the battalion could be on their heels, up to 400 troops. We predisposed ourselves to have a package ready to roll that can be called and adapted as required, depending on the emergency.

In the case of Valcartier, one and or a number of units of that brigade have been identified to provide that immediate response capability. You would have seen those rolling in the floods in 1997. You saw all of them and then everything else we had in the ice storm of 1998. You certainly saw them in the floods in the Richelieu River in recent months. They were the first to roll, but they do not represent the end of our commitment if more is required. More can follow, as it has in the past.

Senator Baker: They do a terrific job.

Your interceptor jets are not covered. We are not talking here about the interception.

Lt-Gen. Beare: That would be the NORAD mission.

Senator Baker: Is that what you would coordinate in your position with the U.S.?

Lt-Gen. Beare: The North American aerospace defence has authority to act immediately for detection and interception of aerospace events. I would know that they are going on. My job is to support them on the ground if they need new logistics or protection of airfields and locations from which they are operating if they project into new locations, like in the North.

Senator Baker: Historically, we have needed these interceptions because other nations test our defence perimeter, and sometimes the foreign bombers, Russian Bears, in particular, would cross over that line in the Atlantic Ocean.

Do you work with the American interceptors in Bangor, Maine, and your interceptors in Canada to carry out those interceptions off Labrador, or are you just assigned that yourself?

Lt-Gen. Beare: Any approach to the air defence identification zone around the continent of North America is a NORAD responsibility to detect and then intercept. Canadian or U.S. aircraft can perform those missions. Typically, U.S. respond to the U.S. and Canadian to the Canadian identification zone. Most of those are in the high North, versus the long route, which is over the oceans. It is over the top.

Senator Baker: Where the American jets would be based would be in Bangor, Maine. There is not much further north than that.

Lt-Gen. Beare: Alaska is a busy place.

Senator Baker: Alaska is over there. It is over that way, but I am talking about where we are, over the East Coast, where interceptions take place.

l'artillerie, le génie, la logistique, et cetera. Le commandant de la force opérationnelle interarmées régionale fait appel à ces effectifs pour les interventions au pays. À 8 heures d'avis, une compagnie formée de 100 troupes peut se mettre en route. En 24 heures, elle sera suivie du reste du bataillon qui peut comprendre jusqu'à 400 troupes. Nous avons pris les mesures nécessaires pour répondre aux besoins et nous adapter aux situations d'urgence.

Concernant Valcartier, une unité ou un certain nombre d'unités de la brigade sont chargées des interventions immédiates. Ces unités ont travaillé durant les inondations de 1997. Toutes ces unités et le reste des effectifs ont travaillé durant le verglas en 1998. Ces unités ont participé aux opérations à la suite des inondations survenues ces derniers mois aux abords de la Richelieu. Ces unités interviennent en premier, mais nous pouvons en faire plus si nécessaire. Nous pouvons mobiliser d'autres troupes, comme nous l'avons fait par le passé.

Le sénateur Baker : Les FC sont un travail remarquable.

Les chasseurs-intercepteurs sont exclus. Nous ne parlons pas ici d'interception.

Lgén Beare : Ce serait la mission du NORAD.

Le sénateur Baker : Êtes-vous chargé de la coordination dans votre rôle avec les États-Unis?

Lgén Beare : La défense aérospatiale de l'Amérique du Nord peut prendre des mesures immédiates de détection et d'interception. Je me tiens au courant des opérations. Je dois soutenir la défense concernant la logistique ou la protection de l'espace aérien et des lieux où les troupes réalisent des opérations si elles se déplacent dans le Nord, par exemple.

Le sénateur Baker : Par le passé, nous avons dû effectuer des interceptions, parce que d'autres pays ont mis notre périmètre de défense à l'épreuve. Parfois, des bombardiers étrangers, surtout des Bears russes, ont survolé nos eaux territoriales dans l'Atlantique.

Employez-vous les chasseurs américains de Bangor, dans le Maine, et les chasseurs canadiens pour réaliser les interceptions au Labrador, ou ne disposez-vous que des chasseurs canadiens?

Lgén Beare : Le NORAD est chargé de la détection et de l'interception pour tous les appareils qui s'approchent de la zone d'identification de défense aérienne qui entoure l'Amérique du Nord. Les appareils canadiens ou américains peuvent accomplir les missions. En général, les forces américaines s'occupent de la zone d'identification aux États-Unis, et les Forces canadiennes de celle au Canada. La plupart des avions passent dans le Grand Nord, au lieu de faire un plus long trajet au-dessus des océans.

Le sénateur Baker : Les chasseurs américains se trouvent à Bangor, dans le Maine. C'est la base située à peu près le plus au nord.

Lgén Beare : L'Alaska est une région très occupée.

Le sénateur Baker : L'Alaska, c'est à l'ouest. Je parle de la côte Est, où les interceptions sont effectuées.

Lt-Gen. Beare: There is a high amount of U.S. air defence capability in the continental U.S. that is prepared to deal with non-state actors in events like 9/11 as well. They are responsive to their own.

The Chair: I think, as you answered earlier, this is under NORAD command. It is the joint command.

Lt-Gen. Beare: It is, yes.

Senator Baker: The Russian Bears usually cross on the East Coast; is that not right?

Lt-Gen. Beare: They are flexible aircraft, senator.

The Chair: I want to broaden this. I completely get and like the approach you have laid out today; it makes you more agile and able to respond.

One of your difficult jobs, as I look at one of the pages here, is to anticipate, understand, prepare and then conduct. I guess the “anticipate” is the really tough nut to crack at this point. As you say, there are any number of trouble spots anywhere in the world. You not only have to anticipate that; you have to anticipate what your government might then ask you to do.

Where is that interaction? How does that happen? I know it comes formally through the CDS, et cetera, but you have to have some sense of what our hot spots are, what our priorities are.

Lt-Gen. Beare: It is important for me to share the idea that “anticipate” is not just foreign. It is also home.

The Chair: Right.

Lt-Gen. Beare: In the home game, in the maritime, aerospace, land, Arctic, space and cyber domains, those “international domains,” as we call them, we have a high level of preparedness already existing in the form of MOUs, interdepartmental agreements, Canada-U.S. relationships, NORAD. We do not need a lot of permission to operate at home if there is an event, for example, a terrorist or a natural disaster event or an incursion in our territories. We have the authority to act quickly. I can do as much as I can to anticipate what may come to be postured to deal with it without having to ask for a lot of permission.

In some cases, it is not permission now; it is an order. We have to respond. It is more challenging in an international context where the strategy and the policy of Canada and its partners still needs to be deliberated on before you commit men and women of the Canadian Forces to a specific action. The best we can do in that context is not just anticipate what we are seeing, but what our partners are seeing — how they see the world. Not only is it what they are seeing; it is also what they are expecting and might be intending. It is not just international partners. It is inter-agencies, for example, law enforcement, CIDA, DFAIT and others. Having their read on what is going on, where it may go and what interests might be at play is an important part of what we do. None of that gets ahead of government policy or government direction.

Lgén Beare : La défense aérienne des États-Unis a bien des capacités sur le continent, concernant les acteurs non étatiques et les attentats comme celui du 11 septembre 2001. Les États-Unis peuvent répondre à leurs propres besoins.

La présidente : Je pense que, comme vous l'avez dit, les interceptions relèvent du NORAD et du commandement interarmées.

Lgén Beare : Oui.

Le sénateur Baker : Les Bears russes passent en général par la côte Est, n'est-ce pas?

Lgén Beare : Ce sont des appareils flexibles, monsieur le sénateur.

La présidente : Je veux élargir la discussion. Je comprends très bien l'approche que vous présentez aujourd'hui, et je pense qu'elle est bonne. Vous êtes plus flexibles et mieux en mesure de réagir.

Selon ce que je vois à la page ici, c'est qu'il est difficile d'anticiper les événements, de comprendre les besoins, de préparer les opérations et de les mener. Je présume que l'anticipation est la tâche la plus ardue. Comme vous l'avez souligné, il y a un certain nombre de points chauds dans le monde. Vous devez anticiper les événements, mais aussi les demandes du gouvernement.

Comment s'effectue cette interaction, et qui s'en charge? Je sais qu'officiellement, c'est le chef d'état-major de la Défense, et cetera, mais vous devez connaître les priorités.

Lgén Beare : Je dois préciser qu'il faut anticiper les événements non seulement à l'étranger, mais aussi au pays.

La présidente : En effet.

Lgén Beare : Concernant la marine, l'aérospatial, la zone continentale, l'Arctique, l'espace et les espaces virtuels, que nous appelons des questions internationales, nous sommes très bien préparés grâce aux protocoles d'entente, aux accords interministériels, aux relations entre le Canada et les États-Unis et au NORAD. Nous sommes libres d'intervenir au pays en cas d'attentat terroriste, de catastrophe naturelle ou d'incursion, par exemple. Nous avons les pouvoirs nécessaires pour réagir rapidement. Je fais de mon mieux pour anticiper les événements et pour nous y préparer, sans avoir à demander beaucoup de permissions.

Dans certains cas, nous n'avons pas à demander la permission; nous donnons les ordres. Nous devons réagir. C'est plus difficile dans un contexte international, car il faut discuter des stratégies et des politiques du Canada et de ses partenaires avant de demander l'intervention des hommes et des femmes des FC. La meilleure chose à faire, c'est de prévoir non seulement ce qui peut arriver, mais aussi comment nos partenaires voient la situation et comment il envisage le monde. Nous devons anticiper leurs attentes et leurs intentions. Je parle des partenaires internationaux, mais aussi des relations entre les divers acteurs, comme les organisations d'application de la loi, l'ACDI, le MAECI, et cetera. Une part importante de notre travail consiste à nous informer auprès d'eux, à anticiper la suite des événements et

Ultimately, the use of military presence and military forces beyond Canada's territorial domain belongs to them to decide and direct.

The Chair: That strategic readiness, I guess, is the tough part of the piece.

Lt-Gen. Beare: Yes.

The Chair: You have the men and women. You may or may not have all the equipment, but you have got the equipment you have and you know how to deploy it.

Literally, it seems to me you are sitting there watching and listening to everything that is not only said in this country, but as you say, with our partners, and really trying to figure out whether Iran is the next move, whether Syria is the next move, and what would bring that.

Lt.-Gen. Beare: The anticipation or that tireless curiosity, for lack of a better term, we can translate into what I call preparedness. Those are the things we can do to be postured to understand better and to respond better and more quickly with the right forces and be more tailored to a specific problem type. Again, we cannot do that as an indication of government policy or commitment to action before either of those things come.

Militaries plan, and they do not plan to get ahead of decision makers; they plan to be postured to provide options and capabilities to respond should they be required. I would say the ultimate preparedness that the CF does is its training. We train to be ready. Ultimately, training in its generic context is part of our preparedness, but orienting that training to a type of problem or type of possibility that we anticipate is also part of that process.

I would invite you to come see an exercise in the spring of 2013 called JOINTEX, which will be a combined land, maritime, air and special forces series of exercises centred on Cold Lake, Wainwright and the West Coast, where we will demonstrate readiness of a tactical force but preparedness of the CF to deal with wicked problems.

The Chair: Some of us have done a little bit of that, and it is absolutely fascinating.

Senator Dallaire: I want to touch on the interface with the intelligence milieu and your capacity there, as well as more on the detailed roles of your component commanders and how that interfaces.

I am most concerned that you have a veteran Armed Forces out there, regular and reserve. We are going through significant cutbacks, and DND is taking a huge impact on budget reductions out in the field, mostly on O and M, so that means training, ammunition, fuel, et cetera.

What impact have you had on the capacity of the force generators to meet what you need? Are you the one who says what you need and they are to generate that and thus absorb the

à connaître les enjeux. Mais rien de tout cela ne prévaut sur la politique ou l'orientation du gouvernement. Au bout du compte, le gouvernement décide quelle sera la présence militaire à l'étranger et il oriente nos efforts.

La présidente : J'imagine que la préparation stratégique, c'est ce qu'il y a de plus difficile.

Lgén Beare : Oui.

La présidente : Vous avez les hommes et les femmes. Vous n'avez peut-être pas tout le matériel, mais vous connaissez vos ressources et vous savez comment les déployer.

Il semble bel et bien que vous surveillez tout ce que le Canada et ses partenaires font et que vous suivez toutes les discussions pour savoir si votre prochaine mission sera en Iran ou en Syrie et quels seraient les éléments déclencheurs.

Lgén Beare : Les événements que nous anticipons favorisent ce que j'appelle l'état de préparation. Nous nous préparons pour mieux comprendre la situation, pour garantir une intervention plus adaptée et plus rapide et pour déployer les forces nécessaires. Mais je répète que nous ne pouvons pas intervenir avant que le gouvernement ait établi sa politique ou qu'il fasse appel à nous.

Les militaires font de la planification sans prendre les devants sur les décideurs. Ils veillent à fournir les options et les capacités qui pourraient être nécessaires. Je dirais que la grande préparation des FC, c'est la formation. Nous nous entraînons pour être prêts. Au fond, la formation fait partie de notre préparation, mais l'orientation de la formation selon le type de problème anticipé ou une possibilité s'inscrit aussi dans le processus.

Je vous invite à assister aux exercices JOINTEX, qui auront lieu au printemps 2013. Ces exercices vont rassembler les forces terrestres, maritimes, aériennes et spéciales et vont se dérouler à Cold Lake, à Wainwright et sur la côte Ouest. Nous ferons la démonstration de l'état de préparation des forces tactiques, mais aussi des FC pour réagir en cas de problèmes majeurs.

La présidente : Certains d'entre nous ont assisté à ces exercices tout à fait fascinants.

Le sénateur Dallaire : Je veux parler de la collaboration avec le renseignement et en savoir plus sur vos capacités et les rôles précis des commandants de composantes.

Je suis surtout préoccupé par l'âge des militaires de la force régulière et des réservistes. Nous subissons d'importantes compressions, et l'impact sur les budgets de la Défense nationale est énorme, surtout concernant l'exploitation et la maintenance, la formation, les munitions, le carburant, et cetera.

Quelles sont les conséquences pour la capacité des forces de répondre aux besoins? Êtes-vous chargé d'indiquer quels sont les besoins, auxquels les forces doivent satisfaire en dépit des

cuts in order to do that? Or have they been doing the cuts and simply telling you, “This is what I have to offer and you have to work with it?”

Lt.-Gen. Beare: Ultimately, the authority of what capability and readiness we will have is the chiefs of defence. I will be one of the many leaders who will provide to him what we think the world or the government will need of us, both in the missions we know we are doing and the potential missions. We are constrained by size, capability and other obvious factors.

I will be one of those voices, and I will also influence the journey of that commitment for readiness, using that language, into the various range of contingencies we might want to be prepared to do. Again, the JOINTEX is probably the best illustration of how we are capitalizing on a decade of credible experiences, plural, to ensure we have the capacities to succeed in the airspace, at sea, on land, and to package it, get it somewhere and sustain it. That is basically what we have done for the last 10 years.

I will be an informer and influencer of the need — I do not decide it — and I will be part of shaping how that need becomes prepared and ready once the chief has declared how much readiness he is prepared to invest in. Again, readiness is not everyone all the time.

Senator Mitchell: Speaking of readiness, there is certainly controversy surrounding the F-35s in that there has been some suggestion they might just not be ready by the time the F-18s run out. In the spring, the government said they would consider alternatives in response to the concerns raised by the Auditor General. Are you considering alternatives to that jet, or are you considering what you might do if you do not have jets?

Lt.-Gen. Beare: No. I am not participating in that dialogue at all. My assumption as a force employer is that we will have an aerospace defence capability and we will sustain it. If someone tells me its capabilities will be incredibly different from what we are requiring, then we will have to adapt. However, ideally it is met, because it is certainly a requirement we still have.

Senator Lang: I would like to get into another area. You mentioned aerospace earlier in your remarks. Perhaps you could give us an overview of how important the Canadian Space Agency is and what they can do as far as your missions are concerned.

Lt.-Gen. Beare: Space is vital for just about every component of our national interest, and it is a vital component of our capacity to do our job. The fellow who champions the space agenda for the Canadian Forces is — I will put him right up front now — Rear-Admiral Ron Lloyd, who will be talking to you next.

compressions? Ou devez-vous simplement vous contenter de ressources réduites?

Lgén Beare : Au bout du compte, c’est le chef d’état-major de la Défense qui établit quelles sont les capacités et la préparation nécessaires. Je fais partie des nombreux leaders qui le conseillent sur ce que le monde ou le gouvernement attend de nous, concernant les missions en cours et les missions potentielles. Nous sommes limités pour ce qui est de la taille, des capacités et d’autres facteurs évidents.

Je suis un de ces leaders, j’influence aussi notre état de préparation, je discute de la question et je soulève diverses hypothèses sur les opérations que nous pourrions mener. Les exercices JOINTEX sont sans doute le meilleur exemple pour montrer comment nous tirons profit des expériences concrètes et multiples vécues ces 10 dernières années. Nous nous assurons d’avoir les capacités aériennes, terrestres et maritimes pour intervenir avec succès, nous déployer et répondre aux besoins. C’est essentiellement ce que nous faisons depuis 10 ans.

Par mon travail, je vais contribuer à établir le besoin et à l’influencer — je n’en déciderai pas — et je vais participer à l’élaboration du plan de préparation pour que tout soit prêt quand le chef va déterminer à quel point il est prêt à investir dans la disponibilité opérationnelle. Je répète que la disponibilité opérationnelle ne signifie pas que tout le monde doit tout le temps être prêt.

Le sénateur Mitchell : Au sujet de la disponibilité opérationnelle, il y a manifestement de la controverse entourant les F-35, et on craint qu’ils ne soient tout simplement pas prêts d’ici à ce que les F-18 ne soient plus fonctionnels. Au printemps dernier, le gouvernement a dit qu’il étudierait des solutions de rechange en réponse aux préoccupations exprimées par le vérificateur général. Est-ce que vous envisagez des solutions de rechange à ces jets ou allez-vous vous demander ce que vous allez faire si vous n’avez pas de jets?

Lgén Beare : Non. Je ne fais pas du tout partie de ce dialogue. En tant qu’utilisateur de la force, je serais porté à croire que nous allons avoir une capacité de défense aérospatiale et que nous allons la maintenir. Si quelqu’un me dit que les moyens dont il dispose diffèrent radicalement de nos besoins, nous allons devoir nous adapter. Cependant, dans un monde idéal, notre besoin est comblé, parce qu’il ne fait aucun doute que cela demeure un besoin.

Le sénateur Lang : J’aimerais aborder un autre sujet. Vous avez mentionné l’aérospatiale dans vos observations. Pouvez-vous nous donner un aperçu de l’importance de l’Agence spatiale canadienne et de ce qu’elle peut faire pour vous aider dans vos missions.

Lgén Beare : L’espace est un élément crucial de toutes les composantes de nos intérêts nationaux, et c’est un élément fondamental de notre aptitude à faire notre travail. L’homme qui pilote le programme spatial des Forces canadiennes — et je vais braquer les projecteurs sur lui — est le contre-amiral Ron Loyd, qui va s’adresser à vous après moi.

The CSA is a key component of the Government of Canada's capacity to exploit space, surveil space and control the use of space as we are a consumer of all that brings. I am pleased to see that we are improving our global SAT communications posture and our surveillance in space, what is going on. If we deliver on the RADARSAT Constellation mission, we will have an incredibly powerful, space-based ISR capability for a whole suite of Canadian national interests, not just defence.

The Chair: That is a great point. We will be looking at that in more depth at another point as well.

Senator Nolin: General, I have one short question about your operational support. How many staff are there? Are they CFB? How important is it for your operations?

[Translation]

Lt.-Gen. Beare: There are a large number of them because these days, the Canadian Forces have the approval to use a community abroad, which enables them to support their deployed forces.

[English]

An agreement for a country to host a support hub is an incredibly powerful tool that pre-exists us actually having to use it. For example, today in Cologne, Germany, we have six Canadian Forces members working on the support hub. Three of them are working with the regional medical support team in Landstuhl. It is a very small number of people, but we can grow them quickly if we need to surge. It is a 24-7 available capability.

There are 20-some-odd — I think 24 or 25 — members in Kuwait today enabling the sustainment of our mission in Afghanistan. We will be opening a support in Jamaica, which may have one or two people full-time. The minute another Haiti happens, you can turn that on in a heartbeat, knowing you already have the approval, the relationships and the contracts in place. That accelerates our deployment and employment, and it makes us effect faster.

The Chair: Thank you, general. I know you have been in this job literally for two weeks. The preparation was a lot longer than that, but I think you can hear from this room that people think this is definitely the right direction to be going in. We look forward to talking to you regularly. I hope we can make this a regular date so that we can talk about issues as they come up and look at them through the lens of this new command and whether it really is operating as efficiently as we all hope it will. Thank you for your insights, for your time and for setting up our next guest for us. Thank you very much, Lieutenant-General Beare.

L'ASC est une composante clé des outils dont le gouvernement du Canada dispose pour exploiter l'espace, le surveiller et en contrôler l'utilisation, parce que nous bénéficions de tous ces services. Je suis heureux de constater que nous améliorons nos moyens de communications par satellite à l'échelle internationale, ainsi que notre surveillance de l'espace, qui se fait en continu. Si nous réussissons notre mission de la Constellation RADARSAT, nous aurons dans l'espace un outil de RSR extrêmement puissant qui servira toutes sortes d'intérêts nationaux du Canada, et pas seulement ceux de la défense.

Le président : C'est un excellent argument. Nous allons nous pencher sur la question plus en profondeur à un autre moment aussi.

Le sénateur Nolin : Général, j'ai une petite question à vous poser sur votre soutien opérationnel. Combien y a-t-il de militaires? Est-ce qu'ils travaillent des bases des FC? Quelle en est l'importance pour vos opérations?

[Français]

Lgén Beare : Ils sont en nombre important parce qu'aujourd'hui, les Forces canadiennes ont l'approbation de se servir d'une localité située à l'étranger, ce qui leur permet de soutenir leurs forces déployées.

[Traduction]

Il y a un accord préexistant extrêmement puissant qui permet à un réseau de soutien de s'établir dans un autre pays, et nous devons l'utiliser. Par exemple, en ce moment, il y a six membres des Forces canadiennes qui travaillent au réseau de soutien à Cologne, en Allemagne. Trois d'entre eux travaillent avec l'équipe de soutien médicale régionale de Landstuhl. C'est un très petit nombre de personnes, mais nous pourrions l'augmenter rapidement au besoin. C'est une ressource disponible en tout temps pour nous.

Il y a environ une vingtaine de militaires (24 ou 25) au Koweït en ce moment qui nous permettent de maintenir notre mission en Afghanistan. Nous allons aussi créer une unité de soutien en Jamaïque, qui devrait comprendre une ou deux personnes à temps plein. En cas de nouvelle catastrophe comme celle qui a secoué Haïti, nous pourrions intervenir en une fraction de seconde, parce que nous saurons que nous avons déjà les approbations, les relations et les contrats en place. Cela accélère notre déploiement et nos démarches d'emploi et nous rend efficaces plus vite.

Le président : Je vous remercie, Général. Je sais que vous assumez ces fonctions depuis deux semaines, littéralement. Vous vous y êtes préparé beaucoup plus longtemps, mais je pense que vous pouvez entendre ici que les gens croient que c'est clairement la bonne orientation. Nous espérons pouvoir nous entretenir avec vous fréquemment. J'espère que ce sera un rendez-vous récurrent pour que nous puissions parler des enjeux au fur et à mesure et les analyser sous l'angle de ce nouveau commandement ainsi que vérifier s'il est vraiment aussi efficace que nous l'espérons. Je vous remercie de vos observations, de votre temps, et d'avoir préparé la comparution de notre prochain témoin.

We are pleased to now welcome Rear-Admiral Ron Lloyd. Last summer — some of you will remember this from the television screens and the newspapers — the Canadian submarine HMCS *Victoria* torpedoed and sank a former U.S. navy ship near Hawaii. This was not an act of war. This was part of an exercise called RIMPAC, and it was a ship that had already been sunk and decommissioned, so it was okay and everyone was in agreement. There was no attack on our important ally, but it was a very key part of this RIMPAC operation, the largest maritime training exercise in the world ever. Canada was the second-largest player of the 22 nations taking part, and the deputy commander of RIMPAC's combined task force was a Canadian.

Rear-Admiral Ron Lloyd in his day job is Chief of Force Development for the Canadian Forces and last served as Commander Canadian Fleet Pacific. He is with us today to talk about this and some of the larger questions. Your friend General Beare said you would talk to us about many other things. Welcome. I gather you have a video presentation to start. We will then quickly go through your PowerPoint presentation. We will keep questions for the end, otherwise we may get off track and you will not get through your presentation at all. Welcome and please begin.

[Translation]

Rear-Admiral Ron Lloyd, Chief, Force Development, National Defence: It is truly an honour and a privilege to be able to meet with you this afternoon. I am also very lucky to have had the honour of being second in command for the RIMPAC exercise. The best thing we can do for our young officers and members of the Canadian Forces is to speak with them, which was possible last summer.

If I may, I would like to show you a video that is about five minutes long and talks about the RIMPAC exercise. The film was made for the naval force and shows the work of our joint armed forces, as well. Here it is.

(Viewing of the video)

[English]

The Chair: A very nice hit for our sometimes-troubled submarine program. They are so happy to be back in the water. That hit was a successful one, but we saw lots of activities in the refuelling in the air, which we are pretty good at too and I know was very important in Libya.

As you go through your document here, what we are looking for in part is that this is a big operation and takes a lot of our resources, a lot of our person power. Please explain to us as you go along the importance of using that number of people in those resources in this RIMPAC operation.

Nous avons le plaisir d'accueillir maintenant le contre-amiral Ron Lloyd. Certains d'entre vous se rappelleront de l'avoir vu à la télévision ou de l'avoir lu dans les journaux : l'été dernier, le sous-marin canadien NCSM *Victoria* a lancé une torpille contre un ancien navire de la Marine américaine, qui a coulé près d'Hawaï. Ce n'était pas un acte de guerre. Cela faisait partie d'un exercice intitulé RIMPAC, et le navire en question avait déjà été coulé et désarmé, donc c'était correct, et tout le monde était d'accord. Il n'y a eu aucune attaque contre notre allié important, mais c'était une partie essentielle de l'opération RIMPAC, le plus grand exercice maritime jamais mené dans le monde. Le Canada était le deuxième protagoniste en importance des 22 États ayant pris part à l'exercice, et le commandant adjoint de la force opérationnelle combinée de RIMPAC était canadien.

Le principal emploi du contre-amiral Ron Lloyd est chef du Développement des Forces canadiennes. Juste avant, il a été commandant de la Flotte canadienne du Pacifique. Il est avec nous aujourd'hui, pour nous en parler et pour aborder quelques questions plus vastes. Votre ami, le général Beare, a dit que vous nous parleriez de beaucoup d'autres choses. Je vous souhaite la bienvenue. Je crois que vous avez préparé une présentation vidéo pour commencer. Nous écouterons ensuite rapidement votre présentation PowerPoint. Nous allons garder les questions pour la fin, sinon nous risquons de nous écartier du sujet, et vous n'arriverez pas à venir à bout de votre présentation. Bienvenue parmi nous, la parole est à vous.

[Français]

Contre-amiral Ron Lloyd, chef, Développement des Forces, Défense nationale : C'est vraiment un honneur et un privilège de pouvoir m'entretenir avec vous cet après-midi. Je suis également très chanceux d'avoir eu l'honneur d'être commandant en second pour l'exercice RIMPAC. La meilleure chose que nous puissions faire pour nos jeunes officiers et membres des Forces canadiennes est de parler avec eux. Ce fut possible l'été passé.

Si vous permettez, j'aimerais vous faire écouter un enregistrement vidéo d'environ cinq minutes qui relate un exercice Rimpac. Il s'agit d'un film réalisé pour la force maritime qui illustre en même temps le travail de nos forces interarmées. Voici la vidéo.

(Écoute de l'enregistrement vidéo)

[Traduction]

Le président : C'est un superbe succès pour notre programme sous-marin, qui a ses hauts et ses bas. Ils sont tellement contents de retrouver sous l'eau. Cet exercice a été couronné de succès, mais par ailleurs, il y a eu beaucoup d'activités d'avitaillement, une autre chose que nous faisons assez bien, et je sais que c'était très important en Libye.

Pour la présentation de votre document, je vous mentionne que nous constatons que c'est une très grande opération, qui prend beaucoup de ressources et mobilise beaucoup de personnel. Pouvez-vous nous expliquer l'importance d'avoir mobilisé autant de personnes et de ressources pour cette opération RIMPAC?

Rear-Admiral Lloyd: The important point that we want to try to drive home with that video was the fact that this is more than just a navy exercise. It is actually a joint force exercise. One of the things that the Chief of the Defence Staff has reiterated on a number of occasions is the fact that we need to do a better job at joint operations. As you can see, in terms of the air force, the army and the navy, that was there; and as you indicated, senator, a significant amount of energy and resource went into that exercise in terms of bringing that all together in order to learn the valuable lessons that will make us that much better as a joint force should we have to deploy in harm's way.

I will take you to the second slide in terms of exponential interest. As are you aware, Canada is a founding member of RIMPAC, this exercise. As you can see, from 1998 up to 2006 there was fairly steady state attendance by Australia, South Korea, Japan, the United States, Canada and Chile. As you can see, in 2008, 10 nations participated; in 2010, 14; and then last year was unprecedented in the sense that 22 nations were there.

This is an excellent opportunity for countries all the way to the right of the spectrum in terms of sophistication and how well they are able to operate, all the way to the left of the spectrum in terms of being able to demonstrate commitment to safety, security and peace in the large Pacific theatre. This is very much an exercise that will hopefully leverage the partnership and trust from all of those various partners. RIMPAC 2012 speaks about capable, adaptive partners.

On the next slide, for the 22 participating nations — and recognizing that some of the participating nations would provide a platoon of infantry — would have participated in that big amphibious assault you would have seen. From their perspective this is a significant return on their investment, all the way to the larger nations where you have seen the South Korean submarines and the Russian participants. It was an excellent opportunity to hone and refine those tactics and training procedures that you are all so familiar with.

In some instances, as an example, Mexico, it was their very first time, and then you would have seen India participate only at a staff officer level. However, there was very strong participation across the Rim of the Pacific nations.

On the next slide, the twenty-third RIMPAC was the largest ever. What you see in that photo is each ship's captain that participated. As you can imagine, getting all those ships together in that confined body of water is no small undertaking. In many respects it probably represents the largest strategic risk of the exercise. This was about a three-hour affair of bringing all of those ships' captains on the same page.

As you can imagine, communicating in English amongst English-speaking nations is one thing. Representing Spanish, South Korean, in terms of those languages, adds another complexity in and of itself.

Cam Lloyd : Le point central que nous voulons faire valoir avec cette vidéo, c'est que c'est bien plus qu'un simple exercice maritime. C'est un exercice de collaboration avec d'autres forces. Le chef d'état-major de la Défense a rappelé à maintes reprises que nous devons améliorer notre collaboration dans les opérations conjointes. Comme vous pouvez le voir, la Force aérienne, l'Armée et la Marine étaient toutes présentes. Comme vous l'avez indiqué, monsieur le sénateur, beaucoup d'énergie et de ressources ont été investies dans cet exercice pour rassembler toutes les composantes, afin de tirer les leçons précieuses qui vont faire de nous une force conjointe bien plus efficace si nous devons nous déployer pour contrer les dangers.

Je vais attirer votre attention sur la deuxième diapositive, intitulée « L'intérêt exponentiel ». Comme vous le savez, le Canada est un membre fondateur de l'exercice RIMPAC. Comme vous pouvez le voir, de 1998 à 2006, la participation de l'Australie, de la Corée du Sud, du Japon, des États-Unis, du Canada et du Chili a été assez constante. De même, en 2008, 10 États ont participé à l'exercice; en 2010, il y en a eu 14 et l'an dernier a été sans précédent, puisque 22 y ont participé.

C'est une occasion en or pour les pays à la droite du spectre de l'avancement technologique, pour déterminer leur efficacité opérationnelle. C'est aussi une occasion en or pour les pays à la gauche du spectre, pour montrer notre détermination à assurer la sécurité et la paix dans le vaste territoire du Pacifique. C'est surtout un exercice par lequel nous espérons renforcer les partenariats et la confiance de tous les partenaires. RIMPAC 2012 avait pour thèmes capacité, adaptation, partenariat.

À la diapositive suivante, nous présentons les 22 pays participants à cette énorme simulation d'assaut amphibie. Il faut savoir que certains des participants n'y ont envoyé qu'un peloton d'infanterie. Cela a vraiment valu la peine, pour eux comme pour les grands États, comme la Corée du Sud, qui a envoyé des sous-marins, et la Russie. C'était une excellente occasion de raffiner les tactiques et les méthodes d'entraînement qu'on connaît tous si bien.

Pour certains participants, comme le Mexique, c'était la première fois; d'autres, comme l'Inde, n'ont fourni que des officiers d'état-major. Quoi qu'il en soit, les États de la côte du Pacifique ont très bien participé à l'exercice.

À la diapositive suivante, on voit que le 23^e RIMPAC a été le plus grand jusqu'à maintenant. On voit sur la photo le capitaine de chaque navire participant. Comme vous pouvez l'imaginer, ce n'est pas simple de rassembler tous ces navires dans une étendue d'eau confinée. À bien des égards, c'est probablement le plus grand risque stratégique de l'exercice. Il a fallu environ trois heures pour que tous les capitaines s'entendent.

Comme vous pouvez l'imaginer, c'est une chose de communiquer en anglais entre pays de langue anglaise. Sur le plan linguistique, la représentation des pays hispanophones et de la Corée du Sud ajoutait une autre complexité en soi.

In order to mitigate that risk as best we could, each ship's captain was given a ship and they walked through every phase of that exercise to make sure there were not any accidents, or what would happen in the event there was a propulsion failure. If you were a middle ship in the column, as an example, how we would mitigate that risk.

There is no document that we have been able to find that indicates that this is the largest in terms of number of people participating, but it is clearly the largest exercise in terms of nations that have participated. In terms of whether it is the largest that Canada has ever provided to RIMPAC, once again I am unable to categorically indicate that. I can say it is the most robust participation Canada has ever had in a Rim of the Pacific exercise. You see there are five ships, one submarine, the fleet diving unit from Victoria, seven fighter F-18s from Bagotville, two tankers, four patrol aircraft from the East Coast and West Coast, two Sea King helicopters, an infantry company from Second Battalion of the Princess Patricia's Canadian Light Infantry, and then we had staff officers at every level in the chain of command participating in RIMPAC.

Why Hawaii? You saw the Governor General and the Chief of the Defence Staff in that video. In addition to the Governor General and the Chief of the Defence Staff, we had the Minister of National Defence, the deputy minister, the commanders of the Royal Canadian Air Force and the Canadian Army come to Hawaii to see their soldiers, sailors, airmen and women in action.

It was important that we reinforce at every turn that Hawaii is ideal for a number of reasons. The first is it is a central location, obviously, in terms of the great distances that nations have to travel to participate in this exercise. It has, by and large, the best range facilities in the world, so that a submarine or torpedo shot was on an instrumented range. The Australians, the South Koreans, the Japanese will participate in some of the most advanced missile exercises possible in those facilities. It is just not possible in other places in the world.

Take into account also that there are about 120,000 square miles of water space and airspace that you can divvy up so you can make sure you have de-conflicted all the various exercises for all the various nations in terms what it is they are doing. You can imagine, with 15,000 personnel, 40 ships and 6 submarines, you would need a whole bunch of accommodation facilities. As well, as you saw the ships leaving the berthing facility. There are very few places that would provide you that logistical support. That was also available at Hawaii.

The Pacific Warfighting Center represents a state-of-the-art operations complex that allows you to command and control an operation of that size. That is why we go to Hawaii.

Some would say why would you do it in July? It is more than just about doing it in Hawaii; it is about all the things I have just articulated.

Pour atténuer le risque le plus possible, on a attribué un navire à chaque capitaine, et chacun a étudié au préalable toutes les phases de l'exercice pour éviter tout accident et pour savoir quoi faire en cas de problème de propulsion. Par exemple, ils devaient savoir comment atténuer le risque s'ils commandaient un navire situé au centre de la ligne.

Nous n'avons pas réussi à trouver de document attestant du fait que c'est l'exercice auquel ont participé le plus grand nombre de personnes, mais c'est clairement l'exercice auquel le plus grand nombre de pays ont participé. Est-ce que c'est la plus grande contribution que le Canada n'a jamais faite au RIMPAC? Encore une fois, je ne pourrais pas l'affirmer avec certitude. Je peux dire, toutefois, que c'est la participation la plus robuste du Canada à un exercice RIMPAC. Voyez-vous, il y a cinq navires, un sous-marin, l'unité de plongée de la Flotte de Victoria, sept avions de combat F-18 de Bagotville, deux avions d'avitaillement, quatre avions de reconnaissance maritime de la côte Est et de la côte Ouest, deux hélicoptères Sea King, une compagnie d'infanterie du 2^e Bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry et des officiers d'état-major à tous les niveaux de la chaîne de commandement qui ont participé à l'exercice RIMPAC.

Pourquoi Hawaï? Vous avez vu le gouverneur général et le chef d'état-major de la Défense dans la vidéo. En plus de ces deux personnes, le ministre de la Défense nationale, le sous-ministre, les commandants de l'Aviation royale canadienne et de l'Armée canadienne sont venus à Hawaï pour voir leurs soldats, leurs marins, leurs aviateurs et aviatrices en action.

Il était important de rappeler à chaque occasion qu'Hawaï est le lieu idéal pour diverses raisons. La première est son emplacement central, bien sûr, compte tenu de la distance considérable que les pays doivent parcourir pour participer à l'exercice. Hawaï a les meilleures installations de tir au monde, et de loin, de sorte que les sous-marins et les torpilles se trouvaient dans un champ de tir avec instruments. Les Australiens, les Sud-Coréens, les Japonais vont participer aux exercices de missiles les plus avancés possible dans ces installations. Ce ne serait tout simplement pas possible ailleurs dans le monde.

Il faut prendre en considération qu'il y a là 120 000 milles carrés d'espace marin et aérien, qu'on peut répartir pour que les exercices des différents pays n'entrent pas en conflit. Vous pouvez imaginer que, pour accueillir 15 000 personnes, 40 navires et 6 sous-marins, il faut toute une série d'installations. Il fallait voir les navires quitter l'installation d'amarrage. Il y a très peu d'endroits qui pourraient offrir un pareil soutien logistique. Les ressources étaient là à Hawaï.

Le Pacific Warfighting Center est un complexe d'opérations de fine pointe qui permet de commander et de contrôler des opérations de cette ampleur. C'est pourquoi nous avons choisi Hawaï.

On pourrait nous demander pourquoi avoir choisi le mois de juillet. Il n'y a pas que le choix d'Hawaï; il y a tous les facteurs que je viens de nommer.

In order to bring an exercise of this complexity together, it does not happen overnight. If you go to the next slide on significant planning effort, we will start the planning for RIMPAC 2014 in January. In three and a half short months we will already be back at articulating what it is that Canada would like to gain as an exercise participant in RIMPAC 2014. In some respects the staff that plan this in Commander Third Fleet down in San Diego probably have about a 72-hour turnaround before they start planning and getting ready to understand the framework for RIMPAC 2014.

You can see the planning conferences that took place in June 2011, December 2011 and April 2012. At the final planning conference, 550 personnel came together to make sure that every T is crossed and I is dotted in order to ensure that exercise goes without a hitch.

You can see there the senior leaders' conference, which is the flag officers getting together to make sure we are on the same page. As a matter of fact, there is planning across every institution for essentially that last 18 months in preparation for the exercise.

There is Vice-Admiral Beaman, who is commander of Third Fleet and was the commander of the exercise. You can see his priorities there. Safety of personnel and platforms was reiterated at every stage of the exercise, ensuring that nothing we were going to do would jeopardize people or platforms.

In the integration of new and old partners, it had to be about war fighting and then meeting changing demands. At the end of the day, as you senators well know, the plan is nothing more than a point of departure when you are actually conducting operations. That was the motto at the end: capable, adaptive partners.

The senior leadership, as you can see from that page, I think Canada was extraordinarily well served. That speaks very highly of the men and women that we have in uniform. In particular, you can see Major-General Mike Hood, now deputy commander of the Royal Canadian Air Force, was the component commander for over 200 aircraft. This was an extraordinary appointment, and RIMPAC 2012 was the first opportunity where the component commanders, from the start, were represented by nations other than the United States. It was a real feather in General Hood's cap.

On the next slide you see we have the Coalition Forces Maritime Component Commander task organization. In there, the Canadian flag on the third row down represents then-Commodore now Rear-Admiral Peter Ellis, the deputy commander expeditionary for General Beare, who just spoke to you. You saw those big helicopters taking off from that landing helicopter assault ship, and Commodore Ellis was in command of all those forces. This is another extraordinary command opportunity for Canada to have during this exercise.

In the next slide you can see the three stars at the top, all the way down to HMCS *Algonquin* at the bottom. This slide represents the fact that you go from a Canadian to a South

On ne peut pas orchestrer un exercice aussi complexe du jour au lendemain. Vous pouvez voir à la diapositive suivante, sous le titre « Effort de planification considérable », que la planification de RIMPAC 2014 va débuter en janvier. Dans trois petits mois et demi, nous serons déjà en train de réfléchir à ce que le Canada souhaite retirer de l'exercice RIMPAC 2014. À certains égards, une partie du personnel responsable de la planification à la Commander Third Fleet, à San Diego, a probablement 72 heures pour commencer à planifier RIMPAC 2014, à s'y préparer et à comprendre le cadre nécessaire.

Vous pouvez voir que des conférences de planification ont eu lieu en juin 2011, en décembre 2011 et en avril 2012. Quelque 550 personnes ont assisté à la dernière conférence de planification pour mettre toutes les barres sur les t et tous les points sur les i afin que cet exercice se déroule sans heurts.

Il y a aussi la conférence des leaders supérieurs, qui permet de rassembler les officiers généraux pour que nous soyons tous au diapason. En fait, il y a de la planification dans toutes les institutions pendant les 18 mois que dure la préparation à l'exercice.

C'est le vice-amiral Beaman, ici présent, commandant de la Third Fleet, qui était le commandant de l'exercice. Vous pouvez voir ses priorités ici. La sécurité du personnel et des plateformes était au cœur de toutes les parties de l'exercice, pour que rien ne mette en péril des personnes ou des plateformes.

Pour ce qui est de l'intégration des nouveaux et des anciens partenaires, il fallait avant tout mettre l'accent sur les fonctions de combat, puis sur la satisfaction des exigences changeantes. Au bout du compte, comme les sénateurs le savent bien, un plan n'est qu'un point de départ au moment de mener des opérations. C'était le slogan : des partenaires capables de s'adapter.

Je pense que vous pouvez constater à la page des hauts dirigeants que le Canada était extrêmement bien représenté. Cela illustre très bien la qualité des hommes et des femmes qui portent l'uniforme du Canada. Je souligne en particulier la participation du major-général Mike Hood, maintenant commandant adjoint de l'Aviation royale canadienne, qui a été commandant de composante de plus de 200 aéronefs. C'est une nomination remarquable, et c'était la première fois que des commandants de composante venaient de pays autres que les États-Unis. C'est tout un honneur qui a été fait au général Hood.

À la diapositive suivante, on voit l'organisation des tâches du Commandement de composante maritime des Forces canadiennes. Le drapeau canadien qu'on voit à la troisième ligne représente l'ex-commodore, maintenant contre-amiral Peter Ellis, le commandant adjoint expéditionnaire du général Beare, qui vient juste de s'entretenir avec vous. Vous avez vu les gros hélicoptères décoller du navire d'assaut qui embarque les hélicoptères. C'était le commodore Ellis qui assurait le commandement de toutes ces forces. C'est une autre expérience de commandement extraordinaire que le Canada a acquise pendant cet exercice.

À la diapositive suivante, vous pouvez voir les trois étoiles en haut, jusqu'au NCSM *Algonquin*, tout en bas. Cette diapositive montre qu'on passe d'un Canadien à un Sud-Coréen, à un

Korean to a Chilean to Americans, Australian, Canadian and an American. It reinforces the complexity of the exercise and some of the challenges that we will deal with, just from a language perspective. I often ask people where do you think the biggest communications challenges occurred: between the American, the Canadian or the Australian; or between the Canadian, the South Korean and the Chilean? Quite often it is at the top where we are using the same language but it means different things in our different navies and air forces. It is interesting, the different challenges there are from a communications perspective, command and control of a force of that size.

The slide you have here is exercise progression. Essentially, this slide indicates that it is very much crawl, walk and run. In the bottom left-hand corner you bring 25,000 participants to Hawaii, you start the relationship building, reinforce the protocols from a safety, environmental and war-fighting perspective, confirm the connectivity between all these IMIT systems and then just work out the command and control. You will then go to a more robust training regimen where the exercises are scripted. You then get into war fighting, whether it is air, surface or subsurface warfare. You go into the rehearsals for the free play, and then there is a five-day humanitarian assistance disaster relief exercise, which was essential to understanding some of the challenges and the complexity of humanitarian assistance and disaster response. Finally, you get to a free play exercise, which is very much about understanding those tactics and training procedures across a large coalition of this size.

What has changed in RIMPAC? I think it is important for everyone to understand that RIMPAC has continually evolved in the last decade. The first RIMPAC that I participated in, which was in 1990, was completely different from the RIMPAC that I had the opportunity to be the deputy commander of in 2012. Back then it was very much a tactical exercise, based on ships deploying over the horizon and conducting their training. Now, it is very much about the emphasis at the operational level in terms of commands and control, how we can do that better, and building that trust and those relationships across the force.

The battle space is far more complex than ever. One thing that was added to this exercise was an SRSG, which stands for the Special Representative to the Secretary-General. That was an ambassador who had experience in the Pacific and who was participating at that level. Senators, you can well imagine the complexity that adds in terms of the political-military interface and just ensuring that we understand that so when it comes time to deploy in that type of operation, we will understand that type of complexity and dynamic. There is multinational leadership at all levels of the CCTF, not just for Canada but for our partners such as Chile — they were the sea combat commander. It was an outstanding opportunity for them and they did an exceptional job across the force in leveraging that leadership position to effect. As I

Chilien, à des Américains, à un Australien, à un Canadien et à un Américain. Cela illustre encore une fois la complexité de l'exercice et les défis qui l'accompagnent, ne serait-ce que sur le plan linguistique. Je demande souvent aux gens où ils pensent qu'il y a le plus de difficultés de communication : entre les Américains, les Canadiens et les Australiens ou entre les Canadiens, les Sud-Coréens et les Chiliens? Bien souvent, c'est tout en haut de la hiérarchie, où nous utilisons les mêmes termes pour désigner des choses différentes dans nos marines et nos forces aériennes respectives. C'est intéressant de voir toutes les difficultés qu'il y a sur le plan de la communication, du commandement et du contrôle pour une force de cette taille.

La diapositive que vous voyez ici porte sur la progression de l'exercice. Essentiellement, elle montre la grande diversité des activités. En bas, à gauche, on voit qu'il faut faire venir les 25 000 participants à Hawaï, établir les liens, renforcer les protocoles visant la sécurité, l'environnement et les fonctions de combat, confirmer la connectivité entre tous les systèmes de GITI, puis établir le fonctionnement du commandement et du contrôle. Il y a ensuite un régime d'entraînement plus exigeant, où les exercices sont scénarisés. Il s'agit alors de guerre aérienne, de surface et sous-marine. Il y a la répétition amphibie, puis un exercice d'aide humanitaire et de secours en cas de catastrophe, qui dure cinq jours. C'est là un élément essentiel pour comprendre les défis et la complexité que posent l'aide humanitaire et les secours en cas de catastrophe. Enfin, il y a un exercice de libre action, qui consiste essentiellement à comprendre les tactiques et les processus de formation dans une grande coalition comme celle-ci.

Ce qui a changé dans le RIMPAC? Je pense que tout le monde doit comprendre que le RIMPAC n'a cessé d'évoluer au cours des 10 dernières années. Le premier exercice RIMPAC auquel j'ai participé, en 1990, était complètement différent du RIMPAC dont j'ai eu l'occasion d'être commandant adjoint en 2012. À l'époque, c'était surtout un exercice tactique, axé sur le déploiement de navires à l'horizon et leur entraînement. Maintenant, on met beaucoup l'accent sur les aspects opérationnels, le commandement et le contrôle, les façons de nous améliorer, l'établissement de la confiance et de liens au sein de la force.

L'espace de combat est bien plus complexe que jamais. Nous avons aussi ajouté à cet exercice une composante RSSG, pour représentant spécial du Secrétaire général. Il s'agit d'un ambassadeur qui a de l'expérience dans le Pacifique et qui a déjà participé à des exercices à cette échelle. Mesdames et messieurs, vous pouvez très bien vous imaginer la complexité qui s'ajoute sur les plans politiques et militaires, ne serait-ce que pour nous assurer de bien comprendre la situation, sa complexité et sa dynamique quand vient le temps de déployer nos troupes dans ces théâtres d'opérations. Il y a un leadership multinational à tous les échelons au FOCC, non seulement pour le Canada, mais aussi pour nos partenaires comme le Chili, qui a assuré le commandement des combats en mer. C'était une occasion

indicated, it is more than just warfare — humanitarian assistance, disaster response, evacuation operations, piracy and cyber.

On Canada, this was an excellent use of our resources because we got to do a lot of things for the first time. We deployed a national command element, which we had never done in the past. I was not only the deputy commander of the exercise but also the senior Canadian commander in Hawaii, and we learned a number of invaluable lessons. Commodore Ellis was not only the commander of the amphibious task group but also the commander of the maritime component; Major-General Hood was commander of our air component; and Lieutenant-Colonel Mason Stalker was commander of the land component. My operations officer for the exercise was also the chief of staff for the national command element. One lesson we learned there was never to do that again because he was a very busy individual trying to look after all the operations for that exercise, let alone all the national command items that needed to be addressed.

You have heard a lot of RADARSAT and that tremendous technology that is available from space. We actually operationalized that in Hawaii. We were able to look at targets and provide that information into the recognized maritime picture. Taking advantage of the space assets, being able to show our American partners what a huge capability that is and being able to have it in operations I think really reinforced what that tremendous capability is for Canada and for Canadians.

The national joint support component was commanded by Lieutenant-Colonel Julia Atherley, another operational level support that we had not done in the past. Typically the army, the navy and the air force would have their own support enablers. For the first time, we brought those all together and then a couple of other things that we deployed there. What has not changed was the best training in the world from private to rear admiral.

This is the last slide now on relationship building. There is an excellent quote there by Admiral Mike Mullen at the bottom that “Developing a relationship on the battlefield in the midst of a crisis with someone I’ve never met before can be very challenging . . . Trust has to be built up over time. You can’t surge trust.” I think RIMPAC does an extraordinary job of developing those relationships so that they can be surged in the event of a crisis.

With that, I would be happy to take any questions you might have.

exceptionnelle pour le Chili, et il a fait un travail exceptionnel pour mobiliser le leadership au sein de la force. Comme je l’ai déjà dit, il ne s’agit pas seulement de fonctions de guerre, il y a aussi l’aide humanitaire, les secours en cas de catastrophe, les mesures d’évacuation, la piraterie et les cybermenaces.

Cet exercice constitue une excellente utilisation des ressources du Canada, parce que nous avons pu faire beaucoup de choses pour la première fois. Nous avons déployé un élément national de commandement, ce que nous n’avions jamais fait avant. Non seulement j’étais commandant adjoint de l’exercice, mais j’étais le plus haut commandant canadien à Hawaï, et nous en avons tiré beaucoup de leçons inestimables. Le commodore Ellis était non seulement commandant du groupement opérationnel amphibie, mais aussi commandant de la composante maritime; le major-général Hood était commandant de notre composante aérienne et le lieutenant-colonel Mason Stalker, commandant de la composante terrestre. Mon officier des opérations était également chef d’état-major de l’élément national de commandement. L’une des leçons que nous avons tirées, c’est de ne jamais plus combiner ces deux fonctions, parce qu’il était extrêmement occupé à essayer de surveiller toutes les opérations de l’exercice, sans parler des éléments nationaux de commandement, dont il devait s’occuper.

Vous avez entendu beaucoup parler de RADARSAT, de cette technologie extraordinaire déployée dans l’espace aérien. Nous en avons bénéficié dans nos opérations à Hawaï. Elle nous a permis de suivre des cibles et de documenter plus en détail le portrait maritime que nous observions. Le fait de tirer avantage de cet outil satellite, de montrer à nos partenaires américains combien cela ajoute à notre capacité et de l’utiliser dans nos opérations a vraiment renforcé, à mon avis, la perception de cet outil opérationnel exceptionnel pour le Canada et pour les Canadiens.

L’élément national de soutien interarmées était sous le commandement du lieutenant-colonel Julia Atherley, un niveau opérationnel jusque-là inexploité. Dans le passé, la Marine, l’Armée de terre et l’Armée de l’air fournissaient leurs propres services d’appui. Pour la première fois, nous avons réuni tous ces services et déployé d’autres services auxiliaires. Ce qui n’a pas changé cependant, c’est que nous avons offert le meilleur entraînement au monde, allant du simple soldat jusqu’au contre-amiral.

Cette dernière diapositive porte sur l’établissement de relations. On y voit une excellente citation de l’amiral Mike Mullen qui dit : « Avoir à établir sur le champ de bataille pendant une crise une relation avec une personne que je n’ai jamais vue auparavant peut être très difficile. La confiance doit se bâtir au fil du temps. On ne peut pas précipiter la confiance ». Je crois que RIMPAC fournit une occasion extraordinaire pour établir ces relations sur lesquelles on peut compter en période de crise.

Sur ce, je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

The Chair: Thank you very much. I want to start right on that point that this, I think we all agree, builds trust and familiarity. How would you assess, however, the actual state of interoperability amongst and between these 22 nations?

Rear-Admiral Lloyd: That is a great question, senator. In terms of the nations that we routinely operate with, the United States and some of our other allies, the Australians as an example, we do this quite regularly. From an interoperability perspective, I am very comfortable with that level.

As can you well imagine, when you start working with nations for the first time quite clearly it is a learning curve, but that is the whole reason d'être for this exercise. I referred briefly to the Chileans. As a matter of fact, we are working with them more and more often. They did an extraordinary job as a sea combat commander and I look forward to those nations taking on bigger leadership roles as we move forward in terms of reinforcing that interoperability.

The Chair: Thank you. Again, we have lots of people interested in questions; short and sharp. We start with Senator Dallaire.

Senator Dallaire: As a result of your potentially hot proposed wash-up exercise, knowing CPFs are going through the upgrades and knowing we are getting a new Sea King replacement; what is your assessed most significant operational deficiency that came out from the Canadian Forces in meeting the objectives of this exercise?

Rear-Admiral Lloyd: The key areas that we addressed in our final report dealt with those areas that I basically spoke on, which we deployed for the first time. In terms of operational support, the doctrine is not finalized for that. There are a number of lessons I think we learned during the exercise that we will need to improve on in 2014. In terms of the national command element and ensuring that the army would probably be far more familiar with that than the navy, I think that national command element and how we will do that, senator, is something we will need to improve on.

In terms of the actual capabilities that take place during the exercise, it is important to understand that the army, the navy and the air force put forward those objectives for going to RIMPAC in order to operationalize and leverage those, so I would not have had feedback on my level on the tactical lessons learned that the navy and air force would have been pulling out of that. The operational level is where I would have been focused.

Senator Dallaire: We have strategic level and national level; operational level is the theatre of operations where people operate; and then the tactical level is down to the ships and the task force. The second point is that in both the Atlantic and the Mediterranean, we use NATO extensively and a lot of the interoperability that comes out of the STANAGs and all the different instruments that NATO uses for interoperability and standardization. However, on the West Coast there is no such animal. What is the constant structure that is out there versus the

La présidente : Merci beaucoup. J'aimerais d'emblée vous dire que nous sommes tous d'accord que ce genre d'exercice favorise la confiance et la familiarité. Comment évaluez-vous cependant l'état actuel de l'interopérabilité parmi ces 22 pays?

Cam Lloyd : C'est une excellente question, madame le sénateur. En ce qui concerne l'interopérabilité avec les pays avec lesquels nous menons habituellement des exercices, comme les États-Unis et certains autres alliés, dont les Australiens, les résultats sont très satisfaisants.

Comme vous pouvez vous l'imaginer, lorsqu'on travaille avec des pays pour la première fois, il y a beaucoup à apprendre, mais c'est la raison d'être de ce genre d'exercice. J'ai mentionné les Chiliens. En fait, nous travaillons de plus en plus souvent avec eux. Le Chili a assuré avec brio le commandement des combats en mer et j'ai bien hâte de voir certains pays assumer des rôles de leadership plus élargis au fur et à mesure que nous renforçons notre interopérabilité.

La présidente : Merci. Bon nombre de sénateurs souhaitent vous poser des questions, je leur demanderai d'être brefs et d'aller droit au but. Nous commencerons par le sénateur Dallaire.

Le sénateur Dallaire : Les Forces canadiennes proposent de faire une critique à chaud. On sait également que les frégates canadiennes de patrouille seront modernisées et que les Sea King seront remplacés. Quelle est, selon vous, la déficience opérationnelle la plus criante qui est ressortie lorsque les Forces canadiennes ont tenté de réaliser les objectifs de cet exercice?

Cam Lloyd : Je vous ai parlé des domaines clés décrits dans notre rapport final, c'est-à-dire les éléments déployés pour la première fois. En ce qui concerne le soutien opérationnel, la doctrine n'a pas encore été finalisée. Nous pourrions tirer des leçons de cet exercice pour le prochain qui aura lieu en 2014, notamment la capacité de commandement de l'Armée de terre, par opposition à celle de la Marine. Je crois que nous aurons à améliorer cet élément de commandement national.

Quant aux capacités mises en œuvre pendant l'exercice, il faut comprendre que l'Armée de terre, la Marine et l'Armée de l'air se sont donné des objectifs pour l'exercice RIMPAC afin de les réaliser et d'en tirer profit dans un cadre opérationnel. Je n'ai pas reçu de commentaires sur les leçons tactiques tirées par la Marine et l'Armée de l'air, car j'étais concerné par le niveau opérationnel.

Le sénateur Dallaire : Il y a le niveau stratégique et le niveau national. Le niveau opérationnel, c'est le théâtre des opérations. Au niveau tactique, on retrouve les navires et la force opérationnelle. Dans l'Atlantique et la Méditerranée, nous participons beaucoup aux activités de l'OTAN et nous misons sur l'interopérabilité établie par les STANAG et les divers instruments de l'OTAN qui portent sur l'interopérabilité et la normalisation. Cependant, rien de tel n'existe sur la côte Ouest. Quelle est la structure permanente dont vous disposez, par

exercise one or the spontaneous one that is out there doing contingency planning and preparing for deployment of capabilities in the Pacific Ocean?

Rear-Admiral Lloyd: That is a great question. I think that strikes to the importance of RIMPAC because there is nothing out there in the Pacific. Every two years you have an opportunity to come together and start refining those standard operating procedures. There is a product, combat SAG 5, that we use, a framework in order to be able to ensure all the tactics and that can you start having that level of tactical interaction.

To answer your question specifically, there is nothing out there in terms of standard operating procedures that reinforces RIMPAC. One of the challenges, as you well know, is the rules of engagement. How do you take the rules of engagement across 22 participating nations, recognizing the differences in the way you even teach and instruct rules of engagement? That is an ideal venue to educate all the various nations on some of the challenges, issues and complexity of bringing a coalition together in the Pacific, which, once again, reinforces why RIMPAC.

Senator Lang: I would like to welcome our guests here this evening. I want to say that as a committee we did get the opportunity to tour the naval bases on the West Coast and on the East Coast. I believe we all came away very impressed with how your operations are being conducted and what the Canadian Forces are doing on our behalf.

For the record, according to our notes, it is important to point out that on RIMPAC there were 1,400 Canadian Forces members deployed. The area Canada can take some pride in is the number of ships involved compared to other countries. We were second to the United States, apparently, and acquitted ourselves very well.

This leads me into my first question, which has to do with the submarine that took part there. Did it meet all the aspirations that the navy had for the retrofitted submarine? Perhaps you could comment on that.

Rear-Admiral Lloyd: Once again, in terms of everything that the navy wanted to get out of it, I will defer to Admiral Maddison in terms of the specific details at the tactical level. From my perspective of sitting in the ops centre watching that take place and the actual ship get hit with a torpedo, it had a significant strategic effect. In terms of the training that it provided the ship, I have heard nothing but positive comments across the board in terms of what HMCS *Victoria* was able to provide our U.S. colleagues during that exercise, which was a significant capability.

Senator Lang: I want to talk about the Pacific and the fact that it is becoming more and more of a priority. The United States has said they will take more emphasis as far as their armed forces are concerned as it relates to the Pacific and their responsibilities there, as well as us. During our tour again, to the West and East Coasts, it was made clear to us, and really came home to me, that Canada is a naval country. We are surrounded by ocean on three sides, although people in Alberta or Saskatchewan may not really

opposition à la structure d'exercice ou structure spontanée qui sert lors de la planification d'urgence et de la préparation du déploiement des capacités dans l'océan Pacifique?

Cam Lloyd : C'est une excellente question. Elle souligne l'importance de RIMPAC, car rien de semblable n'existe pour le Pacifique. Tous les deux ans, nous avons la possibilité de nous réunir et de mettre au point des instructions permanentes d'opérations. Il existe un produit, le SAG 5 de combat, dont nous nous servons comme cadre pour l'interaction tactique.

Pour répondre de façon plus précise à votre question, nous n'avons pas d'instructions permanentes d'opérations pour le RIMPAC. Comme vous le savez, l'un des défis, ce sont les règles d'engagement. Comment imposer des règles d'engagement à 22 pays qui participent à l'exercice, en sachant qu'il existe des différences dans la façon d'enseigner et d'instruire ces règles? L'exercice constitue donc l'occasion idéale de renseigner les divers pays sur certains des défis, des questions et des difficultés associés à la constitution d'une coalition dans le Pacifique, ce qui, encore une fois, montre bien l'importance du RIMPAC.

Le sénateur Lang : J'aimerais souhaiter la bienvenue à nos invités ce soir. Notre comité a eu la possibilité de visiter les bases navales de la côte Ouest et de la côte Est. Je crois que nous avons tous été très impressionnés par la façon dont vos opérations sont menées et ce que font les Forces canadiennes pour notre compte.

Selon notre note d'information, 1 400 membres des Forces canadiennes ont été déployés dans le cadre du RIMPAC. C'est beaucoup. Le Canada peut être fier du nombre de navires qui ont participé comparativement aux autres pays. Nous étions au 2^e rang derrière les États-Unis, paraît-il, et nous nous sommes très bien acquittés de nos tâches.

Cela m'amène à ma première question, qui porte sur le sous-marin déployé pendant l'exercice. Ce sous-marin modernisé a-t-il répondu à toutes les attentes qu'avait la Marine à son égard? Pouvez-vous nous fournir quelques renseignements à ce sujet?

Cam Lloyd : En ce qui concerne les attentes de la Marine, je demanderai à l'amiral Maddison de vous répondre, notamment pour ce qui est du niveau tactique. Moi-même, qui étais au centre opérationnel et qui ai vu le navire torpillé, je puis vous confirmer que le sous-marin a eu une grande importance stratégique. Quant à l'entraînement qui s'est déroulé à bord du navire, je n'ai entendu que des commentaires positifs sur la valeur du NCSM *Victoria* aux yeux de nos collègues américains pendant l'exercice. Il a fourni une capacité considérable.

Le sénateur Lang : J'aimerais parler du Pacifique et du fait que cet océan devient de plus en plus prioritaire. Les États-Unis ont indiqué qu'ils vont augmenter leur présence militaire dans le Pacifique ainsi leurs responsabilités dans cette région. Pendant notre visite des bases de la côte Ouest et de la côte Est, nous avons bien compris, et moi particulièrement, que le Canada est un pays maritime. Nous sommes entourés par trois océans, et même si les bonnes gens de l'Alberta et de la Saskatchewan n'en sont pas

know it, but the fact is we do need this navy from the point of view of peace and security. Perhaps you could elaborate in respect of the activity that is actually taking place in the Pacific when it comes to the submarines and various other ships that are going up and down our coastline? Most Canadians are really unaware.

Rear-Admiral Lloyd: Coming from Alberta, it is great to have the opportunity to inform everyone of the important role that our navy has from sea to sea to sea.

The Chair: Why did all the Prairie boys join the navy? That is the question.

Rear-Admiral Lloyd: There is a significant amount of activity taking place in our waters, and it is a system of systems in terms of what is taking place in our maritime approaches. It involves space-based systems, as I have already indicated, and gets down to tactical in terms of a ship or an aircraft going out there and doing the intelligence surveillance or reconnaissance, ISR, the important aspect of what it is we do, and then ensuring that information gets back to our MSOC, maritime security operation centres, and ensuring there is that understanding.

Was your question specifically about the exercises we have?

Senator Lang: Yes, and the traffic between the other countries, including submarines and other ships out there on any given day.

Rear-Admiral Lloyd: It is in the thousands.

Senator Lang: I was very surprised to hear the number. Go ahead.

Rear-Admiral Lloyd: I do not have the exact number, but it is in the tens of thousands of ships that are currently operating out there, and there are a number of ways we can ensure we are able to identify who is operating. As you know, they have to be willing participants. If you do not have that automatic identification system, then you actually have to have the mechanism to be able to identify who is not participating and actually deploy an asset to make that identification. That is why I refer to that system of systems in order to be able to identify which ship is not cooperating and then send that platform out there to identify, to see if it represents a threat or not. It is a very capable process and that is what I was speaking to about RADARSAT and why our American colleagues are so interested in that space-based capability.

Senator Mitchell: I wish to follow up on the senator's question regarding deployment of ships. Historically, or at least for a good deal of time, we have kept our fleets balanced in the East and in the West, as I understand it. Is there a suggestion we will be moving more and more of our fleet disproportionately, if you will, to the West Coast?

Rear-Admiral Lloyd: Once again, I will let Admiral Maddison speak to that. What I can say is that I do not think it is important to take a look at where the ships are located to understand where our commitments and priorities lie. When I was the director general of maritime force development, for example, the key thing

réellement conscients, nous avons bel et bien besoin de notre marine à des fins de paix et de sécurité. Pourriez-vous nous parler davantage des activités qui ont lieu dans le Pacifique, notamment en ce qui concerne les sous-marins et les divers autres navires qui sillonnent nos côtes? La plupart des Canadiens ne sont vraiment pas au courant.

Cam Lloyd : Moi-même, qui suis natif de l'Alberta, je suis ravi d'avoir la possibilité de renseigner tout le monde sur le rôle important que joue notre marine sur les trois océans.

La présidente : Pourquoi tous ces gars des Prairies sont-ils devenus des marins? Voilà LA question.

Cam Lloyd : Beaucoup d'activités se déroulent dans nos eaux territoriales, et notre approche maritime est un système qui s'insère dans d'autres systèmes. Nous nous servons de satellites, comme je l'ai déjà indiqué. Au niveau tactique, les navires et les aéronefs effectuent une mission de renseignements, de surveillance et de reconnaissance, ce qui constitue d'ailleurs un élément très important de nos activités, et relaient ensuite les informations à nos centres d'opérations de la sécurité maritime, afin que tous les intervenants comprennent bien ce qui se passe.

Votre question porte-t-elle spécifiquement sur nos exercices?

Le sénateur Lang : Oui, ainsi que sur le trafic des bâtiments des autres pays, comme le nombre de sous-marins et d'autres navires dans les eaux un jour donné.

Cam Lloyd : Il y en a des milliers.

Le sénateur Lang : Je suis très étonné de savoir qu'il y en a tant. Je vous en prie, continuez.

Cam Lloyd : Je n'ai pas de chiffres exacts, mais il y a des dizaines de milliers de navires en mer actuellement, et nous utilisons divers moyens pour les identifier. Comme vous le savez, certains navires participent au programme d'identification automatique. Il faut cependant prévoir un mécanisme pour identifier ceux qui ne participent pas et déployer un moyen pour ce faire. C'est la raison pour laquelle j'ai parlé du système qui s'insère dans des systèmes et qui permet d'identifier le navire qui ne participe pas et ensuite de dépêcher un moyen pour l'identifier et voir s'il constitue une menace ou non. C'est un système très performant. C'est ce dont je parlais lorsque je vous ai décrit RADARSAT et la raison pour laquelle nos alliés américains s'intéressent beaucoup à notre capacité satellite.

Le sénateur Mitchell : J'aimerais donner suite à la question du sénateur concernant le déploiement des navires. Si j'ai bien compris, historiquement, ou du moins pendant longtemps, nous avons réparti notre flotte de façon équilibrée entre la côte Ouest et la côte Est. Laissez-vous entendre que nous allons déplacer notre flotte de façon disproportionnée vers la côte Ouest?

Cam Lloyd : Encore une fois, je vais demander à l'amiral Maddison de répondre à la question. Ce que je peux vous dire cependant, c'est que l'emplacement de nos navires n'est pas important si l'on veut comprendre nos engagements et nos priorités. Lorsque j'étais directeur général de Développement de

to look at was response time, whether from Halifax or Victoria. If you are in Victoria it does not mean your response time is necessarily quicker, depending on the location of that crisis spot. When you take a look at speed times distance, you will find it is probably not as big a difference as people would like to try to make of it.

Senator Mitchell: I am interested in my next question particularly. I notice that Russia was included, which suggests something about how we view that nation now versus how we used to. I also notice that China is not included, suggesting that we continue to be suspicious of China even as we consider selling it Nexen. Is there something to that? Would you have China involved in this? Do we feel that much better about Russia that we are happy to be exchanging some pretty critical information about how we operate as military forces?

Rear-Admiral Lloyd: Once again, it is not our exercise; it is an American exercise. In terms of the nations that are invited, it is very much at the request of the U.S.

For 2014, as I understand it, the Chinese have been invited. Regarding your actual question with respect to the sharing of information, I can assure you that there are systems that will facilitate the exchange of information in terms of our classified information. Quite clearly, there are mechanisms to protect that. The Americans do not share everything with Canadians that they would share between themselves, as an example. The stratification of such information is still facilitated in an exercise as complex as RIMPAC.

Senator Mitchell: It is quite remarkable that they are inviting China.

The Chair: I would like to speak to that, if I may, because we really are trying to focus on RIMPAC with you, and that is your expertise here today. There is lots of cheering and we are proud that the submarines were working. On the other hand, do you really want people to know the level of our readiness and sophistication? It is kind of a two-edged sword in terms of sharing this information.

Rear-Admiral Lloyd: It is a great question, senator. One of the advantages is the amount of battle space we are talking about. There are procedures that are put in place to ensure that some sophisticated tactics and training procedures are not shared across the force. There are steps, which are included in the exercise design, to make sure that that does not take place because it is a concern, obviously.

The Chair: We could sometimes use that to actually send a message if we wanted to as well.

Rear-Admiral Lloyd: Exactly; all those nations sailing in formation is a significant strategic message that it is a team, and there are partnerships being developed and built.

la force marine, par exemple, l'élément clé c'était le temps de réponse, que ce soit de Halifax ou de Victoria. Si on est basé à Victoria, le temps de réponse n'est pas forcément plus rapide, selon l'emplacement de la crise. Quand on regarde les distances et le temps nécessaire, on se rend compte que l'emplacement n'est pas un facteur aussi important que ne le croiraient certaines personnes.

Le sénateur Mitchell : Ma prochaine question m'intéresse particulièrement. J'ai remarqué que la Russie avait participé à l'exercice, ce qui indique que notre perception de ce pays a évolué. J'ai également remarqué que la Chine n'y était pas, ce qui laisse entendre que nous continuons d'être méfiants à l'égard de ce pays même si on pense lui vendre Nexen. Ai-je raison? Auriez-vous invité la Chine à participer à l'exercice? Êtes-vous à l'aise de partager des renseignements critiques sur nos opérations militaires avec la Russie?

Cam Lloyd : Encore une fois, ce n'est pas un exercice canadien, c'est un exercice américain. Les pays qui y participent le font à la demande des États-Unis.

Si j'ai bien compris, la Chine a été invitée à participer en 2014. En ce qui concerne votre question sur la communication de renseignements, je peux vous assurer qu'il existe des systèmes qui facilitent l'échange de renseignements classifiés. Il est clair qu'il existe des mécanismes pour protéger ce genre de renseignements. À titre d'exemple, les Américains ne communiquent pas aux Canadiens tous les renseignements qu'ils s'échangent entre eux. Les renseignements sont triés dans le cadre d'un exercice aussi complexe que le RIMPAC.

Le sénateur Mitchell : C'est tout de même remarquable que l'on invite la Chine.

Le président : Je vais intervenir, si vous me le permettez, car nous voulons parler du RIMPAC avec vous, sujet sur lequel vous êtes venu témoigner aujourd'hui. Nous sommes bien sûr contents et fiers que les sous-marins aient fait leurs preuves. Cependant, voulons-nous vraiment que d'autres parties connaissent notre état de préparation et notre capacité technique? La communication de tels renseignements constitue bien une arme à double tranchant.

Cam Lloyd : Quelle excellente question, madame le sénateur. L'un des avantages, c'est l'espace de bataille. On met en place des procédures afin de nous assurer que certaines tactiques et procédures d'entraînement sophistiquées ne sont pas communiquées aux autres participants. Il existe des mesures, lesquelles sont incorporées lors de la conception de l'exercice, destinées à empêcher ce genre de fuite car c'est bien sûr une préoccupation.

La présidente : On pourrait se servir de ces mesures pour envoyer un message, si on voulait.

Cam Lloyd : Tout à fait. Tous les pays qui naviguent en formation envoient un message stratégique de taille : il s'agit bien d'une équipe et des partenariats se créent et se construisent pendant l'exercice.

[Translation]

Senator Nolin: Am I to understand that the Americans made the invitations for this exercise? Was the increase in the number of participants the result of an increase in the number of invitations made by the Americans, or have there always been a large number of invitations, but most of the participants did not accept this kind of invitation? How is it that there are 22 and that, in the last five or six years, that number has at least doubled?

I find this intriguing, especially since you just said that the Americans extended the invitations. Why did the Americans increase the number of invitations?

Rear-Admiral Lloyd: They probably want to show that the Pacific is their priority. I imagine that it is much easier for countries to work together to increase the trust for the countries.

With respect to 2014, we need to determine whether more countries will take part in the exercise. That is why a meeting of admirals and generals will be held in January to discuss this matter in particular, meaning, whether there will be 22 countries or more.

I think there will be room to increase the number of countries, but that is something we will have to discuss in January.

Senator Nolin: The Netherlands, Great Britain and France took part in the exercise. So there are NATO countries that are naturally concerned with the Atlantic that are participating in a military exercise in the Pacific.

I presume that countries like Germany, Italy and Spain would certainly be interested in taking part if invited. Maybe people will come knocking at your door. But what is the limit? Is having 22 participants practical? Would it be effective to have 22 participants and maybe more?

[English]

Rear-Admiral Lloyd: I think there is still room for more countries to participate, but we must be careful about the number of platforms, for example, because we are probably close to the limit on ramp space for aircraft as well as for port facilities.

If there are countries in the Pacific that would like to demonstrate their commitment to peace, security and stability and make a contribution to the humanitarian assistance disaster response exercise, there is probably room for additional countries to participate in that type of exercise.

You mentioned our NATO colleagues who might like to participate in an exercise. It is a long way to travel for six weeks. That is why I keep coming back to the speed times distance. If you look at where our NATO colleagues are operating in terms of the demands on their force for conducting operations around the world, it is a significant undertaking to free up those resources for

[Français]

Le sénateur Nolin : Dois-je comprendre que les Américains font les invitations pour cet exercice? L'accroissement du nombre de participants est-il le résultat d'une augmentation du nombre d'invitations par les Américains, ou y a-t-il toujours eu un grand nombre d'invitations, mais la plupart des participants n'acceptaient pas ce genre d'invitation? Comment se fait-il qu'on en ait 22 et que, dans les cinq ou six dernières années, on a au moins doublé ce nombre?

Ça m'intrigue, surtout que vous venez de nous dire que les Américains font les invitations. Pourquoi les Américains ont-ils augmenté le nombre des invitations?

Cam Lloyd : Ils veulent probablement démontrer que le Pacifique est leur priorité. J'imagine qu'il est beaucoup plus facile pour les pays de travailler ensemble afin d'augmenter le « trust » contre les pays.

En ce qui concerne 2014, il faut se demander s'il y aura plus de pays qui participeront à l'exercice. C'est la raison pour laquelle il y aura une réunion des amiraux et des généraux en janvier afin de discuter de cette question en particulier, à savoir s'il y aura 22 pays ou plus.

Je crois qu'il y aura de l'espace pour pouvoir augmenter le nombre de pays, mais c'est une question dont on devra discuter en janvier.

Le sénateur Nolin : Les Pays-Bas, la Grande-Bretagne et la France ont fait partie de l'exercice. Donc il y a des pays de l'OTAN qui sont naturellement préoccupés par l'Atlantique et qui participent à un exercice militaire dans le Pacifique.

Je présume que des pays comme l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne seraient certainement intéressés à participer si on les invitait. Peut-être que des gens viendront cogner à votre porte. Mais quelle est la limite? Est-ce que le nombre de 22 est pratique? Serait-il efficace d'avoir 22 participants et peut-être plus?

[Traduction]

Cam Lloyd : Je crois que l'on pourrait encore accueillir certains pays, mais il faut surveiller le nombre de plateformes. Ainsi, nous sommes probablement presque au point de saturation en ce qui concerne les pistes pour les aéronefs et les installations portuaires.

S'il y a des pays dans le Pacifique qui aimeraient montrer leur engagement envers la paix, la sécurité et la stabilité et participer à un exercice d'aide humanitaire en cas de sinistre, on pourrait probablement accueillir quelques pays encore.

Vous avez mentionné nos collègues de l'OTAN qui souhaiteraient peut-être participer à un exercice. Une période de six semaines ne justifie pas les grandes distances à parcourir. C'est la raison pour laquelle je reviens aux facteurs temps et distance. Si l'on regarde les opérations de nos alliés de l'OTAN, ce serait beaucoup leur demander de libérer des ressources pendant six

six weeks and to do all the necessary planning and pre-exercise. I do not think they would be as keen to participate as some might believe just looking at it at face value.

The Chair: That does raise a larger question. We are seeing reductions right around the world, in the crisis spots in Europe and even in the U.S., if they do end up facing the sequestration process which could potentially mean up to a trillion dollars in cuts at some point over the next decade.

How big a priority is this in the face of expenditure reduction or restraint and doing more with less?

Rear-Admiral Lloyd: It comes down to ensuring that the precious few resources that we have are spent where we can get value for money. Any time you have an opportunity to have your army, navy and air force participate in an exercise together, from the lowest end to the highest end of the war fighting spectrum, to learn all the lessons we previously discussed in an area where you can participate, I believe that is money well spent.

I believe that the importance of RIMPAC would only increase based on limited resources and ensuring that you get value for money. That is probably reflected by the number of VVIPs that came to RIMPAC this year. I have already given the list. You saw first-hand the quality of the training for the army, for example, and what can be accomplished there. I believe that reduced funding envelopes increase the priority for RIMPAC.

The Chair: Whether it is a NATO operation, a coalition of the willing or some other group, are we using these exercises to figure out who does what best, because we are not all going to have militaries of the size of the American military?

Rear-Admiral Lloyd: I do not think it is explicit in terms of going there with a framework. However, as a result of having done the exercise I have a very good comfort level regarding what capabilities we bring to the table and where Canada would fit on that list. I also have a pretty good sense of where the other nations that contribute forces would be on that list as well.

Senator Dallaire: Chair, could we ask the admiral whether we can all have a copy of that DVD?

Rear-Admiral Lloyd: Yes, by all means.

Senator Dallaire: There was a great revelation of looking at the security of our country from the North Pole going south, an angle we do not often look at. Now we are looking at security from the West Coast, the Pacific angle. Do you not see the possibility that this exercise could be handled closer to the Philippines, for example? Would it be our or the American plan to move it closer to the Asian rim in the future?

Rear-Admiral Lloyd: That would be problematic for the list of reasons I gave earlier. Nations such as Australia, Japan and South Korea come to Hawaii to fire their weapons systems and take advantage of those instrumented ranges. That is a significant

semaines et de faire toute la préparation nécessaire avant l'exercice. Je ne crois pas que ces pays auraient tant d'enthousiasme que l'on ne pourrait le croire de prime abord.

La présidente : Vous soulevez une question plus élargie. Nous constatons des réductions partout au monde, en Europe qui est en période de crise et même aux États-Unis, qui devra peut-être subir une mise sous séquestration, ce qui donnerait lieu à des réductions de jusqu'à un billion de dollars au cours des 10 prochaines années.

Quelle est la priorité d'un tel exercice dans un contexte de réduction des dépenses, de contraintes financières et de volonté d'en faire plus avec moins?

Cam Lloyd : Il faut donc s'assurer que les maigres ressources précieuses dont on dispose sont utilisées de la façon la plus rentable possible. Dès qu'on a l'occasion de réunir les Armées de terre et de l'air et la Marine dans un exercice couvrant toute la gamme des activités de guerre afin de tirer les leçons dont j'ai déjà discuté, eh bien, à mon avis, c'est de l'argent dépensé intelligemment.

Je crois que l'importance du RIMPAC augmenterait compte tenu des ressources limitées et du désir de rentabiliser les moyens financiers. C'est ce qui explique probablement le nombre de très hautes personnalités qui ont assisté au RIMPAC cette année. Je vous en ai déjà fourni la liste. Vous avez vu de vos propres yeux la qualité de l'entraînement offert à l'Armée, par exemple, et ce que l'on peut ainsi accomplir. Je crois que la réduction des enveloppes financières va accroître l'importance du RIMPAC.

La présidente : Qu'il s'agisse d'une opération de l'OTAN, d'une coalition ou d'un autre groupe, nous servons-nous de ces exercices pour établir ce que chacun fait le mieux, car ce ne sont pas tous les pays qui disposent d'une force militaire comme celle des Américains?

Cam Lloyd : Je ne crois pas que ce soit exprimé de façon aussi explicite. Toutefois, après avoir participé à l'exercice, je suis bien renseigné quant à nos capacités et au rang qu'occupe le Canada. Je connais également le rang des autres pays qui contribuent des forces.

Le sénateur Dallaire : Madame le présidente, pouvons-nous demander à l'amiral de fournir une copie du DVD à tous les membres du comité?

Cam Lloyd : Oui, bien sûr.

Le sénateur Dallaire : Le fait de considérer la sécurité de notre pays sous l'angle du pôle Nord en allant vers le Sud, angle peu usuel, fut grandement révélateur. Maintenant, nous examinons la question de la sécurité depuis la côte Ouest, c'est-à-dire l'angle du Pacifique. Ne pensez-vous pas que cet exercice pourrait se dérouler plus près des Philippines, par exemple? Le Canada ou les États-Unis songeraient-ils à rapprocher l'exercice de l'Asie dans l'avenir?

Cam Lloyd : Ce serait problématique pour les raisons que j'ai énumérées plus tôt. Certains pays comme l'Australie, le Japon et la Corée du Sud se rendent à Hawaï pour mettre à l'essai leur système d'armes et profiter des polygones de tir dotés d'instruments. C'est le

draw for Hawaii, as is all the available airspace. You can imagine how much havoc 200 fighters would create in the airways of some countries.

Senator Dallaire: In NATO exercises we had that many flying in Germany. I am wondering whether you want to make another statement with this exercise about the capacity to move closer to a potential area of operations.

Rear-Admiral Lloyd: In the current construct I do not see it. We had that conversation. I think there is an opportunity to distribute some of the activities, though. For example, in this last exercise we had maritime coastal defence vessels conducting minesweeping operations off San Diego. We used those activities to inform what is taking place off the coast of Hawaii. There might be opportunities to distribute some of those activities for nations that find Hawaii too far away to attend. They could use their training to augment and enhance what we are doing. There may be opportunities for that, but I would be hard pressed to that believe in the current construct we would be looking at doing that, in the short term anyway.

Senator Dallaire: There is discussion about an amphibious capability, albeit not an across-the-beach type of amphibious capability, for the Canadian Forces. Were there any lessons acquired from that by the army side through what they embarked upon and what missions they were given?

Rear-Admiral Lloyd: The army did have a number of lessons learned as a result of the non-combatant evacuation operation, which would have helped inform amphibiousness.

Senator Dallaire: That is a verb?

Rear-Admiral Lloyd: It has become one over my career thus far, I guess. I hope I have not used too many acronyms. Every nation, senator, that had the opportunity to participate in a non-combatant evacuation operation from sea learned a number of valuable lessons in terms of the challenges and issues of operating in that environment, which is one of the advantages once again of RIMPAC.

Senator Dallaire: We wanted to determine, as Canadians, our capability of doing that?

Rear-Admiral Lloyd: At the high level in terms of amphibiousness in terms of platform and the like, I do not think there were specific objectives written into the exercise at that level.

Senator Mitchell: I am interested in knowing, now that the military is facing quite significant budgetary cuts, whether that will begin to have an impact on the rigour and robustness with which Canada will be able to participate in this RIMPAC operation.

Rear-Admiral Lloyd: Once again, in January we will have a conversation about where RIMPAC is going to take place. In terms of the budget reductions, I think everything we have done to date has been very clear. That will protect readiness and ensure that there are opportunities to conduct that training. My

grand avantage d'Hawaï, tout comme son énorme espace aérien. Vous pouvez vous imaginer la pagaille que sèmeraient 200 avions de chasse dans les voies aériennes de certains pays.

Le sénateur Dallaire : Il y en avait autant lorsque nous menions des exercices de l'OTAN en Allemagne. Je vous invite à nous en dire plus quant à notre capacité de nous rapprocher d'un éventuel théâtre d'opérations.

Cam Lloyd : Dans le contexte actuel, je ne crois pas que cela va se produire. Nous en avons discuté. Je crois qu'il serait possible de disperser certaines activités. Lors du dernier exercice, par exemple, nous avions des navires de défense maritime qui effectuaient le dragage des mines au large de San Diego. Nous nous sommes servis de ces activités pour analyser ce qui se produit dans les eaux territoriales d'Hawaï. Il serait peut-être possible de déplacer certaines des activités pour le compte des pays qui sont trop éloignés d'Hawaï. Ces pays pourraient profiter de l'entraînement et ainsi augmenter nos capacités. Ce genre de changement est possible, mais vu le contexte actuel, je ne crois pas que cela se produira à court terme.

Le sénateur Dallaire : On parle d'une capacité amphibie pour les Forces canadiennes, quoiqu'il n'est pas question d'abordage sur les plages. L'Armée de terre a-t-elle tiré des leçons des missions qu'elle a accomplies?

Cam Lloyd : L'Armée a effectivement tiré de nombreuses leçons de l'opération d'évacuation des non-combattants, qui comportait un élément amphibie.

Le sénateur Dallaire : Élément amphibie?

Cam Lloyd : C'est une expression que j'ai apprise au courant de ma carrière. J'espère que je ne me suis pas trop servi d'acronymes. Monsieur le sénateur, chaque pays qui a pu participer à l'opération d'évacuation des non-combattants depuis la mer a tiré de nombreuses leçons précieuses en ce qui concerne les défis et les difficultés de cet environnement. Là encore, c'est l'un des avantages du RIMPAC.

Le sénateur Dallaire : Nous, les Canadiens, voulions-nous évaluer notre capacité dans ce contexte?

Cam Lloyd : En ce qui concerne les plateformes et les autres éléments de l'opération amphibie, je ne crois pas qu'il y avait d'objectifs particuliers au niveau supérieur.

Le sénateur Mitchell : J'aimerais bien savoir, compte tenu du fait que les Forces auront à subir des compressions budgétaires importantes, s'il y aura une incidence sur la capacité de participation du Canada à l'exercice RIMPAC.

Cam Lloyd : En janvier, on discutera du prochain emplacement du RIMPAC. En ce qui concerne les compressions budgétaires, je crois que toutes nos démarches jusqu'à maintenant ont été très claires. Nous assurons notre état de préparation ainsi que notre capacité d'offrir de l'entraînement. À ce stade, et en sachant que je

assessment at this stage, recognizing I am not a force generator, is that there would probably be minimal impact on RIMPAC moving forward.

Before we would even get down to the resources conversation, we need to have a conversation on what we as a nation want to get out of RIMPAC 2014. There are some excellent strategic objectives that we should incorporate in that right up front because, if we do not, as you can see from the significant planning effort required, you would be hard pressed to try to fit those in once the planning gets too far downstream. The bigger question is how to leverage this tremendous training opportunity in 2014.

Senator Lang: Moving on to another area, I want to make an observation regarding the commitment that the Canadian taxpayer is making for the military. Canada is doing very well with the commitments they have made. I know there is a consolidation taking place. Obviously we are leaving Afghanistan, and subsequently there will be a whole new phase to our Armed Forces as we look further ahead in the future.

Perhaps you can comment on the national shipbuilding strategy and the commitments Canada is making for the next 20 years as far as the replacement of some of the vessels and what effect it will have on the navy. Looking at participating in such exercises as RIMPAC with the new fleet that is going to come on, where will that put us in comparison to other navies that you are obviously seeing in exercise and being able to compare what we can do compared to their capabilities, looking ahead?

Rear-Admiral Lloyd: Senator, if I may, just to be precise, you are asking, in terms of the navy, so the Halifax class modernization, once it is upgraded, where it would fit relative to the navies I have seen?

Senator Lang: Yes.

Rear-Admiral Lloyd: I would begin to answer that question by stating that it is not so much the equipment but the quality of the young men and women who go to sea in those platforms. If there was one thing that was reinforced for me time and again during exercise and throughout my whole career, it was the quality of the people that we have going to sea in those platforms. Their capabilities, leadership, dedication and commitment are remarkable.

The next thing I would say is that when you look at the complexity of the exercises for our equipment and what we are testing them to, it is probably to a higher standard than you would see across our colleagues. When they do a missile exercise, as an example, you can have an exercise where the target is benign and comes in, and that is not the way we train. You would be happy to know that our force is trained to a very high level of complexity.

The good news is that the ships and the platforms they have are world-class, is how I would finish that, in terms of the capabilities of the platforms as we go through the Halifax class modernization and into the new fleet. It is very much world-class, from my perspective.

ne suis pas responsable de la mise sur pied d'une force, je vous dirais qu'il y aura une incidence minime sur le prochain RIMPAC.

Avant même de parler des ressources, nous devons avoir un débat sur ce que nous attendons, en tant que nation, du RIMPAC de 2014. Il y a d'excellents objectifs stratégiques que nous devrions intégrer sans tarder car, faute de quoi — et comme vous l'avez vu, cela demande d'importants efforts de planification —, il sera difficile de le faire une fois que la planification est trop avancée. Mais la grande question qu'il faut se poser, c'est comment tirer parti de l'immense possibilité de formation qui s'est présentée en 2014.

Le sénateur Lang : Pour parler d'autre chose, je tiens à faire un commentaire concernant l'engagement que le contribuable canadien a pris envers l'armée. Le Canada assume pour l'instant très bien ses engagements. Je sais qu'il y a une étape de consolidation en cours. Certes, nous quittons l'Afghanistan, mais une toute nouvelle phase s'ouvrira ensuite pour nos forces armées.

Vous pourriez peut-être nous parler de la stratégie nationale d'approvisionnement en matière de construction navale et des engagements que le Canada a pris pour les 20 prochaines années s'agissant du remplacement de certains navires et des conséquences que cela aura pour la Marine. Par rapport à la participation prévue de la nouvelle flotte à des exercices du genre de RIMPAC, dans quelle position serons-nous par rapport à d'autres marines que vous côtoyez au cours de ces exercices et quelles seront nos capacités par rapport aux leurs?

Cam Lloyd : Pour être plus précis, monsieur le sénateur, demandez-vous dans quelle position se retrouvera la Marine par rapport à d'autres que je connais, une fois terminée la modernisation des navires de la classe Halifax?

Le sénateur Lang : C'est cela.

Cam Lloyd : Je commencerais par vous dire que ce n'est pas tant l'équipement qui compte que les qualités des jeunes hommes et femmes qui vont en mer sur ces plateformes. S'il y a bien une chose que j'ai pu chaque fois confirmer au cours de ces exercices et tout au long de ma carrière, ce sont les qualités des marins qui se trouvent sur ces plateformes. Leurs capacités, leur leadership, leur dévouement et leur engagement sont en effet remarquables.

Je dirais ensuite que par rapport à la complexité des exercices et aux tests auxquels nous soumettons notre équipement, notre norme est probablement plus élevée que celle de nos collègues. Lors d'un exercice de missiles, par exemple, vous pouvez avoir une cible insignifiante; mais ce n'est pas la façon dont nous nous entraînons. Vous seriez heureux d'apprendre que nos forces armées s'entraînent à un très haut niveau de complexité.

Je terminerai en disant — et c'est une bonne nouvelle — que les navires et les plateformes dont nous disposerons après la modernisation des navires de la classe Halifax et au sein de la nouvelle flotte seront, à mon avis et au plan des capacités, de calibre mondial.

[Translation]

Senator Nolin: Canada developed and tested the use of drones on the *Charlottetown*, and we now know that frigate *Regina* is also equipped for drones. Have you decided to share this experience with the 21 other nations that participated in the RIMPAC?

Rear-Admiral Lloyd: We have not shared this experience with our colleagues because the technology was not developed during RIMPAC, but afterwards.

[English]

The lessons that we learn we will share particularly with our allies. Some of the more sophisticated and classified lessons that we learn we will share in those forums where it makes sense. Once again, I would defer to Admiral Maddison. In my role as Chief of Force Development, one of the things we need to do better is ensure that the lessons we learned, where we can leverage our current capabilities, are shared with our allies to once again get the best value for dollars spent across our force, just like we would expect our Australian colleagues to share some of their lessons with us, as well as some of our Five Eyes. We would be keen to share those lessons where it made sense.

The Chair: As a note to Senator Dallaire's request: When you forward those videos to us, could you give us the rules and regulations as to where they can and should be used? That would be helpful to us.

Rear-Admiral Lloyd: They are on YouTube. They are unclassified. You would be able to share that.

The Chair: It does not need to be sourced or any of that sort of thing.

Rear-Admiral Lloyd: No, senator, not that I am aware.

The Chair: Thank you. We truly appreciate your being here today to share this, but also for what you have done there. We have seen this from a couple of different vantage points, as Senator Lang said, with our trips west and east over the summer and into the fall. It is a very impressive organization, and I think you would have the support of this committee. We appreciate fully how important this is. As the quote says, you cannot surge trust, nor understanding. I think that is important. Thank you for what you do and for this explanation today, Admiral Lloyd.

Ladies and gentlemen, we will continue today's session of the meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence here at the Senate.

Twice now, and as recently as last June, RCMP Commissioner Bob Paulson has been with us, coming here to update us on reforms, issues and concerns inside the RCMP. He also testified to us about the Shiprider maritime cross-border program. Just on that point, we learned about 10 days ago that the regularized

[Français]

Le sénateur Nolin : Le Canada a développé et expérimenté l'usage de drones à bord du *Charlottetown* et maintenant on sait que la frégate *Regina* est aussi équipée de drones. Avez-vous décidé de partager cette expérience avec les 21 autres nations qui participaient au RIMPAC?

Cam Lloyd : Nous n'avons pas partagé cette expérience avec nos collègues parce que cette technologie n'était pas développée pendant RIMPAC. Elle l'a été après.

[Traduction]

Nous partagerons particulièrement avec nos alliés, les leçons que nous tirerons de ces exercices. Nous partagerons aussi, au sein des tribunes appropriées, certaines des leçons tirées d'exercices plus complexes et confidentiels. Encore une fois, je m'adresserais à l'amiral Maddison à ce sujet. En ma qualité de chef du Développement des forces, l'un des points à améliorer est de faire en sorte, lorsque cela renforce nos capacités et par souci de rentabilité, de partager les leçons apprises avec nos alliés. De la même façon, nous nous attendrions à ce que nos collègues australiens partagent avec nous et avec notre Groupe des cinq, les leçons qu'ils ont apprises. Nous serions ravis de partager ces leçons lorsque cela est logique.

La présidente : Par rapport à la demande du sénateur Dallaire, pourriez-vous, lorsque vous nous communiquez ces vidéos, nous transmettre également la réglementation sur leur mode d'utilisation? Cela nous serait utile.

Cam Lloyd : Ils sont diffusés sur YouTube et ne sont pas classifiés. Vous devriez donc pouvoir les transmettre.

La présidente : On n'a pas à donner leur source ou d'autres informations du genre?

Cam Lloyd : Non, madame, pas que je sache.

La présidente : Merci. Nous vous sommes vraiment très reconnaissants de vos témoignages, mais aussi de votre action. Nous vous avons vu à l'œuvre de différents endroits, comme l'a indiqué le sénateur Lang, lors de nos voyages de cet été et de cet automne à l'ouest et à l'est. Votre organisation est très impressionnante et je pense que vous avez l'appui du comité. Nous reconnaissons pleinement l'importance que cela revêt, et comme on l'a dit, on ne peut forcer ni la confiance ni la compréhension. Je crois que c'est important. Merci de ce que vous faites et de votre explication, amiral Lloyd.

Mesdames et messieurs, nous allons poursuivre la réunion que tient aujourd'hui, le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense.

À deux reprises — la dernière fois en juin dernier —, nous avons entendu le commissaire de la GRC Bob Paulson nous parler des réformes, des enjeux et des soucis de son organisation. Il nous a aussi parlé du programme d'opérations maritimes frontalières Shiprider. À ce sujet justement, nous avons appris il y

operations of that program, which has been an experiment we have looked at many times in this committee, are about to begin. That is good news.

When you were here last time, we were talking about Bill C-42, legislation that would change the way you manage or can manage and deal with problems inside the RCMP, so we are very appreciative that you are here. We know Bill C-42 is being considered by the House of Commons. It will subsequently come to the Senate for final consideration, as everything must, but we are interested to hear from you on whether there has been any effect and impact yet.

Do you have any opening remarks that you would like to make?

Bob Paulson, Commissioner, Royal Canadian Mounted Police: Not really, Madam Chair. Thank you for the invitation and the opportunity to brief you and answer questions you have about the reforms ongoing in the RCMP.

The Chair: Let us start with that. I did want to drill down a little bit.

You said very explicitly to us that it is your purpose and intent to get the sense of responsibility and the ability to impose discipline down as far into the system as you can, so that a problem is dealt with on Day 1 and does not end up in crisis mode and on the front page of newspapers before anyone knows about it.

With this legislation pending, with you now being in the chair for a while, are you starting to sense that that message is filtering down and through the system?

Mr. Paulson: Yes, I am. I am seeing marked changes in my commanding officers, and in the attentiveness that my commanding officers, also known as “appropriate officers” for the purpose of discipline, are giving to discipline matters.

I will say, though, that the proposed legislation that is with the house right now will require, as we move to pushing down the management of members’ conduct to the lowest possible level, some training and some preparation for those officers who have not been as accustomed to documenting and thinking in the conduct and discipline regime, the corporals and sergeants. I am seeing a palpable sense of change in the organization right now with respect to that. I am getting lots of feedback from my members and my supervisors about the resolve with which we are going about this.

The Chair: Thank you for that opening statement. We will begin our questioning. You know the system. We will just go around the table, and we will begin with Senator Dallaire.

a 10 jours que vont s’amorcer les opérations normalisées menées dans le cadre de ce programme qui était jusque-là un projet pilote sur lequel nous nous étions d’ailleurs penchés à plusieurs reprises. C’est une bonne nouvelle.

Lors de votre dernier témoignage, nous avons parlé du projet de loi C-42, qui devrait modifier les modes de gestion des problèmes au sein de la GRC. Nous sommes d’autant plus heureux que vous soyez ici que ce projet de loi est en train d’être étudié par la Chambre des communes. Il sera ensuite, comme il se doit, transmis au Sénat pour étude finale. Nous aimerions donc que vous nous disiez si ce projet de loi a déjà quelque effet sur votre organisation.

Avez-vous des remarques liminaires à faire?

Bob Paulson, commissaire, Gendarmerie royale du Canada : Pas vraiment, madame la présidente. Je vous remercie de l’invitation et de la possibilité que vous m’offrez de vous informer des réformes en cours à la GRC et de répondre aux questions que vous pourriez avoir à ce sujet.

La présidente : Commençons donc, j’aimerais creuser un peu le sujet.

Vous nous avez dit tout à fait explicitement que vous avez l’intention d’instaurer un sens des responsabilités et d’imposer une discipline à tous les niveaux possibles de l’organisation de façon à ce que les problèmes soient traités dès le début et n’aboutissent pas à des crises et à des manchettes dans les journaux avant même que vous n’en preniez connaissance.

En attendant l’adoption de la loi et depuis que vous assumez la présidence de l’organisation, avez-vous le sentiment que le message se transmet dans l’ensemble des services?

M. Paulson : Oui, effectivement. Je constate des changements marqués chez les commandants divisionnaires, de par l’attention qu’ils portent, eux et ceux qu’on appelle les « officiers compétents », aux questions disciplinaires.

Je dirais cependant que le projet de loi dont est saisi actuellement la Chambre exigera, au moment d’instaurer les modes de conduite aux niveaux inférieurs de la hiérarchie, une formation et une préparation des officiers, caporaux et sergents, qui n’avaient pas l’habitude de documenter la conduite et le régime de discipline. Je constate toutefois que le changement à cet égard est palpable dans l’organisation. Je reçois, de la part de mon personnel et de mes superviseurs, de nombreux commentaires qui témoignent de la résolution avec laquelle ils sont prêts à s’engager dans cette voie.

La présidente : Merci de votre déclaration préliminaire. Nous allons commencer les questions. Vous savez comment cela fonctionne. Nous allons faire le tour de table en commençant par le sénateur Dallaire.

[Translation]

Senator Dallaire: Thank you, Madam Chair. If I may, I would like to outline what we are talking about. First, Bill C-42. The minister mentioned the possibility of an independent review of the bill, of imposing statutory obligations on criminal investigations and of modernizing human resources management with respect to discipline, grievances or other things. That makes good sense. These are essential components. However, you often use the word “reform”, which implies nothing but change.

So here is my question: with respect to the development of the leadership of your executives, do they see any need for significant realignment or redirection in their education and professional development, which would lead to a reform within the Royal Canadian Mounted Police, or should re-education only be done at the lower levels?

Mr. Paulson: Thank you, senator. No, it is clear that there are changes, a reform. The behaviour of the officers needs to be changed, but also the behaviour of the sub-principals and the executive.

[English]

I talk about professionalizing the officer corps and seeking opportunities to ensure that the sort of paramilitary structure we have, which has commissioned officers as executives in the RCMP, begins to reacquire that sense of professionalism through training, internal professional development and education. I think that is an essential component of reform. In fact, you and I have spoken specifically of that, so in that regard we have undertaken, with the assistance of the Canadian Forces — in fact, I got an email today again for next year’s selections for the command and staff college in Toronto — to find officers to develop, and we select officers for development inside and outside the organization, with universities and other areas. I think that is an area that needs attention, namely, professionalizing the officer corps, and I think it is an essential ingredient to success in reform.

Senator Dallaire: In the early 1990s, the military had the problem of Somalia, which brought forth significant deficiencies in leadership development and in comprehending the leadership philosophy that the forces should have, linking it to the values and the references that Canadians expected of it. A number of actions were taken, and the forces implemented a change in its code of conduct in service discipline, which I gather you will be working on, but then there was a whole other raft of changes including one, for example, changing and creating a leadership institute — which they did not have — to articulate the ethos of the officer corps, of the NCO corps, and to create a capability that had been forgotten since post-World War II to actually be articulated. It was all experiential, but nothing of an intellect base to handle the new era. I was in fact mandated to write the reform of the Canadian officer corps in 1999 as a result of the creation of the institute.

[Français]

Le sénateur Dallaire : Merci, madame la présidente. J’aimerais, si vous me le permettez, tirer les grandes lignes de ce dont on parle. D’abord, le projet de loi C-42. Le ministre y souligne la possibilité d’avoir une révision indépendante, d’imposer des obligations statutaires sur le plan des investigations criminelles et de moderniser la gestion des ressources humaines en ce qui a trait à la discipline aux griefs ou autres. Cela a du bon sens. Ce sont des composantes essentielles. Toutefois, on utilise souvent le terme « réforme », qui ne sous-entend pas que des changements.

Alors voici ma question : quant au développement du leadership de vos cadres supérieurs, ceux-ci perçoivent-ils des besoins de réalignement ou de réorientation significatifs dans leur éducation et leur développement professionnels, ce qui entamerait une réforme au sein même de la Gendarmerie royale du Canada, ou est-ce que la rééducation devrait se faire seulement aux niveaux plus bas?

M. Paulson : Merci sénateur. Non, c’est clair qu’il y a des changements, une réforme. Il faudra changer le comportement des officiers, mais aussi celui des sous-proviseurs et de l’exécutif.

[Traduction]

Il s’agit de professionnaliser le corps des officiers et de faire en sorte qu’au sein de la structure paramilitaire que nous avons, structure qui est dirigée par des officiers brevetés, on réacquière le sens du professionnalisme par la formation, le perfectionnement professionnel et l’éducation. Je pense que c’est là une composante essentielle de la réforme. En fait, nous en avons parlé tous les deux. Avec l’aide des Forces canadiennes, nous cherchons des officiers qui pourraient se perfectionner au sein de l’organisation, mais aussi à l’extérieur, dans les universités ou ailleurs. J’ai d’ailleurs encore reçu aujourd’hui, un courriel au sujet des candidats qui seront envoyés l’an prochain au Collège de commandement et d’état-major de Toronto. La professionnalisation du corps des officiers doit faire l’objet d’une attention toute particulière, car c’est un ingrédient essentiel au succès de la réforme.

Le sénateur Dallaire : Au début des années 1990, l’armée a eu le problème de la Somalie qui a fait ressortir de graves lacunes dans l’enseignement du leadership et de la philosophie qui auraient dû être ceux de l’armée, leadership et philosophie qui sont liés aux valeurs des Canadiens. On a pris un certain nombre de mesures et l’armée a mis en œuvre des modifications aux parties de son code de conduite qui ont trait à la discipline. Je suppose que c’est sur ce genre de thèmes que vous travaillerez. Mais il y a eu aussi dans l’armée toute une série de changements, notamment la création d’un institut du leadership où l’on enseigne la philosophie à laquelle devrait adhérer le corps des officiers et celui des sous-officiers, et où l’on offre des capacités que l’on avait oubliées depuis la Seconde Guerre mondiale. Il ne s’agissait pas d’un exercice intellectuel, mais de principes entièrement fondés sur l’expérience. En fait, à la création de l’institut en 1999, on m’a demandé de rédiger la réforme du corps des officiers canadiens.

Do you feel that maybe there is a requirement to be that? I must say at some points we were quite ruthless with regard to senior officers maybe not even having the right attitude to be able to pursue a career in this new area. Do you see that you are now in that sort of Somalia scenario and that you need that level of reform?

Mr. Paulson: I do find a parallel. When I was first appointed, I spoke of my priorities as being accountability and leadership. I would not characterize our challenges and problems as being catastrophic failures in leadership, but I certainly believe that leadership at all levels, including the executive level, was lacking in some areas.

I can tell you that some recent correspondence — which became public — that I had with some senior NCOs talked about trust between the executive branch and the worker level. It is a complicated area, but I absolutely agree with you. I think we need to modernize and professionalize our executive cadre to recognize the realities of modern policing, which are a little different from the realities of, say, modern warfare or military service.

There are a number of parallels, and those are not lost on me or my senior executives.

Senator Dallaire: Thank you very much for that.

Senator Lang: I would like to pursue a line of questioning that has to do with the new legislation that has been presented to the House of Commons and will eventually come over to the Senate.

When you first came here, commissioner, you pointed out very clearly that you felt one of your priorities was to bring accountability, as you mentioned earlier, into the rank and file of the RCMP. We have talked about professionalism and we have talked about education, but I think — I will be very blunt here — we have to talk about what is right and what is wrong and your ability as the commissioner and other officers as you go up the chain of command to make a decision that those that have authority and have appeared to abuse that authority can be dealt with expeditiously. I think that is the concern the public has.

Over the last number of years, we have seen charges of sexual harassment; we have seen the question of the taser tragedy in Vancouver; we have seen the question of an affair, I believe it was in Alberta, between two officers there. With this new legislation, will you be able to deal with situations when they arise and deal with them quickly so that the public has some comfort and confidence that where there have been those few situations where abuses have arisen, they are dealt with and dealt with accordingly?

Mr. Paulson: I would say this: “Yes” is the short answer, but that answer needs to be tempered with the requirement to similarly uphold the Canadian value of due process and fairness. “Yes” is the short answer, and there are a number of mechanisms that will do that. For example, when the boards are constituted for dismissal cases, they will not be constituted as they were previously, which is

Pensez-vous que c’est à ce niveau-là que se situent vos besoins? En ce qui nous concerne, je dois dire que nous avons été quelquefois sans merci à l’égard des officiers supérieurs jusqu’au point de ne pas avoir l’attitude qui permettrait de poursuivre une carrière dans ce nouveau domaine. Pensez-vous être dans un scénario qui ressemble au problème de la Somalie et exige ce niveau de réformes?

M. Paulson : On peut faire un certain parallèle. À ma nomination, j’ai annoncé que mes priorités seraient la responsabilisation et le leadership. Je ne dirais pas que nos problèmes et défis témoignent de lacunes catastrophiques dans le leadership, mais je crois qu’il y en a certainement eu à tous les niveaux, y compris à la direction.

Je peux vous dire que dans un échange de lettres récent — lettres qui ont depuis été rendues publiques — que j’ai eu avec des sous-officiers supérieurs, je parle de confiance entre la direction et le personnel. C’est un domaine complexe, mais je suis tout à fait d’accord avec vous. Je pense que nous devons moderniser et professionnaliser notre cadre de direction pour l’adapter aux réalités d’un service de police moderne, qui sont un peu différentes de celles, disons, de la guerre ou du service militaires modernes.

Il y a un certain nombre de parallèles dont les cadres supérieurs et moi-même sommes bien conscients.

Le sénateur Dallaire : Merci beaucoup de vos commentaires.

Le sénateur Lang : J’aimerais poser des questions sur la nouvelle loi qui a été présentée à la Chambre des communes et dont sera ensuite saisi le Sénat.

Lors de votre premier témoignage, monsieur le commissaire, vous avez signalé très clairement que l’une de vos priorités serait d’amener les employés de la GRC à faire preuve de responsabilité. Vous avez parlé de professionnalisme, vous avez parlé d’éducation, mais je pense — et je ne vais pas mâcher mes mots — que nous devons parler de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, et de la capacité que vous avez en tant que commissaire et que les officiers ont, dans la chaîne de commandement, de sanctionner sans tarder ceux qui semblent avoir abusé de leur pouvoir. C’est cela, je crois, qui inquiète le public.

Ces dernières années, nous avons pris connaissance d’accusations de harcèlement sexuel, de la tragédie du Taser à Vancouver, et de la liaison qu’il y a eu, en Alberta je crois, entre deux officiers. Serez-vous en mesure, grâce à cette nouvelle loi, de traiter rapidement ce genre d’événements de façon à rassurer le public?

M. Paulson : En un mot, oui, mais sans oublier l’exigence de la procédure normale et de l’équité à laquelle tiennent les Canadiens. En un mot, oui, et divers mécanismes permettent de le faire. Les comités de renvoi, par exemple, ne seront plus formés comme autrefois, selon une procédure contradictoire ressemblant presque à une cour martiale. Il s’agira d’une approche plus consensuelle

to say adversarial in their systems so that they are almost recreating criminal court-like settings. It will be much more board-directed, bringing the information quickly and rapidly to the decision makers, and we will be able to bring a reasonable and fair approach to administrative discipline very quickly.

Also recognizing that cases that do not attract the requirement to distance the organization from officers, rather conduct-related cases, similarly have to be treated and addressed rapidly at the lowest possible level. We will empower our front-line leaders to do that, but there again, we need to have recourses and appeal processes available for members. Those processes have also been streamlined to be a lot more efficient and reasonable.

I am very optimistic about the framework that is being proposed. It will turn to us to be able to implement that quickly and appropriately once and if it becomes law.

Senator Lang: I would like to move to a different subject, and that is the question of Shiprider and the fact that it is now being implemented across the country. Perhaps you could tell us where we are with it and how you see it.

Mr. Paulson: Okay. Shiprider, you will know, is the — I have to get the right name of the act — Integrated Cross-border Law Enforcement Operations Act. That has become law. Actually, I have been busy in the last couple of weeks designating Coast Guard officers and RCMP officers to occupy some of our initial sites, to go forward and to give life to this solution, which was almost six or seven years in its preparation.

I think it provides a very thoughtful and common-sense solution to the challenge of cross-border enforcement scenarios on the water where, with cross-designated U.S. Coast Guard officers, we are able to continue investigations in Canada under the supervision of an RCMP officer and in the United States under the supervision of a Coast Guard officer, giving strength to a joint operation, leveraging resources in both of our respective countries and respecting both of our distinct approaches to law enforcement. It is a very innovative and thoughtful piece of work, and I am excited to give life to it.

[Translation]

Senator Nolin: Good evening, Commissioner. It is a pleasure to see you again. In early October, before a House of Commons committee, you said:

Those behaviours that attract the requirement to have people removed from the force will have all of the checks and balances that I think we can reasonably expect to have in the administrative disciplinary system.

You were referring to a *contrario* in the policy statement you sent to your supervisors at the beginning of the year. When I say “a *contrario*”, it is because you are using the phrase “if the breach of conduct does not justify the member’s dismissal”.

permettant de communiquer plus rapidement l’information aux décideurs et d’en arriver à des mesures administratives plus raisonnables et plus équitables.

On tiendra aussi compte du fait que certaines affaires n’exigent pas que l’organisation prenne ses distances par rapport aux employés concernés. Les cas d’inconduite, par exemple, pourront être traités rapidement aux échelons inférieurs. Nous habiliterons d’ailleurs nos leaders de première ligne à s’occuper de ces cas, mais là encore, il faut que nos membres puissent se prévaloir des processus de recours et d’appel. Ces processus ont été rationalisés de façon à être plus efficaces et plus logiques.

Je suis très optimiste quant au cadre proposé. Il nous permettra une application rapide et appropriée une fois la loi adoptée.

Le sénateur Lang : J’aimerais passer à un autre sujet, celui du programme Shiprider, qui est en train d’être mis en œuvre dans l’ensemble du pays. Pouvez-vous nous dire où en est le dossier et comment vous l’envisagez.

M. Paulson : D’accord, le programme Shiprider découle — il faut que je cite correctement son titre — de la Loi sur les opérations transfrontalières intégrées de contrôle d’application de la loi —, qui est entrée en vigueur. En fait, ces dernières semaines, je me suis occupé à désigner les garde-côtes et les agents qui seront déployés sur les premiers sites, pour concrétiser ainsi cette initiative qui a pris presque six ou sept ans de préparation.

Je crois qu’il s’agit d’une solution bien réfléchie et logique au défi que présentent les scénarios se déroulant sur les eaux transfrontalières. Ainsi, avec l’aide de garde-côtes américains, nous pourrions poursuivre des enquêtes au Canada sous la supervision d’un agent de la GRC et aux États-Unis, sous la supervision d’un agent de la garde côtière. Cette façon de procéder permettra de renforcer nos opérations conjointes, d’utiliser au mieux les ressources des deux pays et de respecter les approches distinctes que nous avons en matière d’application de la loi. C’est une initiative extrêmement réfléchie et novatrice, que je suis très heureux de concrétiser.

[Français]

Le sénateur Nolin : Bonjour, monsieur le commissaire. C’est un plaisir pour moi de vous revoir. Au début du mois d’octobre, devant un comité de la Chambre des communes, vous avez dit ceci :

Pour les comportements qui requièrent l’exclusion de l’organisme, nous aurons en place tous les freins et contrepoids qu’on peut, à mon avis, raisonnablement s’attendre à trouver dans le régime disciplinaire administratif.

Vous faisiez référence a *contrario* dans l’énoncé de principe que vous avez envoyé à tous vos superviseurs au début de l’année. Quand je dis « a *contrario* », c’est que vous utilisez la phrase « si l’écart de conduite ne justifie pas le congédiement du membre ».

If you want to check your text, go ahead. Do you know which document I am referring to? At the start of the year, when you wrote to all the division commanders, you listed a series of principles that were supposed to lead supervisors to take action.

Mr. Paulson: Yes.

Senator Nolin: My question is fairly simple: when you say “behaviours that attract the requirement to have people removed”, can you give me some examples of behaviours that would require a member to be dismissed?

Mr. Paulson: It is difficult to define exactly, meaning, a behaviour such as lying, cheating, stealing or many other behaviours that are shocking.

[*English*]

That shocks the reasonably minded Canadian as outrageous, in the common use of the word “outrageous.”

[*Translation*]

Senator Nolin: In Montreal, we are all currently a bit shocked by the attitude of a City of Montreal police officer who just lied and committed assault. Fortunately, all of it was filmed, and she admitted to lying. But she was not dismissed, and there is no dismissal process under way.

I am not asking you to judge the work of your colleagues in the City of Montreal, but nonetheless, you just practically described what that woman did.

I would be surprised if she were dismissed, to be honest. That is why my question is this: what does it take? What does a member of the RCMP have to do to face dismissal?

With everything we know from the past several years, I have the impression that there are not a lot of examples that could guide us toward the dismissal option.

Mr. Paulson: The work of a police officer is fairly stressful.

Senator Nolin: It is not easy.

Mr. Paulson: It is difficult. We are seeing behaviours from a police officer who is showing the effects of a stressful job.

[*English*]

We have to be very careful in assessing behaviours that probably are the organization’s fault in the first place — that we are not looking after our members, right? There is alcoholism, there are drug dependencies, there are relationship problems. Those things manifest themselves.

Back to Bill C-42, if I could, for a second, if we can devise a structure and system and process that will effectively act on those at their first manifestation, then we are pushing those down. No matter whose fault it is, I think there are behaviours that strike

Si vous voulez vérifier votre texte, n’hésitez pas. Vous savez à quel document je réfère? Au début de l’année, lorsque vous avez écrit à tous les commandants divisionnaires, vous avez énuméré une série de principes qui devaient amener les superviseurs à poser des gestes.

M. Paulson : Oui.

Le sénateur Nolin : Ma question est assez simple : lorsque vous dites « des comportements qui requièrent l’exclusion », pouvez-vous me donner des exemples de comportements qui requerraient que l’on congédie un membre?

M. Paulson : C’est difficile à définir exactement; c’est-à-dire un comportement tel celui d’un menteur, d’un tricheur, d’un voleur ou bien des comportements qui choquent.

[*Traduction*]

Cela choque les personnes raisonnables par leur caractère scandaleux, dans le sens habituel du terme.

[*Français*]

Le sénateur Nolin : À Montréal, nous sommes tous en ce moment un peu choqués par l’attitude d’une policière de la Ville de Montréal qui a justement menti et agressé. Heureusement, tout ça a été filmé et elle a avoué avoir menti. Mais elle n’a pas été congédiée, et il n’y a aucun processus de congédiement en cours.

Je ne vous demande pas de juger du travail de vos collègues de la Ville de Montréal, mais il n’en reste pas moins que vous venez à peu près de me faire la description de ce qu’elle vient de faire, cette dame.

Ça m’étonnerait qu’elle soit congédiée; je vais être bien honnête avec vous. C’est pour ça que je vous pose la question suivante : qu’est-ce que ça prend? Que doit faire un membre de la GRC pour faire face à un congédiement?

Avec tout ce qu’on sait depuis plusieurs années, j’ai l’impression qu’il n’y a pas beaucoup d’exemples qui pourraient nous guider vers l’option d’un congédiement.

M. Paulson : Le travail qu’on fait comme policier est assez stressant.

Le sénateur Nolin : Ce n’est pas facile.

M. Paulson : C’est difficile. On note des comportements d’un officier de police qui démontrent les résultats d’un travail stressant.

[*Traduction*]

Nous devons être très prudents dans l’évaluation des comportements qui sont probablement causés en premier lieu par l’organisation elle-même, qui ne s’occupe pas assez de ses membres, n’est-ce pas? Je pense à l’alcoolisme, à la toxicomanie, aux difficultés relationnelles.

Revenons-en rapidement au projet de loi C-42, si vous me le permettez; si nous pouvons concevoir une structure, un système et un processus qui auraient un effet concret sur ces comportements dès qu’ils se manifestent, alors nous les repoussons. Peu importe à

the reasonably minded person as being behaviours that are incongruous with being a police officer in any force in Canada. Then we need a process in getting to that in a fair and balanced way. It is very difficult to predict. I describe them as lying cheating and stealing, but there are a number of variations there.

People give evidence in court on complicated issues and are found to be not credible. The judge makes a finding against an officer's testimony. Does that mean the officer is a liar, or does that mean the testimony is complicated? There is quite a scale there, but the most outrageous behaviours are the ones that require organizations to have a means by which we can demonstrate to Canadians that their trust is well placed.

Senator Mitchell: Thanks, commissioner, for being here. There is no doubt that you are engaged in this, but I get the sense of perhaps a disconnect between how serious it really is and the level at which you are dealing with it, but I have no way really of knowing.

A report was done, to the credit of B.C., on harassment. It was done only in B.C. It probably should be done across the country, and it really focuses on a leadership trust issue. For example, there was an overwhelming perception based on personal observations that there are no consequences for the harasser other than having to transfer or be promoted. This is in April of this year; this is recent.

There was also a general consensus that harassment frequently stems from the misuse of power by some supervisors. There was a belief in some cases that if you are a friend of your supervisor you never have to worry about being held accountable.

You talk about training. This person is quoted as saying, "I was told [by my supervisor] what I learned in Depot was a social experiment and has nothing to do with real police work."

It is not everyone by any means, and I am not suggesting that, but it needs a very serious focus. We have heard you are sending people to military staff college. I do not know how many out of all the officers you have. You talk about the need to train for Bill C-42. I could not agree more because that gives more power to the harassers to fire their accusers, actually, potentially. You are saying the lower echelon sergeants and corporals would be able to fire people more.

Mr. Paulson: No, no. I did not say that.

Senator Mitchell: That is what you said last time you were here. I can go back and check it.

Mr. Paulson: You will have to.

qui la faute, je pense qu'il y a des comportements qui, pour une personne raisonnable, ne correspondent pas à ceux d'un agent de police au Canada, où qu'il soit. Alors nous avons besoin d'un processus pour en arriver là de façon juste et équilibrée. C'est très difficile à prédire. Je les décris comme des menteurs, des tricheurs et des voleurs, mais il y a un certain nombre de variations ici.

En cour, les gens présentent des témoignages sur des questions complexes et ils ne sont pas jugés crédibles. Le juge tire une conclusion défavorable au sujet du témoignage d'un agent. Qu'est-ce que cela veut dire? Que l'agent est menteur ou que le témoignage est compliqué? Il y a toute une échelle ici, mais les comportements les plus scandaleux sont ceux qui requièrent des organismes qu'ils aient de moyens de prouver aux Canadiens que leur confiance est justifiée.

Le sénateur Mitchell : Merci, monsieur le commissaire, d'être ici. Il ne fait aucun doute que vous résolu à régler ce problème, mais j'ai l'impression qu'il y a un écart entre la gravité de la situation et les mesures que vous prenez pour la traiter, mais je ne aucune façon de vraiment savoir.

La Colombie-Britannique a produit un rapport sur le harcèlement, et c'est tout à son honneur. Il n'y a que dans cette province que cela a été fait. Les autres devraient probablement suivre son exemple, c'est vraiment une question de leadership et de confiance. Par exemple, on avait généralement l'impression que les seules conséquences pour le harceleur étaient d'être muté ou promu. C'était en avril cette année; c'est récent.

En général, l'on s'entendait aussi pour dire que le harcèlement découle souvent de l'abus de pouvoir de certains superviseurs. On croyait dans certains cas que si on était ami avec son superviseur, on n'avait jamais à s'inquiéter d'être tenu responsable.

Vous parlez de formation. Cette personne aurait déclaré : « [Mon superviseur] m'a dit que ce que j'avais appris à la Division Dépôt était une expérience sociale qui n'a rien à voir avec le vrai travail d'un policier. »

Ce n'est, bien entendu, pas le cas de tout le monde, et je ne veux pas laisser entendre que ce l'est, mais nous avons besoin d'étudier la question très sérieusement. Nous avons entendu dire que vous envoyiez des gens au Collège d'état-major. J'ignore combien parmi tous les agents que vous avez. Vous parlez aussi du besoin d'offrir de la formation concernant le projet de loi C-42. Je suis tout à fait d'accord parce que cela donne plus de pouvoir aux harceleurs pour congédier les personnes qui les accusent, en fait, du moins potentiellement. Vous dites que les sergents et les caporaux aux échelons inférieurs seraient en mesure de congédier plus de gens.

M. Paulson : Non, non. Je n'ai pas dit cela.

Le sénateur Mitchell : C'est ce que vous avez dit la dernière fois que vous étiez ici. Je peux retourner vérifier.

M. Paulson : Vous allez devoir le faire.

Senator Mitchell: The fact is it gives power — not to you because you said you will not be able to fire — to certain levels to fire.

Mr. Paulson: With respect, sir, that is not fair.

The Chair: Let us go through some of these.

Senator Mitchell: I will go back and check it.

The Chair: I do not think we should put things on the record that are not correct.

Senator Mitchell: What I want to know is what are the steps specifically, hard, concrete steps — other than putting a few people in staff college, which is a step — to really permeate your organization with the fundamental change in culture. To Senator Nolin's point — I do not think this is funny — what does it take to fire a Sergeant Ray who exposes himself and then is shipped to B.C.? When will it get serious action?

The Chair: This is not a court of law. This is a committee, and I know some things should be dealt with in that way, where evidence will be presented and considered. This is not that forum.

Senator Mitchell: With Sergeant Ray the evidence was presented. It is on the record.

The Chair: Please, you can provide your answer in that context.

Mr. Paulson: Let us take a second and recap. You are reading from a study that we, the management of the RCMP, launched in response to a number of harassment-related issues. Hundreds and hundreds of women were interviewed in British Columbia, and their observations and their sense of what is going on were recorded. Some of them are quite noteworthy.

That represents, I think, a sense of distancing from processes and systems that are in place, so the people are saying, look, this is not working for me.

Let us park that for a second.

Then you are suggesting that I sent a couple of people to staff college and that Staff Sergeant Ray did not get fired. Your question is, "Really, so that is what you are doing about it, commissioner?" Is that a fair characterization of what you are saying?

Senator Mitchell: I said you are doing some things, but I am not sure it is good enough.

Mr. Paulson: I think I have to explain to people this systematic approach that I am taking to try to bring reform to the RCMP, and that starts with a number of things. Let us just talk about harassment.

Le sénateur Mitchell : Le fait est que cela donne à des personnes à certains échelons — pas à vous vu que vous avez dit que vous ne pourrez congédier personne — le pouvoir de congédier.

M. Paulson : Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, ce n'est pas juste.

Le président : Passons en revue certains de ces points.

Le sénateur Mitchell : Je vais retourner en arrière pour révéifier.

Le président : Je ne crois pas que nous devrions citer officiellement des choses incorrectes.

Le sénateur Mitchell : Je veux tout simplement connaître les étapes précises, les étapes concrètes — à part placer quelques personnes au collège d'état-major, ce qui représente une étape — pour vraiment imprégner votre organisation du changement fondamental de culture. Pour en revenir au point soulevé par le sénateur Nolin — je ne crois pas que cela soit drôle —, que faut-il pour congédier un sergent Ray qui s'exhibe et qui est ensuite muté en Colombie-Britannique? Quand prendra-t-on des mesures sérieuses?

Le président : Il ne s'agit pas d'un tribunal, mais d'un comité, et je sais que certaines choses devraient être traitées de cette façon, que des témoignages devraient être livrés et examinés. Ce n'est pas le cas de cette tribune.

Le sénateur Mitchell : Dans le cas du sergent Ray, les éléments de preuve ont été présentés. C'est officiel.

Le président : S'il vous plaît, vous pouvez donner votre réponse dans ce contexte.

M. Paulson : Prenons un moment pour récapituler. Vous lisez une étude que nous, gestionnaires de la GRC, avons lancée en réponse à un certain nombre de questions de harcèlement. On a interviewé des centaines et des centaines de femmes en Colombie-Britannique, et on a consigné officiellement leurs observations et leurs perceptions de la situation. Certaines d'entre elles sont plutôt dignes de mention.

C'est une façon, je pense, de prendre du recul par rapport aux processus et aux systèmes en place, pour que les gens disent, écoutez, ça ne me convient pas.

Mettons cela de côté pour un instant.

Alors vous laissez entendre que j'ai envoyé deux ou trois personnes au collège de l'état-major et que le sergent Ray n'a pas été congédié. La question que vous me posez est « Vraiment, c'est comme cela que vous réglez le problème, commissaire? » Est-ce que j'ai bien saisi vos propos?

Le sénateur Mitchell : J'ai dit que vous preniez des mesures, mais que je ne suis pas certain qu'elles soient suffisantes.

M. Paulson : Je crois qu'il faut que j'explique aux gens l'approche systématique que je prends pour tenter de réformer la GRC, et elle commence avec un certain nombre de points. Prenons simplement le harcèlement.

Harassment has been on my plate since I was asked to do this job. We have done a number of things about harassment. One thing we have done is produce the document you just read, to get the conversation in the organization going, trying to get employees engaged in the solution, trying to get the sense that there is no recourse, because there is recourse in the RCMP for people who want to complain about bad behaviours.

Part of the challenge in harassment is the idea that harassers often occupy positions of authority with respect to the victims, and so victims feel like they cannot get an honest break, so we have done a number of things about that on top of re-emphasizing the existing processes and centralizing the oversight of how those systems and processes are being managed so that there is no chance and persuading people that there is an honest path to raising your complaint.

I think that the work we have done in the last year to make the best out of the existing challenge that is our harassment framework is very good, and we are making significant headway there.

In terms of these other issues around professionalizing the officer corps, as your colleague asked me about before, it is not just that we are sending a few people to staff college. There is a renewed effort in professionalizing the officer corps, which includes an internal training system at the supervisory level, at the management level and the executive level; and there is a renewed officer selection process for positions within the executive corps and within the senior executive corps. We are bringing transparency to that. We are professionalizing the requirements for appointments to senior positions.

With respect to your last thing, which was your reference to Sergeant Ray, I think I spoke to that the last time I was here. That was not a very good outcome. That is one of the reasons why I think the government has brought forward this legislation, to help me bring a system that will allow for and prevent similar circumstances.

Senator Mitchell: When you were here last time you mentioned — I think just as it was starting — that you were going to have a visit from Senator Wallin to the Depot. We, as a matter of course, have just come back from the East Coast and we were on the West Coast with the military and visiting facilities, military bases and so on. We do that quite a bit.

Could we arrange a series of meetings to Depot and to a variety of different detachments —

The Chair: Let us —

Senator Mitchell: I am not finished.

La question du harcèlement est à mon programme depuis que j'ai accepté ce poste. Nous avons pris un certain nombre de mesures pour régler les problèmes de harcèlement. Nous avons, par exemple, rédigé le document que vous venez de lire, pour qu'on en parle à la GRC, pour que les employés participent à la solution et pour dissiper l'impression que la question est sans issue, car il y a des recours à la GRC pour les personnes qui veulent signaler des comportements répréhensibles.

Lorsqu'on parle de harcèlement, une partie du problème réside dans le fait que les harceleurs occupent souvent des postes hiérarchiquement plus élevés que ceux de leurs victimes, alors les victimes ont l'impression de ne pas pouvoir être traitées équitablement; nous avons donc pris un certain nombre de mesures à cet égard en plus de remettre l'accent sur les processus en place et de centraliser la supervision de ces systèmes et processus afin de voir comment ils sont gérés pour éviter les risques et persuader les gens qu'ils ont une option légitime pour déposer plainte.

Je crois que le travail que nous avons accompli au cours de la dernière année pour relever au mieux le défi que pose actuellement notre cadre de harcèlement est très bon et nous réalisons des progrès appréciables en ce sens.

Pour ce qui est des autres questions relatives à la professionnalisation du corps des officiers, comme votre collègue me l'a demandé précédemment, ce n'est pas simplement que nous envoyons des gens au collège de l'état-major. Nous redoublons d'efforts pour professionnaliser le corps d'officiers, et, pour ce faire, nous avons mis en place un système de formation interne à l'échelon des superviseurs, à l'échelon des gestionnaires et à l'échelon des cadres supérieurs; et nous avons un processus renouvelé de sélection des agents pour les postes au sein du corps exécutif et du corps exécutif supérieur. Nous y apportons de la transparence. Nous professionnalisons les exigences qui s'appliquent aux nominations à des postes supérieurs.

S'agissant de votre dernier point concernant le sergent Ray, je crois en avoir parlé à ma dernière visite. Le résultat n'a pas été très bon. C'est une des raisons pour lesquelles je pense que le gouvernement a déposé ce projet de loi, pour m'aider à mettre en place un système pour prévoir et prévenir pareilles situations.

Le sénateur Mitchell : Lors de votre dernier passage, vous avez mentionné — je crois que c'était au tout début de la réunion —, que vous attendiez la visite du sénateur Wallin à la Division dépôt. En fait, nous revenons tout juste d'une visite sur la côte Est et nous étions avec les militaires sur la côte Ouest où nous avons visité les installations, les bases militaires et tout cela. Nous le faisons assez souvent.

Pourrions-nous organiser une série de rencontres à la Division Dépôt et à divers détachements...

La présidente : Nous...

Le sénateur Mitchell : Je n'ai pas terminé.

The Chair: Let us deal with this in the steering committee of this committee. We are not asking and making requests at this point.

Senator Mitchell: I have every right to ask. It would not be a problem for us to tour the facilities?

Mr. Paulson: I think I have indicated to the chair that I would take the chair's direction on that. If the chair would like to have a meeting at Depot, I will move heaven and earth.

Senator Mitchell: Perhaps different kinds of detachments as well.

You will follow that up?

The Chair: We will raise that at the steering committee. We will carry on now with our committee meeting today, and Senator Baker is next.

Senator Baker: Commissioner Paulson is used to being cross-examined, madam chair. He has appeared before many court judges as an RCMP officer and interrogator, a successful interrogator. In fact, one Supreme Court judge from British Columbia spent five pages describing how good he was in the matter of the conviction of some murderers, as the case was.

I think the RCMP is happy you are in the position you are in, in these very difficult times, dealing with these very difficult questions — as one of them who worked his way up through the ranks and who knows the law and has been successful in many of these various convictions in the past.

Since you became commissioner, the Supreme Court of Canada has ruled that disciplinary proceedings involving RCMP officers must be disclosed in court: complaints, disciplinary proceedings and investigations. It is leading, in Canada, to the dropping of a great many criminal charges. I know you are not going to admit this, but I will tell you I know it to be a fact, because the officers were involved in disciplinary proceedings, and therefore their credibility is in question when it comes to prosecuting the case.

Bill C-42, according to the minister, will improve transparency and public accountability of those investigations and it will modernize the RCMP disciplinary procedures.

I do not know if you can answer this question. Do you see a problem today in this decision of the Supreme Court of Canada that imposes upon you, on your force, to make all kinds of disclosures about the behaviours of police officers in the RCMP that you were not confronted with when you were a working officer in the force?

Mr. Paulson: Thank you, senator, for the preamble, and thank you for the question. You are a very good judge of horse flesh, I might say.

La présidente : Nous devrions laisser la question aux bons soins du comité de direction du comité. Pour l'heure, nous ne soumettons ni question ni requête.

Le sénateur Mitchell : Je suis tout à fait en droit de demander si nous pouvons sans problème visiter les installations.

M. Paulson : Je crois avoir indiqué à la présidente que je m'en remettais à elle à ce sujet. Si elle souhaite tenir une rencontre à la Division Dépôt, je remuerai ciel et terre pour en organiser une.

Le sénateur Mitchell : Peut-être devrions-nous également visiter divers types de détachement.

Assurerez-vous le suivi?

La présidente : Nous examinerons la question au sein du comité de direction. Nous poursuivrons maintenant la séance d'aujourd'hui, avec une intervention du sénateur Baker.

Le sénateur Baker : Le commissaire Paulson est habitué à se faire contre-interroger, madame la présidente. Il s'est présenté devant de nombreux juges à titre d'officier de la GRC et d'interrogateur, rôle dans lequel il excelle. En fait, un juge de la Cour suprême de la Colombie-Britannique a, pendant cinq pages, fait l'éloge de ses compétences dans des affaires ayant mené à la condamnation de meurtriers.

Je crois que la GRC est enchantée que vous occupiez vos fonctions actuelles en cette période très difficile afin de régler ces questions délicates. Vous avez, au cours de votre ascension hiérarchique, apprivoisé la loi et réussi à obtenir de nombreuses condamnations dans le passé.

Depuis que vous êtes devenu commissaire, la Cour suprême du Canada a statué que les mesures disciplinaires visant des officiers de la GRC devaient être divulguées en cour, qu'il s'agisse de plaintes, de procédures disciplinaires ou d'enquêtes. Voilà qui a entraîné l'abandon de nombreuses accusations criminelles au Canada. Je sais que c'est le cas même si vous ne l'admettez pas, car la crédibilité des officiers ayant fait l'objet de mesures disciplinaires peut être remise en question en cas de poursuites.

Selon le ministre, le projet de loi C-42 améliorera la transparence et la responsabilité publique dans le cadre des enquêtes et modernisera les mesures disciplinaires de la GRC.

J'ignore si vous pouvez répondre à la question suivante : considérez-vous qu'il y ait un problème dans le fait que la Cour suprême du Canada ait décidé de vous obliger, vous et les forces, à divulguer toutes sortes de renseignements sur le comportement des agents de police de la GRC, alors que ce n'était pas le cas quand vous faisiez partie des forces?

M. Paulson : Je vous remercie, sénateur, de ce préambule et de cette question. Permettez-moi de dire que vous avez le jugement sûr.

I am certainly not going to take issue with the Supreme Court's decision there. I think where the problem comes is our inability to have applied a sensible and ruling-specific response. In other words, if someone was engaged in conduct that may be relevant to the examination of credibility, that kind of makes sense.

I think the way we have applied it, particularly in the RCMP, has been somewhat holus-bolus, and we have been disclosing informal disciplinary proceedings.

Senator Baker: Yes, you have.

Mr. Paulson: Doing all sorts of stuff which is not the practice across Canada with other police forces. I have undertaken, to my minister and to our staff relations representatives — and I think Bill C-42 gives us a means of putting some sense around what it is we disclose and how long we would hang on to informal disciplinary records and so on. I think this holds some promise for that practice, the *MacNeil* decision, as it is called.

Senator Baker: Yes, *R. v. MacNeil*, in case people are wondering. I notice, commissioner, that it is not being equally applied, as you mentioned, across this country.

Mr. Paulson: Right.

Senator Baker: It appears to me as if the RCMP are, in some cases, over applying it.

Mr. Paulson: I think you are right.

Senator Baker: Something has to be done about it. That was my main question.

Mr. Paulson: I will do something about it, senator.

Senator Baker: I just wanted to congratulate you on the great job you are doing. Thank you.

Senator Manning: Welcome, commissioner, once again. I know from my experience here at the table that any time you have been here you have been very open and frank with us about not only your position but the concerns and the issues of the RCMP. I, as a member, certainly welcome that. I am sure all members do. I just wanted to make that point.

I will ask you my three issues in one question, and you can see how you can answer them for me.

When you were here before we talked about the contract with the provinces in relation to the provision of RCMP services. My understanding is that last year we renewed a contract from Newfoundland and Labrador for 20 years, I believe. Maybe you can give us an update across the country with regard to the different provinces and the contracts. Are they all taken care of now? Are we set for a while?

Recruitment — I am wondering where you are on that. I know in Newfoundland and Labrador — I keep referring to my home province — we have had a great number of recruitments in the

Je ne vais certainement pas prendre ombrage de cette décision de la Cour suprême. Là où le bât blesse, c'est que nous avons été incapables d'appliquer la directive en fonction du bon sens et de la décision afférente. Autrement dit, si quelqu'un a eu un comportement pouvant avoir une incidence dans l'évaluation de sa crédibilité, il est logique d'en tenir compte.

Je crois que la directive, particulièrement à la GRC, s'est appliquée sans nuance, et nous avons divulgué des mesures disciplinaires informelles.

Le sénateur Baker : En effet, oui.

M. Paulson : Nous faisons toutes sortes de choses qui ne sont pas habituelles au Canada dans les autres corps de police. Je me suis adressé à mon ministre et aux représentants des relations fonctionnelles, et je crois que le projet de loi C-42 nous permet de mettre un peu d'ordre dans ce que nous divulguons et la durée de conservation des dossiers de mesures disciplinaires. Je crois que l'arrêt *MacNeil*, comme on l'appelle, est prometteur à cet égard.

Le sénateur Baker : Oui. Il s'agit de l'arrêt *R. c. MacNeil*, pour ceux qui l'ignoraient. Je remarque, commissaire, que l'application n'est pas uniforme à l'échelle du pays, comme vous l'avez souligné.

M. Paulson : En effet.

Le sénateur Baker : Il me semble que la GRC applique parfois la directive avec trop de zèle.

M. Paulson : Je crois que vous avez raison.

Le sénateur Baker : Il faut donc faire quelque chose. C'était ma principale question.

M. Paulson : Je ferai quelque chose à ce sujet, sénateur.

Le sénateur Baker : Je tenais aussi à vous féliciter pour l'excellent travail que vous accomplissez. Merci.

Le sénateur Manning : Commissaire, je vous souhaite à nouveau la bienvenue. Je sais, de par mon expérience au sein du comité, qu'à chacune de vos comparutions, vous vous êtes montré très ouvert et franc envers nous, en ce qui concerne non seulement votre position, mais également les questions et les préoccupations qui touchent la GRC. En ma qualité de membre du comité, je vous en suis reconnaissant, et je suis convaincu que c'est le cas de tous les membres du comité. Je tenais simplement à vous le faire savoir.

J'aborderai les trois sujets qui me préoccupent en une seule question, et vous verrez comment vous pouvez y répondre.

Lors de vos comparutions précédentes, nous avons discuté des contrats de prestation de services de la GRC avec les provinces. D'après ce que j'ai compris, le contrat avec Terre-Neuve-et-Labrador a été renouvelé pour 20 ans. Peut-être pourriez-vous faire le point concernant les divers contrats avec les différentes provinces du pays? Ont-ils tous été renouvelés? La question est-elle réglée pour un bout de temps?

Je me demande également où vous en êtes au chapitre du recrutement. Je sais à Terre-Neuve-et-Labrador — je continue à revenir à ma province natale —, la Force constabulaire royale de

Royal Newfoundland Constabulary. The police force is doing exceptionally well there, and a lot of young people are getting involved with new ideas and vision. Maybe you can give us an update on recruitment.

In community policing, as I said before, when I was growing up in a small rural community in Newfoundland, when we saw the RCMP coming we ran as far as we could as fast as we could.

Senator Baker: For good reason.

Senator Manning: Maybe with good reason some days. Certainly I know now from my daughter, who is in grade 5 at our local school, the police visit on a regular basis; they are involved in the D.A.R.E. program, which is a great program. They are involved in educating young people on what policing is all about, not necessarily to be scared of it but to be part of it.

Maybe you can touch base with us on the community policing effort and any new initiatives there.

Mr. Paulson: Thank you, senator. I would be happy to talk about those things.

The contracts, as you may know, have all been signed and they are signed for 20 years. However, they are different this time in the sense that the contracting jurisdictions have all sought different levels and basically have been given assurances that the accountability levels to the contracting jurisdictions will be raised. That means in respect of policing services, and the cost of policing more particularly.

In that regard, a contract advisory committee has been struck, which is co-chaired between one of the provincial representatives and one of the assistant deputy ministers here at Public Safety. In fact, they are just about to have their second meeting. I attended their inaugural meeting. There is a full agenda there of costing and accountabilities that I think will serve those who are being served by those contracts much better.

Recruitment is always a challenge for us. I was just at Depot recently, and I think we have a steady state. We are aiming for a steady state of about 18 troops, and it had been 32 cadets per troop. I think we lowered the number to about 24 cadets per troop now, but that will change because we are having some reference level updates from some of the contracting jurisdictions.

Depot is a jewel in the crown of the RCMP. I should not put words in other people's mouths, but I had some other people have their travel plans changed. They had to go to Regina. They wanted a quick tour of the RCMP Depot. The cadets are fantastic; that is, the young people we are getting in there. It is attracting the best and brightest. People have complained about quotas, and so on, in the past. I have upped the requirement that we have 35 per cent intake of women. My HR people are telling me that we will meet that in the short term, but that it is not

Terre-Neuve a recruté un grand nombre de personnes. Le corps de police fait des merveilles là-bas, et la vision et les idées nouvelles attirent bien des jeunes. Vous pourriez peut-être faire le point sur le recrutement.

En ce qui concerne la police communautaire, j'ai, comme je l'ai indiqué précédemment, grandi dans une petite communauté rurale de Terre-Neuve, et quand nous voyions la GRC arriver, nous prenions la poudre d'escampette.

Le sénateur Baker : Et avec raison.

Le sénateur Manning : Peut-être avions-nous raison de le faire certains jours. Je sais avec certitude, grâce à ma fille qui est en cinquième année à notre école locale, que la police effectue régulièrement des visites, notamment dans le cadre du programme de sensibilisation aux dangers de la drogue, qui est excellent. Les agents informent les jeunes des activités de la police, non pas pour susciter la crainte, mais pour les inciter à s'impliquer.

Vous pourriez peut-être nous glisser un mot sur les efforts que la police communautaire déploie et les nouvelles initiatives qu'elle met en œuvre.

M. Paulson : Merci, sénateur. Je répondrai à ces questions avec plaisir.

Les contrats, vous le savez peut-être, ont tous été signés pour une période de 20 ans. La situation est différente cette fois-ci, toutefois, car les autorités contractantes ont toutes exigé des niveaux différents et ont essentiellement reçu l'assurance que les niveaux de reddition de comptes envers elles seraient relevés. Cette disposition concerne les services de police et particulièrement les coûts afférents.

Un comité consultatif en matière de contrat a d'ailleurs été mis sur pied à cet égard, lequel est coprésidé par un représentant provincial et un sous-ministre adjoint du ministère de la Sécurité publique. Ce comité est sur le point de tenir sa deuxième réunion. J'ai assisté à la rencontre inaugurale. Il prévoit examiner une panoplie de rapports et d'évaluations sur les coûts qui permettront aux bénéficiaires des contrats de recevoir de bien meilleurs services.

Le recrutement représente toujours pour nous un défi. J'ai été à la Division Dépôt récemment, et je crois que la situation y est stable. Notre objectif consiste à maintenir environ 18 troupes, comptant chacune 32 cadets. Je crois que ce nombre n'est actuellement que de 24 cadets, mais la situation est appelée à changer, car les niveaux de référence ont été modifiés pour certaines autorités contractantes.

La Division Dépôt est un véritable joyau de la GRC. Je ne devrais pas parler pour les autres, mais je connais des gens dont les plans de voyage ont été changés. Ils devaient se rendre à Regina. Ils voulaient faire une visite rapide de la Division Dépôt de la GRC. Les cadets sont fantastiques, c'est-à-dire les jeunes que nous recrutons. On attire les meilleurs éléments. Des gens se sont plaints notamment au sujet des quotas dans le passé. J'ai relevé l'exigence relative à la participation des femmes; 35 p. 100 des membres doivent être des femmes. Le personnel

sustainable because the labour market does not provide for that. So far, we are getting close to that. We do need to check that every once in a while, and we may be making an adjustment to our recruiting levels in the new year.

Regarding your question on community policing, it has always been sort of the backbone of the RCMP in the contract setting, even in the federal setting. We are a frontier police force, and now our frontier is modern life in Canada. One of the things I am most proud of — and I wish I had details; maybe next time I come to see you I can bring those details — is our crime reduction initiatives. They are quite something. I spoke at the North American forum on the weekend about how in some of our communities we are able to marshal of the seemingly disparate social groups at the mutual, provincial and federal level, get together, strategize, and take on the crime problem in a given community. We have seen striking numbers of 45 per cent reductions in crime. To the simple country cop, there are only two performance measures in policing: the crime rate going down and the clearance rate going up. I think we are all seeing crime rates generally going down. As long as clearance rates, which are the successful resolution of investigations and prosecutions, continue to go up, it is community policing really digging in. The challenges there are consistency across the board. We are doing that in the new commanding officer of B Division, Newfoundland and Labrador. It is actively engaged in those crime reduction initiatives. Sometimes they manifest as targeting prolific offenders. The statistics are rough, and do not hold me to this, but essentially, 20 per cent of our crooks are doing 80 or 90 per cent of our crime. If you give them a couple of opportunities to smarten up and if they do not put them in jail, and you can be effective at that, then you have a crime reduction system right there. I am pleased.

One of the things I have to guard against in these discussions is the idea that we get all of our members painted with the same brush. I have been in the job almost a year now and our members are giving me what for. They say, “Hey, commissioner, stop talking like that,” because 99 per cent of our members are doing impressive work on behalf of Canadians.

Senator Johnson: It is a pleasure to meet you. I was not on this committee when you were first here, but I am very impressed with your comments today. In terms of community policing, would you comment, please, on how things are going in the reserves? I am from Manitoba, and we have a lot of issues there, both urban and rural. Would you make a comment on that for me? You do not have to focus just on Manitoba. I know it is a challenge and I am wondering how it is going.

des RH me signale que nous atteindrons cette cible à court terme, mais que nous ne pourrions pas maintenir ce quota à long terme puisque le marché du travail ne le permet pas. Nous devons vérifier cette cible de temps à autre et nous devons peut-être ajuster nos niveaux de recrutement au cours de la nouvelle année.

Pour répondre à votre question, les services de police communautaires ont toujours été en quelque sorte l'épine dorsale de la GRC pour ce qui est des services sous contrat, même au niveau fédéral. Nous sommes une force policière frontalière, et nos frontières sont désormais indispensables à la vie moderne au Canada. L'une des choses dont je suis le plus fier — et j'aurais aimé avoir des détails à vous fournir; je pourrai les apporter la prochaine fois peut-être —, ce sont nos initiatives de réduction de la criminalité. Elles sont vraiment incroyables. J'ai pris la parole au Forum nord-américain le week-end dernier et j'ai expliqué pourquoi nous sommes en mesure dans certaines collectivités de mobiliser des groupes sociaux en apparence disparates aux niveaux mutuel, provincial et fédéral, d'établir des stratégies et de nous attaquer au problème de la criminalité. Nous avons été témoins d'une réduction de la criminalité de l'ordre de 45 p. 100, ce qui est renversant. Pour le policier de campagne ordinaire, il n'y a que deux mesures de rendement dans les services de police : la diminution du taux de la criminalité et la hausse du taux d'affaires classées. Je pense que nous constatons tous que, de façon générale, les taux de criminalité sont en baisse. Les taux d'affaires classées — ce qui signifie que les enquêtes sont closes et des poursuites ont été intentées — continuent d'augmenter, et c'est grâce aux services de police communautaires qui suivent vraiment toutes les pistes. La difficulté consiste à assurer l'uniformité dans l'ensemble des services. C'est ce que nous faisons au commandement de la Division B, à Terre-Neuve-et-Labrador. Il participe activement à ces initiatives de réduction de la criminalité. Les statistiques sont aberrantes, mais sauf erreur, 20 p. 100 de nos escrocs sont responsables de 80 ou 90 p. 100 des crimes commis. Si vous leur donnez quelques occasions de se reprendre en main, que vous ne les mettez pas en prison et qu'ils ne récidivent pas, c'est ce qu'on appelle un système de réduction de la criminalité. Je m'en réjouis.

Je tiens entre autres à vous mettre en garde de ne pas mettre tous nos membres dans le même panier. Je suis à ce poste depuis presque un an maintenant et nos membres me disent, « Commissaire, ne parlez pas ainsi », car 99 p. 100 d'entre eux font un travail impressionnant au nom des Canadiens.

Le sénateur Johnson : C'est un plaisir de faire votre connaissance. Je ne siégeais pas au comité la première fois que vous avez comparu, mais vos observations d'aujourd'hui m'impressionnent beaucoup. En ce qui concerne les services de police communautaires, pourriez-vous décrire, s'il vous plaît, la situation dans les réserves? Je viens du Manitoba, où nous avons bien des problèmes à régler, tant dans les régions urbaines que rurales. Auriez-vous l'obligeance de nous faire part de vos observations à ce sujet? Vous n'avez pas à vous concentrer uniquement sur la situation au Manitoba. Je sais que la situation est difficile et je me demande comment les choses vont.

My community, one of them, is Gimli, which is the home of a detachment, and they have a lot of work. I think there is progress, but I am not sure.

Mr. Paulson: There is progress. One of the challenges for us, for example in the RCMP, where we police many remote communities and territories all in the remote communities, is trying to build a police force that is at the same time sort of enlightened about crime reduction, crime prevention and community policing, but also credible with the local communities — that is, being able to hire people from within those communities, bring them in and give them assurances that they can go back to the community and form the basis for some momentum in staying there. We had a pilot called the Aboriginal community constable. We were bringing Aboriginal members into the RCMP, training them to the standards of law enforcement officers and then moving them back into their communities to have them stay there. We found that challenging in terms of both attracting numbers of people who want to do that and having them supported in the field. That is a work in progress and it is one of our strategies to address that.

There are some definite challenges in Aboriginal, Metis and Inuit communities in remote areas. Some of them are cultural challenges, but some of them are just distance, remoteness and isolation challenges. There are a lot of challenges to policing our communities. Where we have jurisdiction in those areas, we try to work with communities and where there are tribal police or other arrangements, but we do have some challenges there.

Senator Johnson: Thank you for commenting on it. I was hoping there might be more Aboriginal people in the force. Do you have any in training now?

Mr. Paulson: Yes. In fact, I have just authorized the creation of another troop. However, I do not know how many candidates we have coming to the troop. There are lots of considerations in this idea of having people come from a community, particularly a remote, isolated community, and having them go back to be the national police force. Sadly, we had a suicide up in Iqaluit some time ago of one of our candidates from the first troop of Aboriginal community constables. It is an enormous pressure that you are putting on some of these people. We are trying to balance the proper recruitment, training and monitoring, but we do have another troop and we are not giving up on that program.

Senator Johnson: Do not feel too bad. It is the same with doctors. They train them and try to send them back to the community and it is posing a problem, too. Thank you so much. Good luck.

The Chair: I have a couple of questions, one related to this and some other areas we did not have a chance to touch on. I know it is almost old hat, but it has to do with your resources and also your philosophy, the whole broken windows thing, when you talk about

Gimli, l'une des collectivités de ma région, abrite un détachement, et ses membres ont beaucoup de travail à faire. Je pense que des progrès ont été accomplis, mais je n'en suis pas certaine.

M. Paulson : Des progrès ont été réalisés. L'un des défis pour nous, à la GRC par exemple, où nous assurons des services de police dans de nombreuses collectivités et territoires éloignés, c'est d'essayer de constituer une force policière qui s'y connaît en matière de réduction de la criminalité, de prévention du crime et de services de police communautaires, mais qui est crédible auprès des collectivités locales — c'est-à-dire, on doit pouvoir embaucher des gens dans ces collectivités et leur garantir qu'ils y retourneront et serviront de tremplin aux interventions. Nous avons mené un programme pilote de gendarmes communautaires autochtones. Nous recrutons des Autochtones au sein de la GRC, les formions pour devenir des agents d'application de la loi et les renvoyons dans leur collectivité. Il a été difficile d'attirer un grand nombre de candidats et de les appuyer dans leur domaine. C'est un projet qui est en cours et l'une de nos stratégies pour régler ce problème.

Les collectivités autochtones, métisses et inuites des régions éloignées sont décidément aux prises avec des défis à relever. Certains sont d'ordre culturel, mais d'autres sont simplement liés à la distance, à l'éloignement et à l'isolement. La prestation de services de police dans nos collectivités comporte son lot de défis. Comme nous avons compétence dans ces domaines, nous tentons de travailler avec nos collectivités et les localités où il y a une police de bande ou d'autres arrangements, mais il y a certes des défis à surmonter.

Le sénateur Johnson : Merci de vous être prononcé à ce sujet. J'espérais que les forces comptaient plus d'Autochtones. Offrez-vous de la formation à l'heure actuelle?

M. Paulson : Oui. En fait, je viens d'autoriser la création d'une autre troupe. Il y a de nombreux facteurs à prendre en considération lorsqu'on veut inciter des membres d'une collectivité, particulièrement si elle est éloignée, à retourner dans leur collectivité en tant qu'agent de la police nationale. Malheureusement, un de nos candidats qui faisaient partie de la première troupe de constables communautaires autochtones s'est suicidé à Iqaluit il y a un certain temps. C'est une pression énorme à gérer pour certains. Nous essayons d'équilibrer le recrutement, la formation et la surveillance, mais nous avons une autre troupe et nous ne renoncerons pas à ce programme.

Le sénateur Johnson : Ne vous sentez pas aussi mal. C'est la même histoire avec les médecins. On les forme et on tente de les renvoyer dans leur collectivité, mais cela pose problème également. Merci infiniment. Bonne chance.

Le président : J'ai quelques questions à vous poser, qui traitent de cette question et d'autres sujets que nous n'avons pas eus la chance d'aborder. Je sais que c'est pratiquement de l'histoire ancienne, mais elle concerne vos ressources et votre philosophie,

community policing and that ability to be present and when you clean up the little stuff it prevents the big stuff from happening.

Can you do it?

Mr. Paulson: Yes; I think we can. I think we are doing it, frankly. I think in many communities we are, as I have said, demonstrating staggering numbers where we are able to apply these things and attract our colleagues within communities. Let us be frank: People in communities do not always want to be led by the police. I am not suggesting that we have to be in charge of everything, but in some things, where we are able to marshal all of these other sorts of resources and get together in how we deploy our strategies, there is an enormous upside to that. Yes, I think we are capable.

In terms of resources, in the contract setting, times are tough. There is a big wave of discussion going on now in the police community called the economics of policing. It is talking about the strain on many communities now and how much of their budget goes into policing, how much policing costs these days. That is a broader sort of policy discussion that sometimes exceeds my pay rate.

The Chair: I would ask, because even though the next couple of questions are not quite related, they are in terms of the load that is increasingly being imposed, for example, Iran and Syria being identified as sponsors of terrorism. What impact has that on you to try to deal with that as part of your policing activities? A lot of emphasis is on illegal criminal activity, organized crime — that versus terrorism versus your community policing efforts. This is a lot right now. Do you prioritize? Have you? Where would it fall on a list?

Mr. Paulson: We have been talking mostly, if I may, chair, in respect of the contracts. Let us take a second and talk about national security and organized crime. Our national security criminal investigative capacity is just right. It is just right because we are one small piece of the overall Government of Canada response to the threat of terrorism. CSIS is our good partner in taking on some of these threats. We have the relationship at a point where it has never been better. We are working together. We are de-conflicting issues as need be. To the extent that anyone would be foolish enough to say we are on top of it, we are on top of it.

In the organized crime context, which is primarily our federal mandate, Deputy Commissioner Mike Cabana, who leads the federal policing area, has basically reformed and is re-engineering how we prioritize our cases within federal policing to target the most prolific and intense threat from organized crime. It is a significant threat.

toute l'histoire des vitres brisées, quand vous parlez des services de police communautaires et de la capacité d'être présents. Quand on règle les petits problèmes, on prévient de plus gros problèmes.

Pouvez-vous le faire?

M. Paulson : Oui, je pense. Je crois que nous le faisons actuellement, à vrai dire. Comme je l'ai dit, les chiffres effarants montrent que dans bien des collectivités, nous pouvons appliquer ces mesures et attirer nos collègues. Bien honnêtement, les résidents des collectivités ne veulent pas toujours être gouvernés par la police. Je ne dis pas que nous devons décider de tout, mais nous gagnons beaucoup à pouvoir gérer tous ces autres types de ressources et à nous réunir pour déterminer la façon de déployer nos stratégies.

En ce qui concerne les services sous contrat, les temps sont durs pour obtenir des ressources. Les forces de l'ordre tiennent de nombreuses discussions à l'heure actuelle sur l'aspect économique des services de police. Ils parlent des pressions que subissent de nombreuses collectivités en ce moment, de la portion de leur budget qui est consacrée aux services de police et des coûts actuels associés au maintien de l'ordre. Ce sont en quelque sorte des discussions stratégiques qui dépassent les compétences pour lesquelles je suis payé.

Le président : Même si les questions que je m'appête à poser ne sont pas tout à fait reliées, elles portent toutes sur le fardeau de plus en plus lourd qui est imposé. Prenons l'exemple de l'Iran et de la Syrie, qui sont considérés comme étant des parrains d'actes de terrorisme. Quelle incidence cela a-t-il sur vous, qui essayez de lutter contre le terrorisme dans le cadre de vos activités policières? On met beaucoup l'accent sur les activités criminelles illégales et le crime organisé, mais moins sur le terrorisme et les efforts des services de police communautaires. Cela fait beaucoup de choses à gérer en ce moment. Dressez-vous une liste des priorités? L'avez-vous fait? Quelle priorité accorderiez-vous au terrorisme?

M. Paulson : Si vous le permettez, monsieur le président, je tiens à dire que nous avons surtout parlé des services sous contrat. Prenons quelques instants pour discuter de la sécurité nationale et du crime organisé. Nous disposons de ressources suffisantes pour assurer la sécurité nationale et mener des enquêtes criminelles. Elles sont suffisantes parce que nous ne sommes qu'un petit élément de l'intervention globale du gouvernement du Canada contre les menaces terroristes. Le SCRS est notre grand partenaire dans la lutte contre ces menaces. Nos relations n'ont jamais été aussi bonnes. Nous collaborons. Nous réglons des conflits, au besoin. Nous pourrions même aller jusqu'à dire que nous avons la situation bien en main.

Pour ce qui est du crime organisé, qui relève principalement du fédéral, le sous-commissaire Mike Cabana, qui dirige les services de police fédéraux, a essentiellement réformé et est en train de restructurer la façon dont nous classons nos affaires par ordre de priorité dans les services de police fédéraux pour cibler les menaces les plus prolifiques du crime organisé. Ce sont là des menaces importantes.

We have heard a lot of things coming out of the Charbonneau commission in Montreal. There is, and has been, and continues to be, a significant organized crime threat that we are responding to and actively working on, and getting results, frankly.

Working with our partners in the broader police community, we have a national threat assessment that I think thoughtfully and carefully and scientifically quantifies the nature of the threat, pieces it off to individual groups, categorizes them along international, transnational lines versus national threats, versus regional and provincial threats. It not only does that in the intelligence work, but also brings some accountability by having individual police forces or individual divisions of the RCMP take responsibility for individual identified groups of organized crime targets and is held to account within the community for what they have done with respect to that threat. Fundamentally, that is intelligence-led policing in the sense of going after the greatest threat with the greatest likelihood of being able to intervene and being able to assess impact on the organized crime group you are going after.

We have advanced our game considerably there. We are undergoing what we are referring to as the federal re-engineering. Historically, we have had silos of federal resources to say that because one works in immigration and passports they cannot go and work on these mafia guys over here because that is not what they do. We have changed all that so we are able to go after the highest priority target and go after them for something consistent with community policing, which is to say their threat level is validated so how we get them does not really matter, as long as we get them, because we are going after them. We are targeting them and we will keep targeting them until we get them. That is the idea behind the federal organized crime approach.

The Chair: Are you seeing an increased level of interoperability or connection between organized crime and terrorist activities? Are they supporting one another?

Mr. Paulson: I cannot say that I am seeing an increase there. I think this is public, but our work last year, when I was the deputy of federal policing, Hezbollah was an enforcement priority for us within federal policing. That was by virtue of the threat that they pose with respect to terrorism and also because there was sufficient evidence to demonstrate and validate the criminality behind Hezbollah and the money coming out of organized crime activities, such as car exportation, massive car theft rings and other activities. I have not seen an increase in that. For example, in respect of drugs coming out of Afghanistan, we took off 43 tonnes of hash a little while ago. I wonder where that money might have gone. That is more hash than Canadians could smoke in quite a while.

The Chair: Thank you for that.

La Commission Charbonneau qui se déroule à Montréal nous a appris bien des choses. Le crime organisé a toujours présenté et continuera de présenter une grande menace, contre laquelle nous luttons activement et, bien franchement, nos interventions produisent des résultats.

En collaboration avec nos partenaires du milieu policier, nous avons une évaluation nationale de la menace qui, à mon avis, quantifie de façon prudente et réfléchie la nature des menaces, classe les menaces par groupe et indique s'il s'agit de menaces régionales, provinciales ou fédérales. Ce travail est non seulement effectué dans le secteur du renseignement, mais il assure aussi une certaine reddition de comptes en amenant des corps policiers ou des divisions de la GRC à enquêter sur certains groupes du crime organisé que l'on veut coincer et à faire rapport à la collectivité de ce qu'ils ont fait pour éliminer la menace. Ce sont essentiellement des services de police axés sur le renseignement qui luttent contre la plus grande menace pour laquelle il est le plus probable que nous puissions intervenir et évaluer l'incidence sur le groupe du crime organisé qui est ciblé.

Nous avons accompli d'énormes progrès. Nous faisons actuellement l'objet de ce que nous appelons une restructuration fédérale. Nous avons eu dans le passé des ressources du fédéral pour dire que parce qu'une personne travaille dans le domaine de l'immigration et de la délivrance des passeports, elle ne peut pas s'en prendre aux membres de la mafia parce que ce n'est pas ce qu'elle fait. Nous avons changé toutes les règles pour pouvoir nous attaquer à nos cibles prioritaires pour une raison conforme au mandat des services de police communautaires. Autrement dit, la menace que ces criminels présentent est réelle, si bien que la façon dont on les coincide n'a pas vraiment d'importance; tout ce qui compte, c'est qu'on leur mette la main au collet. Ils sont dans notre mire et ils continueront de l'être jusqu'à ce que nous les coincions. Telle est l'idée derrière l'approche du fédéral à l'égard du crime organisé.

Le président : Constatez-vous une augmentation du niveau d'interopérabilité ou des liens entre les activités du crime organisé et les activités terroristes? Se soutiennent-elles les unes les autres?

M. Paulson : Je ne peux pas dire que je vois une augmentation. Je pense que c'est du domaine public, mais dans le cadre des travaux que nous avons réalisés l'an dernier, lorsque j'étais le sous-commissaire des services de police fédéraux, le Hezbollah était notre priorité en matière d'exécution de la loi. Il représentait une grande menace terroriste et nous disposions de preuves suffisantes pour démontrer et valider que le Hezbollah avait commis des crimes financés par des activités du crime organisé telles que l'exportation de voitures et les énormes réseaux de vol d'automobiles. Je n'ai pas constaté de hausse à cet égard. Par exemple, en ce qui concerne l'exportation de drogue en provenance de l'Afghanistan, nous avons saisi 43 tonnes de hachisch il y a quelque temps. Je me demande à quoi cet argent aurait servi. C'est plus de hachisch que les Canadiens pourraient fumer pendant un bon moment.

Le président : Merci de cette intervention.

[Translation]

Senator Dallaire: Mr. Paulson, I recently spoke to someone in Newfoundland and Labrador from the International Association of Women Police. The discussion had two components. The first concerned the increased demand for women police in overseas missions where Muslim countries are involved in order to help those countries set up their police forces and where we are trying to bring peace by attempting to instil police principles.

Do you think we could increase the police force, which is about 160 to 180 police officers — be it the RCMP or any other police force — to meet these increased needs and to provide more opportunities to women who want to go there?

Mr. Paulson: We could always do better, but I must say that our women, in Haiti or in Afghanistan, are doing very impressive work. I was there two years ago, and I saw our officers from Montreal, from the RCMP and from the Sûreté du Québec, who were training Afghans on the sly. One of the challenges we are encountering is not putting women in danger during training. But in my opinion, we could always do better.

Senator Dallaire: When I was in Juba, South Sudan, last April, I spoke with one of your female RCMP police officers, who confirmed that a lot of work was being done, but that increased numbers would be very helpful.

The second part concerns the fact that some police officers return injured, while others come back with extraordinary experiences to relay, experiences that may help you.

[English]

In community policing there is cultural awareness and so on in those foreign opportunities that help with the diaspora back here. You are taking casualties also, including your casualties back here on operational stress injuries.

Have you rebuilt a system of peer support and professional help that would be more robust than we are hearing from the past, to be both preventive, reduce the scale and also care for those who are injured, as well as their families?

Mr. Paulson: That is an area of concern. In the context of our international deployments, we have very strong and active care mechanisms for men and women who are returning from missions for that very reason, for the things they see and the things that they experience over there. We have recently initiated an operational stress training course, which does not solve everything, but we are changing our health care approaches in a number of dimensions, including the availability of 24-7 on-call professionals. The peer support mechanism is changing in the sense that it will become an organized, volunteer peer support

[Français]

Le sénateur Dallaire : Monsieur Paulson, j'ai récemment parlé à quelqu'un de l'Association internationale des femmes policières à Terre-Neuve et Labrador. La discussion s'est faite en deux volets. Le premier concernait la demande accrue de femmes policières dans des missions outre-mer où on doit traiter avec des pays musulmans, afin d'aider ces pays à constituer leurs forces policières et où on essaie de ramener la paix en essayant d'inculquer des principes de police.

Croyez-vous qu'on pourrait augmenter l'effectif policier, qui est d'environ 160 à 180 policiers — que ce soit de la GRC et de tous les autres corps policiers —, afin de pouvoir répondre à ces besoins accrus ainsi que de pouvoir offrir plus d'opportunités aux femmes qui désirent y aller?

M. Paulson : On pourrait toujours faire mieux, mais je dois dire que nos femmes, en Haïti ou en Afghanistan, font un travail très impressionnant. J'y étais il y a deux ans et j'ai vu nos officiers de Montréal, de la GRC et de la Sûreté du Québec, qui faisaient l'entraînement et la formation des Afghanes en cachette. Un des défis que nous rencontrons est de ne pas mettre les autres femmes en danger lors de l'entraînement. Mais d'après moi, on pourrait toujours faire mieux.

Le sénateur Dallaire : Quand je suis allé à Djouba, au Soudan du Sud, en avril dernier, j'ai parlé à une de vos policières de la GRC qui confirmait que beaucoup de travail était fait, mais que l'augmentation des effectifs serait bien utile.

Le deuxième volet de la question concerne le fait que certains policiers reviennent blessés alors que d'autres reviennent avec des expériences extraordinaires à raconter, expériences qui peuvent vous aider.

[Traduction]

Dans les services de police communautaires, on fait notamment de la sensibilisation culturelle dans les missions à l'étranger, ce qui nous aide avec la diaspora. Vous comptez des victimes également, y compris vos membres qui souffrent de traumatismes liés au stress opérationnel.

Avez-vous reconstitué un système de soutien par les pairs et d'aide professionnelle qui serait plus solide que les systèmes précédents et qui serait efficace pour prévenir les problèmes, réduire l'ampleur de ces problèmes et offrir des soins aux blessés et à leur famille?

M. Paulson : C'est un sujet de préoccupation. Dans le cadre de nos déploiements internationaux, nous sommes dotés de mécanismes de soins actifs et très solides pour les hommes et les femmes qui reviennent de mission à cause de ce qu'ils ont vu et vécu là-bas. Nous avons offert récemment un cours de formation sur le stress opérationnel, ce qui ne règle pas tout, mais nous sommes en train de changer notre approche à l'égard des soins de santé à plusieurs niveaux, ce qui comprend s'assurer que des professionnels sont disponibles sur appel 24 heures par jour, sept jours semaine. Le mécanisme de soutien par les pairs est en train

mechanism. We are alive to operational stress injuries and the health care concerns. I know it is a bone of significant concern for our members and their representatives.

The Chair: We are over time here, but Senator Lang has been waiting to ask a quick question.

Senator Lang: I want to wish the commissioner all the best with Bill C-42 and the responsibilities he has. I, like Senator Manning, realize how important the RCMP is to our small communities and how they are viewed by the public they serve. It is important that you get that responsibility so you can exercise it.

I want to go back to organized crime. Could you briefly tell us whether the infiltration of organized crime in our communities is getting larger, or are you able to contain it or is it getting smaller? I would like your observations generally.

Mr. Paulson: It is too bad we do not have more time, because I would love to talk about organized crime. One of the insidious and dangerous characteristics of organized crime is its ability to infiltrate our institutions and so on. We have seen some evidence of that recently and it continues to be a significant threat.

The Chair: We will leave it at that and thank you very much. You have covered a wide range today. As I said to you earlier, we appreciate your willingness to return repeatedly to this committee to answer a wide range of questions. We look forward to your next visit, Commissioner Paulson.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Monday, October 29, 2012

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 5 p.m. to examine and report on Canada's national security and defence policies, practices, circumstances and capabilities.

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Ladies and gentlemen, welcome to the National Security and Defence Committee for Monday, October 29. I have a couple of apologies. One is that I have a bad cold so the voice does not sound good, but it of course will not stop me from interrupting from time to time.

de changer pour devenir un mécanisme structuré composé de bénévoles. Nous sommes sensibles aux traumatismes liés au stress opérationnel et aux préoccupations en matière de soins de santé. Je sais que c'est une grande source de préoccupation pour nos membres et leurs représentants.

Le président : Nous avons dépassé le temps prévu, mais le sénateur Lang attend depuis un moment de poser une question rapide.

Le sénateur Lang : Je tiens à souhaiter au commissaire la meilleure des chances avec le projet de loi C-42 et les responsabilités qu'il occupe. Comme le sénateur Manning, je constate à quel point la GRC compte pour nos petites collectivités et comment elle est perçue par la population qu'elle sert. Vous devez comprendre cette responsabilité pour pouvoir l'assumer.

Je veux revenir au crime organisé. Pourriez-vous nous expliquer brièvement si l'infiltration du crime organisé dans nos collectivités est en hausse ou si vous réussissez à la maîtriser et qu'elle diminue? J'aimerais entendre vos observations à ce sujet.

M. Paulson : C'est dommage que nous n'ayons pas plus de temps car j'aimerais parler du crime organisé. L'une des caractéristiques insidieuses et dangereuses du crime organisé, c'est sa capacité d'infiltrer nos institutions. Nous en avons eu la preuve récemment et cette infiltration continue d'être une menace importante.

Le président : Nous allons nous arrêter ici. Vous avez abordé un vaste éventail de sujets aujourd'hui. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, nous vous sommes reconnaissants d'avoir accepté de revenir à notre comité pour répondre à une foule de questions. Nous avons hâte de vous revoir, commissaire Paulson.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le lundi 29 octobre 2012

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense s'est réuni aujourd'hui, à 17 heures pour examiner les politiques, les pratiques, les conditions et les capacités qui caractérisent la sécurité nationale et la défense du Canada et en faire rapport.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs, je vous souhaite la bienvenue à cette séance du lundi 29 octobre du Comité sénatorial de la sécurité nationale et de la défense. Permettez-moi de commencer par quelques excuses. Tout d'abord, j'ai attrapé un mauvais rhume, ce qui risque d'affecter quelque peu le timbre de ma voix mais ne m'empêchera pas, croyez-le bien, de procéder de temps à autre aux interruptions d'usage.

One of the guests that we had booked was unable to join us today; he is in Washington. Hurricane Sandy put that adventure to an end today. He was unable to get to the building to be hooked up with us, so we began our meeting a little late.

We will carry on and deal with two of the topics we originally had booked. We will be talking about cybersecurity a little later, but we will begin on a topic that we have touched on most recently when we were on the West Coast and were briefed on the whole Asia-Pacific tilt or pivot that we see on the part of Western nations. The region has become hugely important in world affairs; the U.S. military is rapidly rebalancing its forces there, as they say, largely because of the rise of China.

As of October 9, Canada has joined the Trans-Pacific Partnership and is pursuing other regional trade arrangements in that area. While the trade imperatives are pretty obvious, and the need to pursue those, the question of what is Canada's defence interest in the area has engaged us, including what are the defence and security implications for the region and for Canada as part of this, as a Pacific nation.

Joining us today from Vancouver is Brian Job. Mr. Job teaches at the University of British Columbia and is an associate at the Liu Institute for Global Issues, focusing on Asia-Pacific.

With us here in Ottawa is Paul Chapin, formerly with the Department of Foreign Affairs and International Trade Department. He is an expert in security and defence matters, a co-author of *The Strategic Outlook for Canada* published this year by the Conference of Defence Associations Institute, where he is the vice-president.

We will start with Mr. Chapin. First, though, I need a motion to be put forward. We have an opening statement from Mr. Chapin, but it is in English only, including some graphs that might explain this. May we permit that the documentation be distributed? Thank you Senator Dawson.

We will proceed. Welcome, and please begin with your opening statement.

Paul Chapin, Vice President, Conference of Defence Associations Institute, as an individual: Honourable senators, thank you for inviting me to appear before you today to discuss a subject that I fear I may be a little out of my depth on in respect of certain of the dimensions. I will take a global perspective and hope that that suffices for purposes of your study.

In my opening remarks I propose to make three points. Point one is that Canada has had a long security and defence relationship and interests in the Asia-Pacific region. Regrettably it seems to be a

De plus, l'un des témoins inscrits pour la comparution d'aujourd'hui ne pourra pas participer à notre séance, car il se trouve à Washington où l'ouragan Sandy lui interdit de mettre le nez dehors, si bien qu'il n'a pas pu se rendre dans le studio où devait se tenir la liaison avec nous, ce qui explique notre léger retard.

Nous allons donc reprendre nos travaux et traiter deux des sujets initialement inscrits à l'ordre du jour, en laissant la cybersécurité pour plus tard et en commençant par un thème que nous avons abordé très récemment lors de notre déplacement sur la côte Ouest, à savoir la réorientation générale des pays occidentaux en direction de la région Asie-Pacifique. Cette région est aujourd'hui au premier plan des affaires mondiales, et les États-Unis, pour reprendre leur expression, ont entrepris de rééquilibrer leur appareil militaire dans cette direction, en grande partie par suite de la montée en puissance de la Chine.

Depuis le 9 octobre, le Canada est membre du Partenariat transpacifique, et il s'emploie à mettre au point d'autres accords commerciaux dans cette région. Tout en donnant acte des impératifs évidents liés au commerce extérieur et de la nécessité d'agir en fonction, nous nous sommes penchés sur la question de savoir quels sont les intérêts de défense du Canada dans cette région du monde, notamment quelles sont les répercussions, pour la région et pour le Canada, qui en fait partie en tant que pays de la région Pacifique, des considérations liées à la défense et à la sécurité.

Nous avons l'avantage d'être rejoints aujourd'hui par Brian Job, de Vancouver. M. Job, qui enseigne à l'Université de la Colombie-Britannique et est également membre associé du Liu Institute for Global Issues, qui s'intéresse plus particulièrement à la région Asie-Pacifique.

Et avec nous ici à Ottawa, nous avons Paul Chapin, ancien fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. M. Chapin est expert des questions de sécurité et de défense, et coauteur de l'ouvrage *The Strategic Outlook for Canada* publié cette année par l'Institut de la Conférence des associations de défense, dont il est le vice-président.

Nous commencerons par M. Chapin. Cependant, auparavant, j'ai besoin que quelqu'un présente une motion. En effet, l'exposé liminaire de M. Chapin est exclusivement en anglais, y compris certains diagrammes explicatifs. Est-ce que j'ai votre autorisation pour que cette documentation soit distribuée? Merci, sénateur Dawson.

Bien, commençons. Je vous souhaite la bienvenue et vous invite à dire votre mot d'introduction.

Paul Chapin, vice-président, Institut de la Conférence des associations de défense : Honorables sénateurs, merci de m'avoir invité à comparaître devant vous aujourd'hui pour traiter d'un sujet dont je crains que, par certains aspects, il ne dépasse mes compétences. Je vais adopter une perspective mondiale, en espérant que cela suffira pour la réflexion qui nous occupe.

Je voudrais, à titre de propos liminaires, faire trois observations. En premier lieu, le Canada entretient depuis longtemps, dans la région Asie-Pacifique, une relation et des

Canadian affliction to regularly rediscover our security interests in the region and then some time later on forget them. If we go back just 50 or 60 years, we had 8,000 Canadians fighting in Asia in World War II. They were fighting for the purposes of defeating the Empire of Japan. A little later we had 25,000 Canadians fighting in Korea to arrest aggression and contain communism in Asia. More recently in Afghanistan we have had 40,000 Canadians pursuing yet a different security objective, namely, to defeat terrorism, restore the integrity of the Afghan government and help it secure its territory, thereby bringing a greater measure of stability to the region as a whole. We should not also overlook the cases in which Canadians, civilian and military, have served in peacekeeping missions and observer missions in places like Kashmir, Cambodia and Vietnam.

The second point is that our security interests today have evolved from those that I have cited earlier, but they are hardly less consequential. Let me explain what I think are the three gravest security interests we have, starting with what I think is the least important, although very consequential and going up the scale.

The first is to secure the sea lines of communication in Asia. This is a very long stretch of water going from the Persian Gulf and the Indian Ocean, right through the Strait of Malacca into the South China Sea, across the littoral of China into the East China Sea in Japan, and hence onwards to North America. Through that route travel something like 50,000 ships a year. It accounts for the five busiest ports in the world, and something like one third of all global merchandise trade passes along those routes, including — and this is very substantial — 80 per cent of China's and Japan's energy imports.

Interrupting that flow of commerce is not a matter to be taken lightly and in some cases one can understand particular states might consider it a *casus belli*.

What does it mean for Canada? Canada has a direct and immediate stake in securing these sea lines of communication. Approximately 5 per cent of all our exports go to Japan, China and South Korea, and 15 per cent of our imports come from those three countries.

The second major security interest we have in the region is the freedom and independence of the states there. Nothing promotes peace like democracy. We do not have nearly enough of it in the world. Fewer than half of the countries are judged to be free. In the most recent report of Freedom House, the trends are in the negative. That said, there is one positive trend in its analysis, and that is the growth of respect for human rights and political freedoms in the Asia-Pacific region, believe it or not.

intérêts liés à la sécurité et à la défense. Malheureusement, il semble que nous soyons voués, à intervalles réguliers, à nous apercevoir de l'existence de nos intérêts de sécurité dans la région, et puis, à intervalles tout aussi réguliers, à en oublier de nouveau l'existence. Rappelez-vous qu'il y a à peine 50 à 60 ans, pendant la Seconde Guerre mondiale, 8 000 soldats canadiens étaient engagés sur le théâtre asiatique avec comme objectif de vaincre l'empire nippon. Quelques années plus tard, nous avons engagé 25 000 soldats en Corée afin de stopper l'agression et d'endiguer le communisme en Asie. Plus récemment, en Afghanistan, nous avons eu jusqu'à 40 000 Canadiens qui, eux, poursuivaient un autre objectif de sécurité, à savoir vaincre le terrorisme, restaurer l'intégrité du gouvernement afghan et l'aider à sécuriser son territoire, afin de contribuer à stabiliser la région dans son ensemble. N'oublions pas non plus les situations où l'on a vu des Canadiens, civils et militaires, servir dans le cadre de missions de maintien de la paix et d'observation dans des endroits comme le Cachemire, le Cambodge et le Vietnam.

Je dirais, en deuxième lieu, que nos intérêts de sécurité ont évolué par rapport à ceux que je viens de citer, mais qu'ils sont tout aussi importants. J'aimerais évoquer plus en détail les trois intérêts de sécurité porteurs des conséquences les plus graves pour notre pays, en commençant par le moins important à mes yeux — quoique potentiellement lourd de répercussions —, et en allant vers le plus important.

En premier lieu, nous devons sécuriser les lignes de communication maritimes avec l'Asie. Il s'agit d'un parcours extrêmement long, qui part du golfe Persique et de l'océan Indien, traverse le détroit de Malacca dans la mer de Chine méridionale, longe le littoral chinois et la mer de Chine orientale vers le Japon, pour aboutir à l'Amérique du Nord. Cet itinéraire, parcouru par environ 50 000 navires chaque année, est jalonné par les cinq ports les plus actifs du monde et compte pour environ un tiers du commerce mondial de marchandises, avec, comme composante de premier plan, 80 p. 100 des importations énergétiques de la Chine et du Japon.

On comprendra que l'interruption d'un tel flux commercial n'est pas une chose à prendre à la légère et que, dans certains cas, tel ou tel État puisse y voir un *casus belli*.

Alors, qu'en est-il du Canada? Le Canada a un intérêt à la fois direct et immédiat à sécuriser ces voies maritimes de communication, étant donné que près de 5 p. 100 de nos exportations vont en direction du Japon, de la Chine et de la Corée du Sud, et que 15 p. 100 de nos importations proviennent de ces trois pays.

Le deuxième intérêt de sécurité d'importance majeure pour le Canada dans cette région est la liberté et l'indépendance des États qui la composent, car rien n'est plus favorable à la paix que la démocratie. Or, celle-ci est loin d'être suffisamment établie dans le monde, étant donné que moins de la moitié des pays de notre planète sont considérés comme libres, et que, selon le dernier rapport de Freedom House, leur nombre tend à décroître. Cependant, cette analyse mentionne également une évolution

We clearly have an interest in helping to solidify that trend. It is at risk, however, because as China's economic and military power grows, it intimidates its neighbours, its own longer-term objectives remain somewhat murky, and there is a distinct possibility that when faced with an enormous Chinese economic and military presence the smallest states in the region will consider themselves under some kind of pressure. In earlier times we described that phenomenon as the "Finlandization" of a country. Canada obviously shares with other democratic states a powerful motivation to ensure that that does not happen.

The third is the plain and simple requirement to see if we can do what we can to avoid war. China has been investing in naval power, air power and ballistic missile forces. While its long-term intentions are obscure, its immediate objectives appear to be twofold: first, to avoid in future being coerced, as it felt in the past, by the United States and to a lesser extent Japan, when confronted with military force; and, second, to back up its maritime claims to the South China Sea, which are enormous. Eventually, if it continues on its present track, it will have a blue water navy, and that navy's intent is obviously to secure its own long-term supplies of natural resources to fuel its economy. Canadian interests there are to ensure that hostilities do not break out in the region and potentially spread through other parts of the world.

What is Canada's security agenda here? It is a little controversial, but let me point out that I think we have a need for a security agenda to match our economic agenda for the region, which is quite well developed. I believe we need both if we are to be successful there.

I propose that that agenda have three basic elements. The first, which we called for in the past, is for the government to articulate a national security strategy globally, and in that context explain the security interests and the security objectives it seeks to pursue in the Asia-Pacific region. That would necessarily require some rebalancing of resources. You either find a whole lot of new resources for this new region or rebalance from elsewhere. The elsewhere has to be Europe, the Mediterranean and Africa. My own view is the Europeans are more than capable of looking after the security interests of the democratic states in that region.

As a practical matter, this rebalancing probably requires working on the three "D" tracks, the first being greater political involvement, by which I mean ministers and senior officials. They have to become engaged in regional issues. They have to show the

positive, qui n'est pas sans surprendre, à savoir que le respect des droits de l'homme et des libertés politiques est en progrès dans la région Asie-Pacifique.

À l'évidence, nous avons intérêt à contribuer au renforcement de cette évolution, qui reste néanmoins précaire. En effet, à mesure que s'affirme la puissance économique et militaire de la Chine, celle-ci intimide davantage ses voisins, d'autant que ses objectifs à plus long terme demeurent assez flous, de sorte que l'on risque de voir les petits pays de la région, confrontés à une présence économique et militaire écrasante de la Chine, se ressentir de la pression ainsi exercée. À l'époque, on donnait à ce phénomène le nom de « finlandisation ». Il est indéniable que le Canada partage avec d'autres États démocratiques un intérêt à veiller à ce que cela ne se produise pas.

Le troisième facteur dont je souhaite parler est la nécessité absolument indéniable de devoir examiner ce que nous pouvons faire pour éviter une guerre. Je rappelle que la Chine investit depuis un certain temps dans la puissance navale et dans la puissance aérienne ainsi que dans les missiles balistiques. Même si ses intentions à long terme restent indéchiffrables, il semble qu'elle ait, dans l'immédiat, un double objectif : en premier lieu, éviter d'être assujettie à la coercition, comme elle pense l'avoir été dans le passé par les États-Unis mais aussi dans une moindre mesure par le Japon, à travers la force militaire; en deuxième lieu, disposer du répondant nécessaire à ses revendications maritimes dans la mer de Chine méridionale, lesquelles sont tout à fait considérables. Si elle poursuit dans cette voie, la Chine finira par disposer d'une marine de haute mer, dont l'objet est, à n'en pas douter, de sécuriser les approvisionnements à long terme en ressources naturelles afin de faire fonctionner son économie. Le Canada a donc intérêt à veiller à ce que les hostilités n'éclatent pas dans la région, risquant de se propager à d'autres parties du monde.

En quoi consistent, toujours dans la région, les priorités de sécurité du Canada? La question est un peu controversée, mais selon moi, nous devons adopter un agenda de sécurité qui corresponde à notre agenda économique dans la région, lequel est déjà bien développé. Je crois que, pour réussir, nous devons avoir et l'un et l'autre.

Un tel agenda doit, selon moi, se composer de trois éléments fondamentaux. Le premier, que nous avons déjà réclamé dans le passé, c'est que le gouvernement élabore une stratégie nationale de sécurité d'envergure mondiale, et que dans le cadre de cette stratégie, il explique les intérêts et les objectifs de sécurité qu'il s'est assignés dans la région Asie-Pacifique. Pour ce faire, il faudra nécessairement rééquilibrer l'attribution de certaines ressources, car soit on trouve de nouvelles ressources en quantité importante, soit on les redistribue en prélevant ailleurs. Et cet ailleurs, il faut bien que ce soit l'Europe, la Méditerranée et l'Afrique. Je crois, pour ma part, que les Européens sont tout à fait capables de veiller sur les intérêts de sécurité des États démocratiques de leur région.

À titre d'observation concrète, ce rééquilibrage nécessitera probablement d'œuvrer dans la direction des trois « D », à commencer par un engagement politique accru; je veux parler des ministres et des hauts dirigeants, qui doivent s'engager activement

regions that Canada is as interested in their security issues as they are in order to have any kind of credible role there. We also need to enhance our diplomatic presence.

Second, we need to redirect a great chunk of CIDA's budget, not into the region but into the problems of the region. CIDA has a \$5 billion budget. It spends only a fraction of that in what I would call dealing with the problems of the front-line states — the ones that are vulnerable — and the failing states that we end up having to fight over down the road.

Third, we need to shift the focus of our naval effort from the Atlantic to the Pacific. We have to reconfigure the navy to do this kind of work. The Pacific is much larger than the Atlantic; getting across the Pacific is an enormous undertaking and then sustaining your capability there is a huge challenge.

Having called for a national security strategy and a rebalancing of resources, I think we need to take the first step in a leadership function in the region by proposing something like an alliance of democratic states in the region. I think it can start modestly in the same way NATO started modestly, of which I can explain more later, but I think some time down the road the democratic states of the region have to get together.

The Chair: On page 2 in your reference to the number of casualties, are you referring to Afghanistan there? It is the third paragraph, fifth line down. I think that number is too large.

Mr. Chapin: Sorry. Yes, it is.

The Chair: We will correct that.

Mr. Chapin: It is 158.

The Chair: Thank you. That is what I was going to change it to.

Senator Mitchell: I thought that in Korea —

The Chair: It is not Korea; it is Afghanistan.

Senator Mitchell: No, I am going to the second paragraph. To follow up your point, I thought 516 Canadians were killed in action in Korea, not 309.

Mr. Chapin: It is possible. I take my notes from the book that Professor Denis Stairs wrote on the Korean War.

The Chair: Mr. Job, do you have any opening remarks following those of Mr. Chapin?

Brian Job, Professor, Political Science, University of British Columbia, Senior Fellow, Asia Pacific Foundation of Canada, as an individual: Good afternoon, senators. I appreciate the opportunity to appear, especially by video conference, and I certainly

vis-à-vis des questions régionales, car si l'on veut que le Canada puisse jouer un rôle dans ce domaine avec tant soit peu de crédibilité, nous devons démontrer à ces pays que nous sommes tout aussi intéressés qu'eux-mêmes à leurs questions de sécurité, et, pour ce faire, renforcer notre présence diplomatique.

En deuxième lieu, nous devons réorienter une portion importante de notre budget de l'ACDI, non pas vers la région mais vers la solution des problèmes de la région; car si l'ACDI a un budget de 5 milliards de dollars, elle n'en dépense qu'une fraction pour affronter les problèmes des États qui se trouvent en première ligne, et donc les plus vulnérables, ainsi que des États en déliquescence, que nous nous trouverons un jour obligés de combattre.

En troisième lieu, nous devons réorienter nos efforts dans le domaine naval et passer de l'Atlantique au Pacifique. Pour ce faire, il convient de reconfigurer notre marine militaire, car le Pacifique est bien plus vaste que l'Atlantique, si bien que sa traversée représente une entreprise considérable et le maintien de notre capacité y représente un effort tout aussi considérable.

Après avoir réclamé l'élaboration d'une stratégie nationale de sécurité et le rééquilibrage de nos ressources, j'en viens à la nécessité d'accomplir le premier pas en direction d'une fonction de leadership dans la région, en proposant une sorte d'alliance régionale des États démocratiques. Je pense que nous pouvons démarrer modestement, à la manière de l'OTAN — et je pourrai revenir plus en détail sur le sujet —, mais je crois que tôt ou tard, les États démocratiques de la région devront se coaliser.

La présidente : Je crois qu'au troisième paragraphe, cinquième ligne de la page 2 de votre mémoire, vous parlez du nombre de victimes. Est-ce que vous parlez de l'Afghanistan? J'ai l'impression que ce chiffre est exagéré.

M. Chapin : Désolé, il l'est, vous avez raison.

La présidente : Nous allons donc le corriger.

M. Chapin : Il s'agit de 158 victimes.

La présidente : Merci. C'est bien le chiffre que j'allais mettre moi-même.

Le sénateur Mitchell : Je croyais qu'en Corée...

La présidente : Il ne s'agit pas de la Corée, mais de l'Afghanistan.

Le sénateur Mitchell : Je parle du deuxième paragraphe. Je pensais que le nombre de soldats canadiens tués en Corée était de 516, et non de 309.

M. Chapin : C'est possible, j'ai emprunté les chiffres à l'ouvrage du professeur Denis Stairs sur la guerre de Corée.

La présidente : Monsieur Job, souhaitez-vous faire une déclaration d'ouverture suite à celle de M. Chapin?

Brian Job, professeur de sciences politiques, Université de la Colombie-Britannique, chercheur principal, Fondation Asie-Pacifique du Canada, intervention à titre individuel : Mesdames et messieurs les sénateurs, bonjour. Je vous suis reconnaissant de

appreciate your continued interest in the Asia-Pacific region in Canada.

Rather than rehearse prepared remarks, I will attempt to tap dance around Mr. Chapin's comments. It is good to be on a panel again with him; we have worked together often in the past, very productively. I will counterpoint, not at all in opposition to the things that Mr. Chapin has said, and make a couple of comments.

His first point was regarding our long relationships and interests in the Asia-Pacific. What I would add to that are two things. One is that we have been engaged in traditional security matters but increasingly in what would be called non-traditional security matters. This would be a response to natural disasters with the Canadian Forces or in peace operations, as in East Timor.

Second, the footprint of Asia in security terms has expanded substantially. We now consider, relatively often, South Asia as being a part of this. We consider Central Asia, with the states in Southwest Asia, with Afghanistan. We are looking at a larger perspective, or we need a larger perspective on Asia-Pacific than we have had in the past.

As Mr. Chapin has said, we are beginning to pay attention to our interests in the Asia-Pacific, but it simply cannot just be an economic agenda. Our partner states in the Asia-Pacific will see us in that context, but they will not necessarily see us as relevant players in the region unless we pick up the political and security sides of this.

On security interests, his second point, I would make one or two additions there. For Asian states, the first priority for most of them is regime security, however you want to cut it. It certainly is for the Chinese leadership, but when you look at what the domestic politics are in countries like Japan, South Korea and Taiwan, much of their external policies, even their security policies, appear to be dictated by manoeuvring within the domestic political context, and certainly you see that with regard to China at the moment.

Moving to China, we have to see China as aspiring to the role of a global power. That is legitimate, given China's size in the world economy and given where it is going. The consequences of that are that China will extend its security capacities to protect its natural resources and the sea lanes that Mr. Chapin pointed out. I think I sent a graph that indicates that 80 per cent of China's imported oil goes through the Strait of Malacca and 40 per cent through the Strait of Hormuz. Their interests will expand far out

cette occasion de comparaître, notamment par voie de vidéoconférence, et je me réjouis de la constance de votre intérêt pour la région Asie-Pacifique au nom du Canada.

Plutôt que de vous présenter mes notes écrites, je vais plutôt improviser autour des observations de M. Chapin. Je suis heureux de comparaître une fois de plus en même temps que lui, car nous avons, par le passé, travaillé ensemble de manière très fructueuse. Je vais donc apporter un contrepoint, pas du tout pour le contredire mais pour proposer moi-même quelques commentaires.

Il a commencé par évoquer notre relation et nos intérêts de longue date dans la région Asie-Pacifique, et je voudrais y ajouter deux éléments : le premier, c'est que nous avons certes été engagés dans des questions de sécurité traditionnelles, mais que nous nous sommes orientés de plus en plus vers des questions de sécurité que l'on pourrait qualifier de non traditionnelles. Je veux parler, notamment, de la réponse aux catastrophes naturelles ou aux opérations de maintien de la paix dans lesquelles ont été engagées les Forces canadiennes, par exemple à Timor-Est.

En deuxième lieu, l'empreinte de l'Asie n'a cessé de s'étendre pour ce qui est des problèmes de sécurité. Aujourd'hui, on y incorpore souvent l'Asie du Sud, l'Asie centrale et les pays d'Asie du Sud-Est, avec l'Afghanistan. On voit donc que la perspective s'est considérablement élargie, et nous devons adopter en conséquence une perspective beaucoup plus large pour la région Asie-Pacifique.

Comme l'a dit M. Chapin, nous commençons à prêter attention à nos intérêts dans la région Asie-Pacifique, mais il ne faut pas que nous nous restreignions à l'agenda économique. C'est sous cet angle que vont nous considérer nos États partenaires d'Asie-Pacifique, mais il n'est pas dit que si nous restons à l'écart des questions d'ordre politique et de sécurité, ils nous considéreront comme des acteurs de poids dans la région.

Pour ce qui est de sa deuxième observation, permettez-moi d'ajouter un ou deux aspects. Pour la plupart des États d'Asie, la priorité essentielle c'est la sécurité du régime, quel que soit l'optique que l'on adopte. Ça l'est certainement pour les dirigeants chinois, mais si vous observez la politique intérieure de pays comme le Japon, la Corée du Sud et Taiwan, vous constaterez que la plupart de leurs politiques extérieures, même en matière de sécurité, semblent dictées par des considérations de politique interne — phénomène que l'on observe de façon indubitable en Chine en ce moment.

Et à propos de la Chine, je dirais que nous devons la percevoir comme aspirant à un rôle de puissance d'envergure mondiale. C'est là une aspiration légitime, compte tenu de la stature de la Chine en tant qu'agent économique mondial et de son évolution. Il en découle que ce pays est destiné à renforcer ses capacités sécuritaires afin de protéger ses ressources naturelles et les voies maritimes évoquées par M. Chapin. Je pense avoir envoyé un diagramme indiquant que 80 p. 100 du pétrole importé par la

of the Asian oceans as we know them into the Indian Ocean and beyond.

Another point about China is the presence of Chinese citizens around the world. China was involved in the Libya mission to get 35,000 Chinese citizens out of Libya. As China's economic reach expands, they will expand their security capacities accordingly.

Finally, as Mr. Chapin noted, the issue here is force projection, certainly in a maritime context, but also in certain technical areas. China is expending enormous resources on cybertechnology. We consider cyberwarfare a concern but also in space, so you have a high-tech dimension there.

As far as Canadian interests are concerned, I have little to add to where Mr. Chapin left us. I am sure you will have concerns there, and I will chip in if I see any information I have that would be distinctive to add.

The Chair: Do I take it that you agree with this notion of a NATO-like alliance, that we have to propose it to show we are serious? Do you think that is realistic?

Mr. Job: I am not sure it is realistic. I am not sure there is much appetite for it on the part of Asian countries, even the democracies, to be blunt, which would take us to Japan, Korea and a couple of others. I think that the concern of even the Asian democracies is that anything that appears to be isolating of China is not seen in the long term to be a positive step towards overall security.

The Chair: Okay. We will pursue that later.

Senator Plett: Thank you, gentlemen, for coming out. I appreciate your testimony.

You have spoken quite a bit about China but not a lot about North Korea. Where do you think our biggest and most serious threat to security is? How does North Korea compare with a nation like China? Clearly they are increasing their military strength. Where would North Korea fall?

Mr. Chapin: Let me start by saying that North Korea is an enormous problem, and it is probably a larger problem now than it was before the most recent regime change. One had the sense that after the North Korean invasion of the South in 1950 under Kim Il-sung, that they settled into a tense but understandable ceasefire arrangement. His successor, Kim Jong-il, was prone to the occasional adventure, very good at tweaking people's noses, unnerving the South, the Americans and the Japanese, but knowing when to pull back. The trouble with the 29- or 30-year-old military genius — so described — now running the country is that you have no assurance that he will be as astute as his ancestors were. Moreover, the head of the military was removed

Chine traverse le détroit de Malacca et 40 p. 100 le détroit d'Ormuz. On voit donc que leurs intérêts vont s'étendre bien au-delà des océans asiatiques tels que nous les connaissons pour atteindre l'océan Indien et même au-delà.

Autre élément caractérisant la Chine, c'est la présence de citoyens chinois dans le monde entier. Ainsi, la Chine est intervenue durant la mission en Libye afin d'évacuer 35 000 de ses ressortissants. À mesure que s'étend la portée économique de la Chine, il en ira de même de ses capacités en matière de sécurité.

Enfin, comme l'a observé M. Chapin, il s'agit ici de projection de force, certainement dans le contexte maritime, mais également dans quelques domaines techniques. Ainsi, la Chine consacre d'énormes ressources à la cybertechnologie, et nous considérons que la guerre cybernétique constitue une préoccupation, également avec une dimension spatiale, et tout cela fait appel à la technologie de pointe.

S'agissant des intérêts canadiens, je n'ai pas grand-chose à ajouter à ce qu'a conclu M. Chapin. Je suis sûr que vous aurez des préoccupations à exprimer, et j'interviendrai si je pense pouvoir ajouter des informations pertinentes.

La présidente : Dois-je comprendre que vous êtes d'accord avec l'idée d'une alliance de type OTAN, que nous devons faire ce genre de proposition pour démontrer notre sérieux? Pensez-vous que cela soit réaliste?

M. Job : Je ne suis pas sûr que cela soit réaliste. Je ne crois pas que les pays d'Asie y soient enclins, même les démocraties pour dire les choses comme elles sont, je veux dire le Japon, la Corée et un ou deux autres pays. Je pense que, même pour les démocraties asiatiques, tout ce qui semble favoriser un isolement de la Chine est perçu comme quelque chose risquant de nuire à la sécurité générale.

La présidente : Très bien, nous y reviendrons plus tard.

Le sénateur Plett : Merci, messieurs, de nous avoir exposé votre point de vue.

Vous avez beaucoup parlé de la Chine, mais guère de la Corée du Nord. J'aimerais savoir quel est le pays qui, selon vous, présente la menace la plus grave pour la sécurité. Quelle comparaison faites-vous entre la menace de la Corée du Nord et celle provenant de la Chine? À l'évidence, l'une et l'autre renforcent leur puissance militaire. Où situez-vous la Corée du Nord?

M. Chapin : Je dirais, pour commencer, que la Corée du Nord représente un énorme problème, peut-être plus important encore depuis le dernier changement de régime. On avait l'impression qu'après l'invasion nord-coréenne du Sud en 1950 sous Kim Il-sung, ils étaient parvenus à un accord de cessez-le-feu, en dépit des tensions. Son successeur, Kim Jong-il, ne dédaignait pas de se lancer de temps à autre dans une équipée et il savait s'y prendre pour provoquer son voisin du Sud ou encore les Américains et les Japonais, mais il savait s'arrêter au bon moment. Le problème, avec ce nouveau dirigeant d'une trentaine d'années que l'on nous présente comme un génie militaire, c'est que l'on n'a aucune garantie qu'il sache se montrer aussi avisé que ses ancêtres. De plus,

apparently in a gun battle that killed 20 people, including him. There is a power behind the throne in the form of his aunt, who is the daughter of the founder, and her husband, who appears to be the one of the principal interlocutors with the Chinese.

Where the Chinese stand on all this is a curiosity. I think Mr. Job is far better at assessing that picture, but it seems to me that the Chinese are playing a rather dangerous game, as well, in allowing events to proceed in North Korea. I would have imagined that they had their opportunity to put a stop to the nonsense at the last regime change and they did not do so, so they must see some measure of advantage in allowing the situation to proceed, presumably hoping they can control it, but if it falls out of control it is prime for an interstate war of some character.

The North Koreans have 1 million troops on the border and another 4 million all told. They have ambitions to have a nuclear weapon. They have some missile delivery capacity. In a first assault on the South, there would not be much left of the city of Seoul after the first salvo.

Mr. Job: I have very little to add. The Chinese perspective is that their current interests and their long-term interests are satisfied with the divided peninsula. They do not look positively on a Korean Peninsula that is united in some form under a South Korean administration. They find themselves, I think, in an incredibly difficult spot because much of what North Korea's adventures have done is drive other states closer to the United States, yet at the same time they argue they have little influence.

I tend to doubt the little influence part, especially with the current leader. As Mr. Chapin said, we are at a very precarious time internally. I do not see the North Koreans at this moment trying to upset the apple cart for external relations in the near future, but longer term the real concern is either an accidental or purposeful attack, which would be suicidal for the regime in North Korea, but who knows; and second is a collapse of the state, which neither China nor South Korea can comfortably contemplate.

Senator Plett: Mr. Chapin, when you talked about us having a national security strategy, you also mentioned that we needed to enhance our diplomatic presence. I thought we had been working diligently on that. Would you expand a little on that?

Mr. Chapin: We have been working on it. My suspicion is that the diplomatic presence that we are most focused on is in fact a commercial and trade presence. We have quite an interesting range of consulates within China. My sense is, though, that on the front of our diplomatic and political relations and our security relations with the regions, we are pretty thin on the ground. Canadian embassies in most of those countries, with obviously the exceptions of Beijing and Tokyo and one or two others, are comprised of one or two political officers, maybe three. Many do

il semble que le chef de l'appareil militaire ait été éliminé à la suite d'une fusillade où 20 personnes, y compris lui-même, ont trouvé la mort. Et puis, il y a une éminence grise derrière le trône, c'est sa tante, la fille du fondateur de la dynastie, de même que son mari, qui semble être l'un des principaux interlocuteurs des Chinois.

La position des Chinois à cet égard est très curieuse. M. Job est sans doute mieux placé que moi pour évaluer cet aspect, mais j'ai l'impression qu'ils se livrent à un jeu dangereux quand, en plus, ils tolèrent ce qui se passe actuellement en Corée du Nord. Je m'attendais à qu'ils sautent sur l'occasion du récent changement de régime pour arrêter toute cette folie, mais s'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils doivent voir un certain avantage à ce que cette situation se poursuive; à supposer, comme on peut l'espérer, qu'ils soient en mesure de la maîtriser. Toutefois, si jamais les choses devaient déraiper, ce serait le déclencheur d'une guerre très particulière.

Les Nord-Coréens ont un million de soldats le long de la frontière et ils en ont quatre millions d'autres en réserve. Ils ont des ambitions nucléaires. Ils disposent d'une capacité d'emport de missiles. Après les premières salves d'une attaque sur le Sud, il ne resterait pas grand-chose de Séoul.

M. Job : Je n'ai pas grand-chose à ajouter. Les Chinois estiment qu'une péninsule divisée va dans le sens de leurs intérêts actuels et à long terme. Ils ne sont pas très favorables à la réunification des deux Corées qui relèverait d'une administration sud-coréenne. Je dirais qu'ils se trouvent dans une situation particulièrement délicate parce que les aventures nord-coréennes n'ont fait que pousser les autres pays à se rapprocher des États-Unis, ce qui ne les empêche pas d'affirmer qu'ils n'ont que peu d'influence sur la Corée du Nord.

Je doute assez que la Chine n'a pas d'influence, surtout avec l'actuel dirigeant en place. Comme M. Chapin l'a dit, le monde traverse une période de grande précarité. Je ne pense pas que les Nord-Coréens essaient de bousculer l'ordre établi pour parvenir à modifier la dynamique des relations extérieures dans un proche avenir, mais à long terme il y a lieu de redouter une attaque accidentelle ou délibérée qui, soit dit en passant, serait suicidaire pour le régime de la Corée du Nord — mais qui sait! Deuxièmement, il pourrait se produire un effondrement de l'État, ce que ni la Chine ni la Corée du Sud n'envisagent d'un bon œil.

Le sénateur Plett : Monsieur Chapin, quand vous dites que nous devons nous doter d'une stratégie nationale en matière de sécurité, vous parlez aussi de la nécessité d'améliorer notre présence diplomatique. Je pensais que nous avions fait des efforts sur ce plan. Pourriez-vous nous en dire davantage à ce sujet?

M. Chapin : Nous avons effectivement fait des progrès. Je crains, en revanche, que notre présence diplomatique soit davantage axée sur le commerce et les échanges commerciaux. Nous avons beaucoup de consulats en Chine. Il demeure que, selon moi, en ce qui concerne nos relations diplomatiques et politiques ainsi que nos relations de sécurité dans ces régions, nous ne sommes pas assez présents sur le terrain. Les ambassades du Canada dans la plupart de ces pays, à l'exception évidente de celles de Beijing et de Tokyo et d'une ou deux autres, ne sont

not have military attachés — there ought to be a great many more of them — and that has inhibited our ability to engage, to converse, to stay involved, to report back and to have ideas back here in Ottawa about interesting initiatives we can take to demonstrate our interest in their issues and contribute to solutions. The basic diplomatic infrastructure is there, but it needs to be enriched significantly.

Senator Mitchell: Thank you both for your interesting remarks. On the one hand, Mr. Chapin, you are suggesting that China constitutes a threat at some military level, potential or otherwise. On the other hand, we are looking to sell a chunk of our oil industry to it. There may be certain advantages to that because you have also alluded to the idea that good economic and diplomatic relations could reduce the threat. Could you comment on the Nexen issue and the sale of our resources in that regard?

Mr. Chapin: China is a challenge of a different kind. It does not compare in any degree to, for instance, the Soviet Union, with which I am intimately familiar, having spent many years of my life on that issue. I think it would be wrong, and Mr. Job will probably agree with this, to consider China a military threat today. There is not much history of Chinese aggression in the region. I think much of their military buildup is explained by a sense of insecurity, a sense of defensiveness, but once you acquire a formidable military capacity to deal as a potential equal with the United States, your attitudes will likely change. If in the meantime your economy is struggling, there is competition for scarce resources and you have to get them from the Gulf or from Africa or elsewhere, at a certain point you will use your military muscle subtly or otherwise to do so.

We do have to work two tracks with the Chinese. One of the hopes in the future, and it is not a particularly edifying situation to contemplate, is that the Chinese economy will slow down, and in due course that will modify their military ambitions as well.

The Chair: Mr. Job, did you have a comment?

Mr. Job: No, I think I will stay away from that one. Thank you.

Senator Mitchell: Speaking of Russia, the U.S. actually invited Russia to the most recent RIMPAC exercises and it accepted. First, are there security issues in that regard? I think General Beare assured us, and I have no reason to expect there are not, and I would like your opinion on that. Second, would it be totally and utterly unreasonable to include China in such an exercise, given that we are including Russia?

dotées que d'un ou deux agents politiques, peut-être trois. Beaucoup n'ont pas d'attachés militaires — il en faudrait beaucoup plus —, ce qui nous a empêchés de nouer des liens sur place, d'être présents et engagés, et de faire rapport à Ottawa à propos d'initiatives intéressantes qu'il y aurait lieu d'adopter pour montrer que nous sommes intéressés dans les problèmes de cette région et que nous voulons contribuer à la recherche de solutions. L'infrastructure diplomatique de base existe, mais il y a lieu de la consolider considérablement.

Le sénateur Mitchell : Merci à vous deux pour ces remarques intéressantes. D'un côté, monsieur Chapin, vous dites que la Chine représente une menace du point de vue militaire, menace potentielle ou autre, mais, d'un autre côté, le Canada cherche à céder tout un pan de son industrie pétrolière aux Chinois. Cette façon de voir les choses présente sans doute certains avantages puisque vous-même avez dit que de bonnes relations économiques et diplomatiques permettent de réduire la menace. Pourriez-vous dire quelques mots au sujet du dossier Nexen et de la vente de nos ressources naturelles?

M. Chapin : La Chine représente un défi tout à fait différent. Elle ne se compare absolument pas, par exemple, à l'Union soviétique que je connais très bien, parce que j'y ai passé bien des années à travailler précisément sur ces questions. On aurait tort, je pense, et M. Job sera sans doute d'accord avec moi, de voir la Chine comme une menace militaire. Dans l'histoire, il n'y a pas eu beaucoup d'agressions chinoises dans la région. Je dirais que les Chinois se sont dotés d'une puissance militaire, en grande partie parce qu'ils ne se sentent pas en sécurité, qu'ils veulent se défendre, mais bien sûr une fois qu'on s'est doté d'une telle capacité militaire afin de faire face à armes égales avec les États-Unis, il y a de fortes chances qu'on finisse par changer d'attitude également. S'il se trouve que vous éprouvez en même temps des difficultés économiques, que vous vous disputez avec d'autres de rares ressources naturelles et que vous devez vous approvisionner dans le Golfe, en Afrique ou ailleurs, à un moment donné, vous serez tentés de faire jouer votre puissance militaire de façon plus ou moins subtile.

Il faut agir suivant deux axes dans le cas de la Chine. Ce qu'on peut espérer dans l'avenir, mais ce n'est bien sûr pas une situation très édifiante à envisager, c'est que l'économie chinoise ralentisse et que cela finisse par infléchir les ambitions militaires des Chinois.

La présidente : Monsieur Job, vous voulez intervenir?

M. Job : Non, je crois que je ne vais pas toucher à cet aspect. Merci.

Le sénateur Mitchell : En parlant de la Russie, les Américains ont invité les Russes aux récents exercices RIMPAC et les Russes ont accepté. Voyez-vous des problèmes de sécurité à cet égard? Le général Beare, je crois, nous a rassurés à ce sujet et je n'ai aucune raison de ne pas l'être, mais j'aimerais entendre ce que vous avez à dire sur ce point. Deuxièmement, serait-il absolument déraisonnable d'inclure la Chine dans de tels exercices, puisque la Russie y a été invitée?

Mr. Chapin: On your second question, there is potential for that sort of thing. Indeed, I think I read recently that there is a scheme for the Americans and the Chinese to jointly exercise some military capability related to disaster relief and so on.

You can have less than amicable relations with adversaries and still find lots of practical ways of cooperation in the mutual interest. In Russia, for instance, there is lots of cooperation on piracy and on counterterrorism. They are helping us to a modest degree in Afghanistan with logistics. One can see the same kind of practical agenda being worked out with the Chinese to the benefit of both sides. That will not materially change the large facts that dominate, but it will certainly help to acclimatize the various sides to the character and intentions of the others and that will help down the road.

Senator Boisvenu: I invite you to have the interpretation.

Do you understand?

Mr. Job: I do not have interpretation.

The Chair: He does not have interpretation.

Senator Boisvenu: I will try my best in English.

First, it is my second appearance on this committee, and it is a great pleasure to be here. I would like to salute your presentation. It was great.

Mr. Chapin, your presentation was about some kind of shifting in the strategy. Do we have examples of allies or friendly countries that have made the same change in their strategy, such as the U.S.A. or other countries?

[Translation]

Mr. Chapin: Interesting question. I suppose that if I went back to my history books, I would find some examples.

[English]

I suspect that if I went back to my history books, I could find some examples.

[Translation]

Senator Boisvenu: Did the Americans make this strategic change?

[English]

Mr. Chapin: Let me give you the example of Australia. Until about 30 years ago, Australia saw itself largely as a strong partner with Britain and with the United States. The focus of its foreign and defence policy was therefore cooperation with the British and the Americans. They were very much involved, therefore, in what the British and Americans were involved with — the Middle East and other areas.

M. Chapin : Pour répondre à votre seconde question, ce serait effectivement faisable. Je pense d'ailleurs avoir lu récemment quelque part qu'il est prévu que les Américains et les Chinois conduisent des manœuvres conjointes sur le thème d'une intervention après une catastrophe.

On peut très bien ne pas entretenir des relations très amicales avec des adversaires et tout de même trouver des façons pratiques de collaborer dans l'intérêt mutuel. En ce qui concerne la Russie, par exemple, on constate que la collaboration sur les questions de piraterie et de lutte contre le terrorisme est très importante. Les Russes nous aident sur le plan logistique en Afghanistan, même si c'est de façon modeste. On pourrait envisager le même genre d'approche dans le cas de la Chine, et les deux côtés en bénéficieraient. Ce genre de collaboration ne va pas changer le fond du problème, mais ça peut aider les deux parties à s'approprier mutuellement et à mieux comprendre les intentions de l'autre, ce qui ne peut qu'aider à terme.

Le sénateur Boisvenu : Je vous invite à écouter l'interprétation.

Vous comprenez?

M. Job : Je n'ai pas l'interprétation.

La présidente : Il n'a pas l'interprétation.

Le sénateur Boisvenu : Eh bien, je vais essayer de faire de mon mieux dans votre langue.

Je tiens à dire, avant tout, que c'est la deuxième fois que j'assiste à ce comité et que c'est un grand plaisir pour moi. Je vous félicite pour votre exposé. Il était bon.

Monsieur Chapin, vous avez parlé d'un glissement dans la stratégie. Avez-vous des exemples de pays alliés ou amis qui ont apporté le même genre de changement à leur stratégie, comme les États-Unis, par exemple?

[Français]

M. Chapin : Question intéressante. Je suppose que si je retournais à mes livres d'histoire j'en trouverais des exemples.

[Traduction]

Je suppose que si je consultais mes livres d'histoire, je pourrais trouver des exemples.

[Français]

Le sénateur Boisvenu : Est-ce que les Américains ont fait ce changement stratégique?

[Traduction]

M. Chapin : Il y a une trentaine d'années de cela, l'Australie se considérait comme un solide partenaire de la Grande-Bretagne et des États-Unis. L'essentiel de sa politique étrangère et de sa politique de défense consistait donc à collaborer avec les Britanniques et les Américains. Ainsi, les Australiens étaient partout où se trouvaient les Britanniques et les Américains, comme au Moyen-Orient.

About 30 years ago, the Australians came to the conclusion that they were a middle power, like Canada, and that they should be a little bit more careful about what their priorities ought to be. The conclusion they drew was: "Australia is in Asia. We need to start recognizing that, and we need to become an Asian country in the sense that that is where our priorities are. We need to spend time on Indonesia, Malaysia, the Philippines and Singapore, deal with the Japanese and the Koreans, and spend far less time on the Middle East and Africa."

I am suggesting in some respects a modest reappraisal of our priorities of the same general character, not because Europe is no longer of importance to us — it will remain very important — but because our security interests in Europe have largely been satisfied with the end of the Cold War and the growth of the European economies. Europe has 500 million people, among the wealthiest in the world. They frankly do not need the Canadians or the Americans to defend them, nor do they necessarily need either of those two countries, although there are some technical issues, to help them with the Balkans or the Mediterranean or North Africa, which are their neighbourhood.

I am saying that while we do not forget about other parts of the world, we recognize the limitations of our resources and we get more effectiveness out of directing them at places that really matter and where we can expect to have some results.

Mr. Job: I apologize to the senator. I understood the question in French, but any response that I made in French would be painful, so I will proceed in English.

I would direct the committee's attention to what just came out yesterday, which is a white paper from Australia called "Australia in the Asia Century." This document is about 200 pages long and represents a year or more work on the part of Australia's government, all sectors of its government, to define its interests and strategies in Asia. As I said, I would strongly recommend it to your attention and elsewhere, actually, in the Canadian government.

With regard to the United States, to build on Mr. Chapin's comments, they are in a position of desperate reorientation of their defence sector in light of the drawdown in Iraq and Afghanistan and especially the concern over the national debt. With the Obama administration, you saw greater attention to Asia, and now we see this so-called pivot, which I think is misnamed. It is really a repositioning of U.S. attention and assets farther south in the Asia-Pacific to Guam, Australia, Singapore and the Philippines, which, as you think about it, is clearly a strategic positioning vis-à-vis China.

Il y a une trentaine d'années, les Australiens ont conclu qu'ils étaient une puissance militaire, comme le Canada, et qu'ils devraient se montrer un peu plus prudents quant aux priorités à adopter. Ils en sont arrivés à la conclusion que l'Australie se trouve en Asie, qu'ils devaient reconnaître cette réalité et devenir un pays asiatique, du moins quant au choix de leurs priorités. Ils se sont dit qu'ils devaient s'intéresser davantage à l'Indonésie, à la Malaisie, aux Philippines et à Singapour, qu'ils devaient traiter avec les Japonais et les Coréens et s'attarder beaucoup moins aux dossiers du Moyen-Orient et de l'Afrique.

En un certain sens, je recommande une modeste réévaluation de nos priorités, de façon générale comme les Australiens, non pas parce que l'Europe n'a plus d'importance pour nous — elle demeurera toujours très importante —, mais parce que nos intérêts en matière de sécurité en Europe ont été amplement satisfaits avec la fin de la guerre froide et la croissance des économies européennes. L'Europe compte 500 millions d'habitants, parmi les plus riches du monde. Ils n'ont très honnêtement pas besoin des Canadiens ou des Américains pour se défendre et n'ont pas nécessairement besoin d'un de nos deux pays, bien que pour certains enjeux techniques, nous puissions être là pour les aider comme dans les Balkans, en Méditerranée ou en Afrique du Nord, dont ils sont les voisins.

Bien qu'il ne faille pas oublier les autres parties du monde, nous devons être conscients de nos limitations et du fait que nous serions plus efficaces en réorientant nos ressources vers des régions qui comptent vraiment pour nous et où nous pouvons espérer des résultats.

M. Job : Excusez-moi, sénateur. J'ai compris la question en français, mais si je vous répondais dans la langue de Molière, ce serait très pénible et je préfère donc m'en tenir à l'anglais.

J'attire l'attention du comité sur un livre blanc australien, publié hier sous le titre « Australia in the Asia Century ». Ce document de quelque 200 pages représente une bonne année de travail pour le gouvernement australien, pour tous ses secteurs qui ont cherché à définir les intérêts et les stratégies de l'Australie en Asie. Comme je le disais, je vous recommande très fortement de le lire et je fais la même recommandation à tous ceux qui travaillent au gouvernement du Canada.

Pour enchaîner sur les remarques de M. Chapin au sujet des États-Unis, je dirais que ce pays est en train, désespérément, de réorienter son secteur de la défense à la faveur de son retrait de l'Iraq et de l'Afghanistan et surtout des préoccupations que soulève la dette nationale. Sous l'administration Obama, vous avez vu que les Américains s'intéressent de plus en plus à l'Asie et nous allons maintenant assister à un basculement des Américains vers cette région du globe. Les Américains sont en réalité en train de porter leur attention et leurs ressources davantage dans le sud de l'Asie-Pacifique, à Guam, en Australie, à Singapour et aux Philippines, tout cela, comme vous pourrez le comprendre, afin d'adopter une position stratégique face à la Chine.

Senator Johnson: Following up on the question of Senator Boisvenu about the United States and this strategic rebalancing that it is doing in the Asia-Pacific region, what should Canada and the world take from this? I agree with Mr. Job about the reasons it is happening and why they are going farther south.

Mr. Job: You are asking me what the implications are for Canada.

Senator Johnson: How should we view this in terms of the world, taking what they are doing and how they are rebalancing strategically? Is there anything further than what you said?

Mr. Job: I think that this gets caught up in a lot of the rhetoric and the think-tank industry in the United States that wants to hype what they would see, or certain individuals see, as an impending inevitable conflict with China. I think the Obama administration has been careful to attempt to avoid that, and Hillary Clinton spends a lot of time on that. The notion of moving away from Northeast Asia in a context where the assumption is that Japan and South Korea will increasingly be able to attend to their own interests, especially maritime interests in their region, puts U.S. farther south and also positions the U.S. vis-à-vis the Indian Ocean, which is, for many analysts, the next strategic maritime area of concern.

Senator Johnson: Another question would be about Canada promoting the establishment. Should we promote the establishment of a formal military alliance with like-minded countries in the Asia-Pacific region? If so, what type of alliance should be sought? Would it be a multilateral, NATO-like alliance, bilateral military relations with individual countries, or something else?

Mr. Chapin: What you have in the region at the moment is a plethora of regional organizations, some of which are strictly regional and others with extra-regional countries attached to them — Russia, the United States, Canada and so on. Most of those organizations, with one or two exceptions, have a largely economic and commercial character to them. The one exception is the ASEAN Regional Forum, which has the nucleus of the ASEAN countries but has a large contingent of other countries coming together for a day or two and, in between their annual meetings, engaging in good works to help collectively improve the security of the region. That is a very modest start, and it includes everyone from the Burmese to the Australians. It is not in any sense an organization of like-minded states.

Where I think our thinking should be going is towards a multilateralization of the “bilateralization” that has been happening. The United States has bilateral treaties with Japan, Korea and I believe Australia. It is working out new relationships with the Philippines. It was pushed out of the Philippines some time ago. It is in discussions with Vietnam and Singapore. The intent there is clearly to position the United States with those countries to help

Le sénateur Johnson : Pour enchaîner sur la question posée par le sénateur Boisvenu au sujet des États-Unis et de son rééquilibrage stratégique dans la région Asie-Pacifique, comment le Canada et le reste du monde devraient-ils interpréter tout cela? Je suis d'accord avec M. Job quant aux raisons derrière cette réorientation des Américains vers le sud.

M. Job : Vous voulez savoir quelles sont les conséquences pour le Canada?

Le sénateur Johnson : Que devrait penser le reste du monde de ce que font les Américains et de leur rééquilibrage stratégique? Pourrait-on ajouter quelque chose d'autre à ce que vous avez dit?

M. Job : Cela a donné provoqué toute une rhétorique au sein des groupes de réflexion américains qui veulent mousser leur position, de même que des déclarations à l'emporte-pièce d'individus pour qui un conflit avec la Chine est inévitable. Je dirais que l'administration Obama a été très prudente pour éviter une telle issue et qu'Hilary Clinton consacre beaucoup de temps à éviter qu'une telle chose se produise. Si l'on part de l'hypothèse que le Japon et la Corée du Sud seront de plus en plus en mesure de veiller eux-mêmes à leurs intérêts, surtout sur le plan maritime dans la région, les États-Unis peuvent se retirer du reste de l'Asie pour se tourner davantage vers le sud et se positionner dans l'océan Indien qui, pour beaucoup d'analystes, sera la prochaine région maritime préoccupante d'un point de vue stratégique.

Le sénateur Johnson : L'autre question consiste à savoir si le Canada doit promouvoir la création d'une alliance militaire officielle avec des pays aux vues similaires de la région Asie-Pacifique. Le cas échéant, de quel genre d'alliance devrait-il s'agir? Devrait-il s'agir d'une alliance multilatérale, comme l'OTAN, ou de relations militaires bilatérales avec certains pays, ou d'une quelconque autre formule?

M. Chapin : Il existe dans la région une pléthore d'organisations régionales qui, pour certaines, sont strictement régionales et qui, pour d'autres, englobent des pays extérieurs à la région — la Russie, les États-Unis, le Canada et ainsi de suite. La plupart de ces organisations, à une ou deux exceptions près, ont un caractère principalement économique et commercial. La seule exception est le Forum régional de l'ANASE dont le noyau est constitué de pays de l'ANASE auxquels viennent se joindre d'autres pays, lors de l'assemblée générale annuelle, pour un jour ou deux, afin de participer à l'excellent travail d'amélioration de la sécurité collective de la région. C'est un début fort modeste qui englobe tous les pays, de la Birmanie à l'Australie. On ne peut pas parler dans ce cas de pays aux vues similaires.

Nous devons nous intéresser à un phénomène qui est en train de se produire, je veux parler de la multilatéralisation de la « bilatéralisation ». Les États-Unis ont conclu des traités bilatéraux avec le Japon, la Corée et, je crois également, l'Australie. Les Américains sont en train d'instaurer de nouvelles relations avec les Philippines. C'est ce qu'avait réclamé ce pays il y a quelque temps. Les États-Unis sont également en discussion avec le

those countries, first of all, feel more secure in the relation they have with the United States, and also to benefit from the contacts and the work that will go into an alliance of that kind.

I think we should be looking at some of the players in that association. The Americans have alliances, or treaties or agreements or close understandings, with Japan, Korea, Australia, New Zealand, the Philippines, Malaysia, Singapore, Vietnam and maybe one or two others. They have a relationship with us as well. Maybe the time has come to ask what there is in common here that could serve as the fundamentals, not of a NATO organization, but of a North Atlantic type treaty created in 1949, 14 little articles, unlike the very large UN charter, where people pledged to support certain kinds of principles and purposes, and just about left it at that.

They did provide for a council that would meet and they did provide for a committee of military chiefs of staff and said — this is 1949 still — that if we need more subsidiary bodies down the road we will go that route.

It seems to me NATO started modestly as a kind of pledge of mutual support, which was not directed against anybody. The Soviet Union was not mentioned anywhere in the North Atlantic Treaty. One could imagine something like that being concocted for Asia-Pacific. It does not mention China. It simply says that this is not about you, this is about us. We have certain things in common and are beginning to realize we need to work in common together on those issues and see where it goes from there.

The Chair: I do not want to be pejorative, but let me see what Mr. Job has to say about this in terms of the relative usefulness of talk shops. Do we need another one of those? If not, do you have any specific things in which Canada might engage?

Mr. Job: I will have to disagree with Mr. Chapin about a NATO-like alliance. You could say it did not mention the U.S.S.R., but the elephant was in the room and it was the entire focus of the purpose of the organization. In fact that was the only time the organization actually functioned well, which was when they had a pronounced and articulated threat.

I do not think that is the answer in the Asia-Pacific. I do think there is a good point in thinking that we should look to promote our interests and the interests of open societies in key countries. One that has not been mentioned thus far is Indonesia. However, Indonesia, the Philippines, Thailand and Vietnam should all be targets of our attentions.

Vietnam et Singapour. L'intention visée est de positionner les États-Unis auprès de ces pays afin de les assister, principalement pour qu'ils se sentent plus à l'aise dans leurs relations avec les États-Unis, et également pour que les Américains bénéficient de contrats découlant d'alliances de ce genre.

Nous devrions examiner qui sont les participants à de telles associations. Les Américains ont conclu des alliances, des traités ou des accords ou encore des protocoles d'entente avec le Japon, la Corée, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Philippines, la Malaisie, Singapour, le Vietnam et peut-être deux ou trois autres pays. Et puis, ils ont des liens avec nous également. Le moment est peut-être venu d'essayer de dégager ce que nous avons en commun pour nous en servir de base afin de créer une organisation, non pas du type OTAN, mais du type Traité de l'Atlantique Nord de 1949 qui comportait 14 petits articles, contrairement à l'énorme charte de l'ONU, traité en vertu duquel les signataires s'étaient engagés à faire respecter certains principes et objectifs, sans plus.

On avait prévu la création d'un conseil qui se réunirait régulièrement, de même qu'un comité des chefs d'état-major étant donné — et nous sommes en 1949 — que si d'autres organismes devenaient nécessaires plus tard, on examinerait la situation en temps et lieu.

Je pense que l'OTAN a commencé ainsi, de façon modeste, à partir d'un engagement de soutien mutuel en vertu duquel on ne visait personne en particulier. Dans le Traité de l'Atlantique Nord, il n'est absolument pas fait mention de l'Union soviétique. On pourrait fort bien imaginer un traité de la sorte dans le cas de l'Asie-Pacifique. On n'y mentionnerait pas la Chine. On y dirait simplement : ça ne vous concerne pas vous, ça nous concerne nous. Nous avons certaines choses en commun et nous commençons à nous rendre compte qu'il est nécessaire de travailler ensemble sur les problèmes que nous avons en commun, quitte à voir ce qui viendra ensuite.

La présidente : Sans faire de mauvais esprit, je serais curieuse de savoir ce que M. Job a à dire quant à l'utilité relative des forums de discussion. Est-il nécessaire d'en lancer un autre? Dans la négative, y a-t-il des sujets précis sur lesquels le Canada pourrait s'engager?

M. Job : Je ne suis pas d'accord avec M. Chapin au sujet d'une alliance dans le genre de l'OTAN. L'URSS n'était peut-être pas mentionnée expressément, mais elle était la raison d'être de l'organisation. En réalité, l'OTAN a bien fonctionné uniquement lorsqu'il a été confronté à une menace importante et précise.

Je ne pense pas que ce soit la solution pour l'Asie-Pacifique. Je crois souhaitable de chercher à promouvoir nos intérêts et ceux des sociétés ouvertes de certains pays. Un pays qui n'a pas encore été mentionné est l'Indonésie. Toutefois, l'Indonésie, les Philippines, la Thaïlande et le Vietnam devraient tous être la cible de notre attention.

What else should we be doing? Going back to where we were a moment ago, there are ways in which we do want to keep our presence seen as relevant in the region. Frankly, we dropped off the radar screen about half a decade ago, or further. We picked it up on the economic front. We are beginning to pay attention to some of the security oriented institutions. The oddly named Shangri-La Dialogue, for instance, is one of the key ones. Our Minister of Defence has shown up only twice in 10 years, and in that context we are simply being seen as not interested. Therefore, we do not get invited to the ASEAN defence ministers' meeting. We have now not been invited to the East Asia Summit, which I think is on the directions that Mr. Chapin is actually talking about.

The model is not NATO; the model is the OSCE, which had a specific confidence-building and inclusive intentionality rather than an exclusive one.

The Chair: That is an interesting point.

Senator Dawson: As you know, there is a parliamentary association meeting. Senator Day was there last week, with 130 countries represented by 900 people. In two years, the next conference will be in Mongolia. They are lobbying harder in these international conferences than they used to in the past and they have "solidity." The Asia-Pacific group made some common requests, which was not known in that forum in the past. Perhaps they are not going towards NATO, but they have a lot more "solidity." The complex chart of the organizations that exist makes it difficult for them to arrive at easy solutions.

I could go on and on about what was said there, but informally you could sense that some of the comments were such that if China cannot buy Canadian companies, how will we get guarantees for resources that we need? They basically go back to the past wars and say that every time there was a war was because some of the countries felt they did not have access to resources. That is their biggest issue right now. They are all battling for the same level of resources regionally. If they do not get them through peaceful ways, they might become more aggressive.

Do you have any comments about how to look at trade, democracy, and conflict and ask what would be the best solution to these economic difficulties they are having?

Mr. Chapin: I do not think there is a best solution. I think you muddle through on a lot of these issues. Clearly, it is a very dangerous game to anticipate or telegraph the notion that you will deny a country the resources it needs to survive and sustain its economy. That has produced wars in the past. Just the anticipation of the deficiency can produce conflict.

Beyond that, I am not sure there is very much I can add to the picture other than to say that you deal with the situations one at a time. I am not sure that we need to pledge our resources to China to demonstrate our bona fides and our interests in national peace and security. That is not the price we need to be contemplating

Que devrions-nous faire d'autre? Pour en revenir au sujet de tout à l'heure, nous devrions saisir les occasions de rester présents dans la région. Nous avons disparu de la scène depuis au moins cinq ans. Nous avons réoccupé cet espace sur le front économique. Nous commençons à nous intéresser à certaines des institutions orientées vers la sécurité. Par exemple, le Dialogue Shangri-La, au nom bizarre, en est l'une des principales. Comme notre ministre de la Défense ne s'y est présenté que deux fois en 10 ans, nous n'avons pas l'air intéressés. C'est pourquoi nous ne sommes pas invités aux réunions des ministres de la Défense de l'ANASE. Nous n'avons pas été invités au Sommet de l'Asie de l'Est, ce qui rejoint, je pense, ce dont parlait M. Chapin.

Le modèle à suivre n'est pas l'OTAN, mais l'OSCE dont l'intentionnalité est axée sur le renforcement de la confiance et inclusive plutôt qu'exclusive.

La présidente : C'est un argument intéressant.

Le sénateur Dawson : Comme vous le savez, il y a eu une réunion de l'Association parlementaire. Le sénateur Day y a participé, la semaine dernière, avec 900 personnes représentant 130 pays. La prochaine conférence aura lieu dans deux ans, en Mongolie. Dans ces conférences internationales, ces pays se livrent à un lobbying plus énergique que ce n'était le cas avant et ils ont de la « solidité ». Le groupe Asie-Pacifique a formulé certaines demandes communes, ce qui ne se faisait pas dans cette tribune par le passé. Ces pays ne se dirigent peut-être pas vers le modèle de l'OTAN, mais ils ont beaucoup plus de « solidité ». Les organisations existantes ont du mal à trouver des solutions faciles en raison de la complexité de leur charte.

Je pourrais parler longuement de ce qui a été dit à cette conférence, mais d'après certains propos, on s'est demandé comment s'assurer d'un accès aux ressources dont on a besoin si la Chine ne peut pas acheter des entreprises canadiennes? Les participants ont évoqué les guerres passées en disant que chaque fois qu'il y a eu une guerre, c'est parce que certains pays estimaient ne pas avoir accès aux ressources. Il s'agit actuellement du principal enjeu. Tous ces pays se disputent les mêmes ressources au niveau régional. S'ils ne les obtiennent pas par des moyens pacifiques, ils pourraient devenir plus agressifs.

Comment faudrait-il envisager le commerce, la démocratie et les conflits et quelle serait la meilleure solution pour résoudre les difficultés économiques de ces pays?

M. Chapin : Je ne pense pas qu'il y ait de solution idéale. C'est par tâtonnements qu'on en trouve une pour un bon nombre de ces problèmes. Bien entendu, il est très dangereux de laisser entendre que vous refuserez à un pays les ressources dont il a besoin pour survivre et soutenir son économie. C'est ce qui a causé des guerres par le passé. La simple prévision d'une pénurie peut produire un conflit.

À part cela, je ne pense pas avoir grand-chose à ajouter si ce n'est qu'il faut résoudre chaque situation l'une après l'autre. Je ne suis pas sûr que nous devions garantir à la Chine l'accès à nos ressources pour démontrer notre bonne foi et notre intérêt pour la paix et la sécurité nationale. Ce n'est pas le prix que nous devons

and that is not the price they should expect us to pay. However, the fight over resources has probably historically been the single greatest spur to war of which I am aware.

The Chair: We have looked, as you well know, at the Arctic, which is one of the underlying issues in that whole discussion.

Mr. Job, did you want to make any other comments?

Mr. Job: Not particularly on that point, thank you.

Mr. Chapin: Can I ask for the next tough question to go to Mr. Job rather than to me?

The Chair: We will work on that.

Senator Day: I am siding more with Mr. Job than with Mr. Chapin in relation to the issue that Senator Johnson raised in terms of NATO.

Mr. Chapin, you did not mention Article 5, which seems to me to be the critical part of the NATO formation. The North Atlantic Treaty is coming to the defence of any nation that is in distress from another nation, but NATO has evolved a lot from that to try to create another type of organization in the Asia-Pacific region rather than following where NATO has been going. NATO has been working with China, as you mentioned with Libya, off the West Coast of Africa with respect to pirates, and partnership in the Indian Ocean with Indians and with the Indonesians, the Australians, Singapore, and that is all through partnerships and an expansion of an existing mechanism rather than trying to create another one. Can you comment more on that aspect of the partnership, as opposed to the Article 5 type security that some nations might be looking for?

The Chair: Did you want me to ask Mr. Job that question? Mr. Job, do you want to take the first shot at it?

Mr. Job: I will go back to it, yes. I think I made my initial point fairly clear, but at the same time I think that Mr. Chapin has a legitimate and important point to make, which is greater engagement by Canada in these sorts of issues. The dilemma I would have is that I think our interests are in a more inclusive or most inclusive sort of institution.

The notion of a military alliance in Asia is simply not going to work. You already have extraordinary tensions on the part of the Japanese and the South Koreans vis-à-vis how their relationship could develop in any kind of, shall we say, military crisis. I think the prospect of getting any kind of immediate agreement on response is almost zero.

One of the dilemmas is that if you look at the Libyan mission, you cannot say that NATO is functioning effectively in that regard, either. As you get diffuse security interests among nations, you will find it harder and harder to develop military alliance logic for their cooperation.

nous attendre à payer ni ce que la Chine doit attendre de nous. Néanmoins, au cours de l'histoire, la lutte pour les ressources a sans doute été la principale source de conflits.

La présidente : Comme vous le savez, nous nous sommes penchés sur la question de l'Arctique, qui est l'un des enjeux sous-jacents de cette discussion.

Monsieur Job, vous vouliez ajouter quelque chose?

M. Job : Pas particulièrement, merci.

M. Chapin : Pourrais-je vous demander d'adresser la prochaine question difficile à M Job plutôt qu'à moi?

La présidente : Nous allons essayer.

Le sénateur Day : Je me range davantage du côté de M. Job que du côté de M. Chapin en ce qui concerne la question que le sénateur Johnson a soulevée à propos de l'OTAN.

Monsieur Chapin, vous n'avez pas mentionné l'article 5 qui me semble être l'élément essentiel de la création de l'OTAN. L'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord se porte à la défense de tout pays menacé par un autre pays, mais l'OTAN a beaucoup évolué depuis, et c'est un autre type d'organisation que l'on essaie de créer dans la région de l'Asie-Pacifique au lieu de suivre la voie dans laquelle l'OTAN s'est engagée par le passé. L'OTAN a travaillé avec la Chine, avec la Libye, comme vous l'avez mentionné, au large de la côte ouest de l'Afrique, contre les pirates, et dans l'océan Indien, en partenariat avec les Indiens, les Indonésiens, les Australiens et Singapour. Tout cela a été fait en nouant des partenariats et en élargissant un mécanisme existant plutôt qu'en essayant d'en créer un nouveau. Pourriez-vous nous en dire plus sur cet aspect du partenariat par opposition à une sécurité sur le modèle de l'article 5 que certains pays pourraient rechercher?

La présidente : Voulez-vous que je demande à M. Job de répondre à cette question? Monsieur Job, voulez-vous être le premier à y répondre?

M. Job : Oui, je vais revenir sur ce sujet. Je pense avoir été assez clair tout à l'heure, mais en même temps, M. Chapin a sans doute un argument légitime et important en faveur d'un engagement accru du Canada dans ce genre de situations. Mon dilemme est qu'à mon avis, nous aurions avantage à nous doter d'une institution plus inclusive.

Une alliance militaire en Asie est un concept qui ne tiendra tout simplement pas la route. Il y a déjà des tensions extraordinaires du côté des Japonais et des Sud-Coréens à l'égard de la tournure que pourraient prendre leurs relations en cas de crise militaire. La possibilité d'un accord immédiat sur les mesures à prendre me semble pratiquement nulle.

Une des difficultés est que, si vous prenez la mission en Libye, on ne peut pas dire non plus que l'OTAN fonctionne efficacement à cet égard. Les intérêts des différents pays sur le plan de la sécurité n'étant pas vraiment les mêmes, il sera de plus en plus difficile d'établir une logique d'alliance militaire pour obtenir leur coopération.

As I said at the beginning, going back to Mr. Chapin's point, I think you do want to see our engagement and some institutional innovation in the Asia-Pacific.

Mr. Chapin: As Mr. Job says, there is the alternative model to the one I have proposed, which would be a treaty or an alliance among democratic states in the region, or something more akin to the OSCE, where you have one group of democratic states, at least when the whole thing started out. Then you had the Warsaw Pact members, and then you had a number of European neutrals. That process was very successful. It was not the only initiative that brought about the end of the Cold War, but it was very successful in reducing tensions and expanding understandings. There is probably a role for some institution like that in Asia.

I will put it to you, however, that one way or the other, something similar to that probably exists in bits and pieces in the institutions that are already there.

To Senator Day's point about NATO's partnerships being another avenue, if NATO's partnerships were ever to seriously contemplate the membership and the full involvement in decision making of some of the major countries that have helped us out in the past in Afghanistan — countries like Japan with its money, South Korea with their police, and Australia and New Zealand with their troops — if NATO would ever contemplate that, I would say that is your main chance and you go with that. I have to confess that I see almost no possibility that NATO would be willing to contemplate that route.

In the meantime, because we are members of NATO and we signed on to Article 5 — in theory, anyway — we are supposed to be ready to come to the defence of Bulgaria or Romania and other countries were they to be attacked by Russia or some other entity. That is an unbelievable scenario.

You may say to yourself that there is some struggling in NATO at the moment. It has served a variety of purposes very well, up to and including the peaceful termination of the Cold War, the reintegration of societies, the democratization of the military forces of Eastern Europe and the socialization of Eastern Europeans back into the mainstream of European life. NATO has been the single most important instrument for achieving these wonderful results. The question now is whether the next step is to have Georgia and the Ukraine join, and how will the Russians react to that?

I think the time has come to re-conceive the international security architecture, which we have had up until now, *inter alia* to take account of the growing interests that many of us have in the security of the Asia-Pacific region and our tight relationships with democratic states in that region.

Senator Dallaire: In 1992, Boutros Boutros-Ghali produced a seminal document in which he argued the requirement for regional capabilities and in which he felt the UN should be nurturing regional capabilities through its membership, like the African Union, the Organization of American States, the European Union and, of course, the Far East and what they

Comme je l'ai dit au départ, pour en revenir à l'argument de M. Chapin, je crois souhaitable de s'engager et d'innover sur le plan institutionnel dans la région de l'Asie-Pacifique.

M. Chapin : Comme l'a dit M. Job, il y a un autre modèle que celui que j'ai proposé, à savoir un traité ou une alliance entre les États démocratiques de la région ou quelque chose de plus similaire à l'OSCE, formée d'un groupe de pays démocratiques, du moins quand cette initiative a démarré. Il y a eu ensuite les membres du Pacte de Varsovie, puis un certain nombre de pays européens neutres. Ce processus a été couronné de succès. Ce n'est pas la seule initiative qui ait conduit à la guerre froide, mais cela a largement contribué à réduire les tensions et à améliorer la compréhension. Une institution du même genre a probablement un rôle à jouer en Asie.

Je dirais toutefois que nous avons probablement les éléments de quelque chose de similaire, sous une forme ou sous une autre, dans les institutions qui existent déjà.

Pour répondre au sénateur Day au sujet de la voie des partenariats de l'OTAN, si les partenaires de l'OTAN envisageaient sérieusement l'adhésion et la pleine participation aux décisions de certains des principaux pays qui nous ont aidés en Afghanistan — des pays comme le Japon avec son argent, la Corée du Sud avec sa police ainsi que l'Australie et la Nouvelle-Zélande avec leurs soldats — si l'OTAN pouvait l'envisager, j'estime que ce serait la meilleure solution. J'avoue douter fort que l'OTAN puisse être prête à envisager cette voie.

En attendant, comme nous sommes membre de l'OTAN et que nous avons signé l'article 5, nous sommes censés être prêts — du moins en théorie — à défendre la Bulgarie, la Roumanie ou d'autres pays s'ils étaient attaqués par la Russie ou une autre entité. C'est un scénario incroyable.

Vous pensez peut-être qu'il y a certaines tensions actuellement au sein de l'OTAN. Cette organisation a très bien atteint divers objectifs dont l'achèvement pacifique de la guerre froide, la réintégration de sociétés, la démocratisation des forces militaires d'Europe septentrionale et la socialisation des Européens de l'Est en les réinsérant dans la communauté européenne. L'OTAN est le principal instrument qui a permis d'atteindre ces merveilleux résultats. La question est maintenant de savoir si la prochaine étape sera l'adhésion de la Géorgie et de l'Ukraine et quelle sera alors la réaction des Russes.

Le temps est venu, je pense, de repenser l'architecture internationale de la sécurité, notamment pour tenir compte de l'intérêt grandissant d'un grand nombre d'entre nous pour la sécurité dans la région de l'Asie-Pacifique et de nos liens étroits avec les États démocratiques de cette région.

Le sénateur Dallaire : En 1992, Boutros Boutros-Ghali a présenté un document fondamental dans lequel il faisait valoir la nécessité d'une capacité régionale et estimait que l'ONU devrait favoriser l'établissement de capacités régionales par l'entremise de ses membres comme l'Union Africaine, l'Organisation des États américains, l'Union européenne, et bien sûr, l'Extrême-Orient et

would have as regional capability. He also argued that we should be striving to build capacity in those regions in order to respond to nascent crises and catastrophes, and under Chapter 8 we might reinforce them in that context.

I am wondering whether there is a more specific role we could play, as we are doing in helping the African Union build capacity with their African standby force, to consider using the mantra of the UN to actually go in and try to assist that region in building its capacity.

Mr. Job: Senator, I think you are onto something. In particular, if you are looking to regional capacity-building in the sense of peace operations broadly constituted as you described them, there is a positive and a negative here.

First, the negative is that the likely counterpart to the African Union in Asia is ASEAN, the Association of Southeast Asian Nations. They have been particularly reluctant to engage in conflict resolution. There were tentative steps in the last year or two with regard to a couple of incidents.

On the positive side, they have shown substantial interest in developing peacekeeping centres and early warning and preventative diplomacy capacities, and that is where, if you are looking for a specific Canadian uptake, I believe it could be most effectively focused. I think Indonesia has already set up a centre in that regard. I am not sure about a couple of the others, but I think there is some possibility of traction there.

Mr. Chapin: I think it is an idea worth exploring, but the pre-condition is that the UN needs to enhance its own capacity to build capacity. It is struggling in a lot of places. One of the agencies to build capacity in Third World and conflict situations that has been really successful has been NATO rather than the UN. I do not think we should give up on the UN just yet, but the UN does not seem to have much of a track record in the last little while.

Senator Dallaire: I will not defend NATO, that is for sure, certainly out-of-area NATO.

My other point is that we just had RIMPAC. What command and control is above RIMPAC? What sort of guidance is there? What are the strategic focus and the aim of RIMPAC above building standing operating procedures between 20-odd countries on how to do certain specific tasks in the ocean?

Should there not be a body above it that is actually providing that guidance and command and control? Should we not be looking at that sort of entity, where Canada could be far more engaged in building with some of those friends versus simply letting Americans produce an exercise every couple of years?

Mr. Chapin: If that is not a rhetorical question, my answer would be that we should. If we find something that works, we should reinforce it in any conceivable way we can.

sa capacité régionale. Il faisait valoir aussi que nous devrions chercher à renforcer la capacité dans ces régions pour répondre aux crises naissantes et aux catastrophes et que nous pourrions le faire en vertu du chapitre VIII.

Je me demande si nous pourrions jouer un rôle plus précis, comme nous le faisons en aidant l'Union Africaine à renforcer la capacité grâce à la Force africaine en attente, pour mettre en pratique le mantra des Nations Unies en essayant d'aider cette région à renforcer sa capacité.

M. Job : Sénateur, je pense que vous soulevez une question importante. Plus précisément, si vous envisagez un renforcement des capacités régionales pour des opérations de maintien de la paix reposant sur de larges assises comme vous l'avez décrit, il y a un aspect positif et un aspect négatif à considérer.

D'abord, le côté négatif est que l'homologue de l'Union Africaine en Asie est probablement l'ANASE, l'Association des nations de l'Asie du Sud-Est. Elle a été très réticente à s'engager dans la résolution des conflits. Elle s'y est essayée l'année dernière ou il y a deux ans suite à certains incidents.

Du côté positif, elle s'est montrée sérieusement intéressée à établir des centres de maintien de la paix ainsi qu'une capacité d'alerte précoce et diplomatie préventive. Si vous cherchez un rôle précis pour le Canada, c'est là qu'il pourrait, je crois, être le plus efficace. Je pense que l'Indonésie a déjà établi un centre de ce genre. C'est peut-être aussi le cas de deux autres pays, mais cela pourrait avoir un effet d'entraînement.

M. Chapin : À mon avis, c'est une idée qu'il faudrait explorer, mais la condition préalable est que les Nations Unies doivent améliorer leur propre capacité de renforcer les capacités. Elles connaissent des difficultés dans de nombreuses régions. L'OTAN et non pas les Nations Unies est l'une des organisations qui a bien réussi à renforcer les capacités dans le tiers-monde et dans les situations de conflit. Je ne pense pas que le temps soit venu de renoncer à l'ONU, mais elle ne semble pas avoir obtenu beaucoup de succès ces derniers temps.

Le sénateur Dallaire : Je ne vais certainement pas défendre l'OTAN en dehors de sa zone.

D'autre part, le RIMPAC a eu lieu récemment. Quel commandement dirige le RIMPAC? Quel genre de contrôle exerce-t-on? Quel est l'objectif stratégique et le but du RIMPAC à part la mise au point de procédures opérationnelles permanentes entre une vingtaine de pays quant à la façon d'accomplir certaines tâches précises dans l'océan?

Ne faudrait-il pas avoir un organisme chargé de guider, de commander et contrôler le RIMPAC? Ne devrions-nous pas envisager une entité de ce genre au sein de laquelle le Canada pourrait s'engager beaucoup plus dans le renforcement des capacités avec certains de ses amis au lieu de laisser simplement les Américains organiser un exercice tous les deux ans?

M. Chapin : Si ce n'est pas une question théorique, je répondrais que nous devrions le faire. Si nous trouvons un système qui fonctionne, il faut le renforcer par tous les moyens possibles.

The Chair: Mr. Job, do you have a final word on that?

Mr. Job: I would not add to that. I think the issue for Canada is finding roles that are within our capabilities in which we can make a relevant contribution. The notion that we would cede to some position of larger authority in the Asia-Pacific in a military command sense is not on.

However, I think there are specific niche roles in there that we should be looking for much more actively than we are at present. One of those is response to disasters. There is an area where naval capacities and our talents can translate very nicely from domestic to international.

The Chair: Thank you both very much. There have been some very interesting ideas put on the table for us to consider.

Our thanks to Brian Job, Professor, Political Science, University of British Columbia, and Senior Fellow, Asia Pacific Foundation of Canada; and to Paul Chapin, Vice President, Conference of Defence Associations Institute here in Ottawa.

We will have our Library of Parliament staff do the fact-checking and alter that document, with your permission.

Honourable senators, we had hoped to have with us this week as well James Lewis, Senior Fellow at CSIS in Washington, but the storm has delayed him and he cannot get to a studio to connect with us. We will continue on in looking at this issue.

We have heard in the last month some pretty dramatic statements. The American Secretary of Defense gave a rather stark speech to a business community in New York and talked about cyberthreats, that we were facing cyber-Pearl Harbors and that we were at a kind of pre-9/11 moment on this issue, just as we had been when it came to the terrorist threat just prior to the events that we know so well in 2001.

We have been looking at this issue in Canada. There has been a fair amount of activity over the last 10 years, in particular. Last week, the Auditor General reported on how the federal government is doing in protecting critical infrastructure against cyberthreats. He noted progress since 2010 but also found some shortcomings.

Public Safety Canada has agreed to many of the recommendations that were put forward. We will discuss some of them today.

With us is Graham Flack, Acting Deputy Minister for Public Safety Canada.

Welcome, and thank you for being here again. We see a lot of you at this committee.

La présidente : Monsieur Job, avez-vous un dernier mot à dire à ce sujet?

M. Job : Je n'ai rien à ajouter. À mon avis, il s'agit pour le Canada de trouver des rôles à jouer qui correspondent à ses capacités et qui lui permettent d'apporter une contribution pertinente. La question d'un rôle plus important sur le plan du commandement militaire dans la région de l'Asie-Pacifique ne se pose pas.

Néanmoins, il y a des créneaux que nous devrions, je pense, rechercher beaucoup plus activement que ce n'est le cas actuellement. L'un d'eux est l'intervention en cas de catastrophes. C'est un domaine dans lequel notre capacité navale et nos talents peuvent être transférés très facilement de la scène nationale à la scène internationale.

La présidente : Je vous remercie tous les deux infiniment. Vous nous avez soumis certaines idées très intéressantes.

J'adresse nos remerciements à Brian Job, professeur de sciences politiques à l'Université de la Colombie-Britannique et agrégé supérieur de recherches à la Fondation Asie-Pacifique du Canada ainsi qu'à Paul Chapin, vice président, Institut de la Conférence des associations de la défense, ici, à Ottawa.

Le personnel de la Bibliothèque du Parlement va vérifier les faits et modifier le document, avec votre permission.

Honorables sénateurs, nous espérons recevoir également cette semaine James Lewis, agrégé supérieur au CSIS, à Washington, mais la tempête l'a retardé et il ne peut pas se rendre dans un studio pour communiquer avec nous. Nous allons continuer à nous pencher sur cette question.

Le mois dernier, nous avons entendu des déclarations assez dramatiques. Le secrétaire à la Défense des États-Unis a fait un discours assez inquiétant devant le milieu des affaires newyorkais à qui il a parlé des cybermenaces en disant que nous risquons des cyberattaques de l'ampleur de Pearl Harbor, que l'époque actuelle se comparait à celle qui précédait le 11 septembre, juste avant les événements de 2001 que nous connaissons si bien.

Il y a eu beaucoup d'activités, surtout au cours des 10 dernières années. La semaine dernière, le vérificateur général a parlé de ce que fait le gouvernement fédéral pour protéger l'infrastructure essentielle contre les cybermenaces. Il a constaté des progrès depuis 2010, mais aussi certaines lacunes.

Sécurité publique Canada a approuvé un grand nombre des recommandations qui ont été formulées. Nous allons discuter de certaines d'entre elles aujourd'hui.

Nous recevons Graham Flack, sous-ministre par intérim de Sécurité publique Canada.

Bienvenue et merci d'être revenu devant le comité. Nous vous voyons souvent ici.

Robert Gordon is also with us, Special Advisor, Cyber Security, and Windy Anderson, Director of the Canadian Cyber Incident Response Centre, which has its acronym as well, CCIRC.

Mr. Flack, I gather you have opening comments.

[*Translation*]

Graham Flack, Acting Deputy Minister, Public Safety Canada: Thank you, Madam Chair. With your permission, I would like to raise three points by way of introduction.

The first point, as you have mentioned, is that the threats to cybersecurity facing Canada and other countries have increased significantly in recent years.

The Canadian government has made considerable progress with regard to the identification of evolving threats and the strengthening of our ability to better protect our essential infrastructure.

Still, we need to adjust our systems continually so as to deal with the various and growing sources of cyberthreats.

[*English*]

Second, just to situate some of the acronyms you talked about in the report, we have Ms. Anderson here, who runs the Canadian Cyber Incident Response Centre. In some of your questions, you may want to ask her how it operates because I think there is misunderstanding as to the role we play with a response centre like that.

The primary role of the CCIRC, which is Ms. Anderson's organization, is to monitor the cyberthreat environment and provide technical and strategic advice on cyberthreats, as well as to coordinate the national response against cyberattacks on systems outside the federal government. For instance, CCIRC has an ongoing project to evaluate weaknesses in industrial control systems used by many critical infrastructure providers. This work helps companies to then protect their own networks.

I want to stress that CCIRC is not responsible for monitoring or protecting federal government networks. That is the responsibility of individual federal departments, which have their own IT systems to protect sensitive information. As the committee may be aware, Shared Services Canada was recently created to streamline our federal IT systems and make them more secure and reliable. They are ultimately assisted by the Communications Security Establishment, which the committee will be familiar with, which plays a role in detecting, analyzing and mitigating the impact of high-level cybersecurity incidents that affect the integrity and availability of our federal networks.

Nous avons aussi le plaisir d'accueillir Robert Gordon, conseiller spécial, Cyber Sécurité et Windy Anderson, directrice du Centre canadien de réponse aux incidents cybernétiques dont l'acronyme est CCRIC.

Monsieur Flack, je crois que vous désirez faire une déclaration préliminaire.

[*Français*]

Graham Flack, sous-ministre par intérim, Sécurité publique Canada : Merci, madame la présidente. Si vous me le permettez, j'aimerais soulever trois points en introduction.

Le premier point, comme vous l'avez soulevé, les menaces liées à la cybersécurité auxquelles font face le Canada et d'autres pays se sont accrues de façon importante au cours des dernières années.

Le gouvernement du Canada a fait d'importants progrès en ce qui a trait à l'identification des menaces en évolution et au renforcement de notre capacité de mieux protéger notre infrastructure essentielle.

Néanmoins, nous devons adapter continuellement nos systèmes pour pouvoir répondre aux milieux variables et grandissants des cybermenaces.

[*Traduction*]

Deuxièmement, simplement pour situer certains des acronymes dont vous parlez dans le rapport, nous avons ici Mme Anderson qui dirige le Centre canadien de réponse aux incidents cybernétiques. Vous pourrez peut-être lui poser des questions sur le fonctionnement du centre, car je pense qu'on ne comprend pas très bien le rôle que nous jouons grâce à un centre d'intervention comme celui-là.

Le rôle principal du centre, l'organisation de Mme Anderson, est de surveiller l'environnement de cybermenaces et de fournir des conseils techniques et stratégiques à ce sujet, en plus de coordonner l'intervention nationale en cas d'attaques cybernétiques sur des systèmes à l'extérieur du gouvernement fédéral. Par exemple, le CCRIC mène actuellement un projet visant à évaluer les faiblesses des systèmes industriels de commande qu'utilisent les infrastructures essentielles. Ce projet aide toutes les entreprises à protéger leurs propres réseaux.

Je tiens à souligner que le centre n'est pas chargé de surveiller ou de protéger les réseaux du gouvernement fédéral. Cette responsabilité revient aux ministères, qui possèdent leurs propres systèmes informatiques pour protéger les renseignements de nature délicate. Comme vous le savez peut-être, Services partagés Canada a récemment été créé pour réunir les systèmes de technologie de l'information du gouvernement fédéral et les rendre plus sécuritaires et plus fiables. Le Centre de la sécurité des télécommunications Canada, que le comité connaît bien, prête également son aide en participant à la détection, à l'analyse et à l'atténuation des répercussions des incidents d'importance relatifs à la cybersécurité qui touchent l'intégrité et la disponibilité de nos réseaux fédéraux.

The Communications Security Establishment and CCIRC do collaborate on risks that cross over between the public and private spheres, but I wanted to clarify in simple terms that CCIRC is an outward-looking organization dealing with critical infrastructure partners and the private sector and other levels of government, whereas the Communications Security Establishment would be the ultimate technical adviser for the government on their systems, given the more sophisticated nature of the attacks on government.

A final point that received some attention in the Auditor General's report that I want to highlight is that CCIRC's hours of operation are expanding so that they will have staff on site 15 hours a day, seven days a week. This is to permit them to cover the full core business operating hours of all their clients from coast to coast.

I did want to highlight, though, that CCIRC has always provided 24-hour coverage to clients to deal with emergency situations. This is done through an on-call system similar to that used in equivalent cyberincident response organizations such as that in the United Kingdom, and to date that approach has been very effective in addressing Ms. Anderson's clients' demands in a cost-effective way.

The Chair: With regard to the relationship you have with the Auditor General, in reading the report, it looked like there was a lot of back and forth in terms of concerns and issues. Are they discussing these issues with you on a continual basis? I know the study has been going on for a decade and went up to and included I think the summer months.

Mr. Flack: Certainly for the duration of the report when the Auditor General was studying it, there were many discussions back and forth, but if you read the Auditor General's press conference, he recognizes how this is a dynamic threat environment. One of the lines he used, which is one of the realities we live with, is that the only 100 per cent secure cybersystem is one that has no users, which defeats the purpose of the system.

As this committee will know, we are in the business of managing risk. Just like our transportation system, if my children ask me if it is safe, I say it is safe, but there are risks and there are steps we can take to mitigate the risks.

What we found helpful in the dialogue with the Auditor General was the recognition that to be effective, these cybersystems need to be interconnected. We need to get the benefits to society that we are getting from this fast lane or connected system, but the interconnections have grown exponentially over time and with that have grown the vulnerabilities, because there is an ability to exploit those systems in ways that were not true before.

In the dialogue with the Auditor General, it was well recognized that this is a question of how we manage this risk. We cannot eliminate the risk. In managing that risk, we have to

Le Centre de la sécurité des télécommunications Canada et le CCRIC collaborent effectivement en ce qui concerne les risques qui touchent aussi bien les systèmes du secteur public que ceux du secteur privé, mais je tiens à rappeler que le CCRIC est un organisme tourné vers l'extérieur qui s'occupe des fournisseurs d'infrastructures essentielles, du secteur privé et des autres niveaux de gouvernement tandis que le Centre de la sécurité des télécommunications Canada est le conseiller technique ultime du gouvernement au sujet de ses systèmes étant donné la nature plus complexe des attaques contre le gouvernement.

Une dernière chose qui a retenu l'attention dans le Rapport du vérificateur général et que je voudrais souligner est que les heures d'exploitation du CCRIC seront prolongées afin que le centre puisse mener ses activités 15 heures par jour, sept jours par semaine. C'est pour lui permettre d'offrir ses services pendant les principales heures de fonctionnement de ses clients d'un bout à l'autre du pays.

Il est toutefois important de noter que le CCRIC a toujours offert à ses clients un service 24 heures sur 24 pour faire face aux situations d'urgence. Ce service est offert grâce à un système d'appels semblable à celui utilisé par l'organisme qui joue le même rôle au Royaume-Uni. Cette approche a permis de répondre de façon très efficace et rentable aux besoins des clients de Mme Anderson jusqu'à maintenant.

La présidente : En ce qui concerne vos relations avec le vérificateur général, lorsqu'on lit le rapport, on a l'impression qu'il y a eu de nombreux échanges au sujet des préoccupations et des problèmes. Le Bureau du vérificateur général discute-t-il de ces questions avec vous de façon continue? Je sais que l'étude s'est poursuivie pendant une décennie, y compris pendant les mois d'été, je crois.

M. Flack : Pendant que le vérificateur général préparait le rapport, il y a certainement eu de nombreux échanges, mais si vous lisez la conférence de presse du vérificateur général, il reconnaît que l'environnement de la menace est dynamique. Il a dit notamment, et c'est une des réalités auxquelles nous sommes confrontés, que le seul cybersystème sûr à 100 p. 100 est celui qui n'a aucun usager, ce qui va à l'encontre du but visé.

Comme vous le savez, nous avons pour rôle de gérer les risques. Comme pour notre réseau de transport, si mes enfants me demandent s'il est sûr, je leur dirais que oui, mais qu'il comporte des risques et que nous pouvons prendre des mesures pour atténuer ces risques.

Le dialogue avec le vérificateur général a permis d'établir que pour être efficaces, les cybersystèmes doivent être interreliés. Nous devons permettre à la société de bénéficier de ce réseau rapide, mais au fil du temps, les interconnexions se sont développées de façon exponentielle, ce qui a augmenté les vulnérabilités, car il est possible d'utiliser ces systèmes d'une façon qui n'existait pas avant.

Au cours de notre dialogue avec le vérificateur général, nous avons reconnu que cela dépend de la façon dont nous gérons ce risque. Nous ne pouvons pas l'éliminer. Nous devons gérer ce

take a pragmatic risk management approach, one that I think the Auditor General also recognized will be dynamic. There will never be a point at which we say we are done. Ms. Anderson is dealing with a constantly involving threat environment, and so we are going to have to continually adapt to address that.

The Chair: Thank you for those remarks. That is where everyone is when you look at all the speeches, regardless of where they come from on this. It is the risk of doing business.

Senator Dallaire: I am not sure whether there is a strong enough strategic concern in regard to cyber. When we went nuclear, it did not take us long to realize the extraordinary threat that that had, and we did some interesting things to try to prevent nuclear blasts from affecting our IMP capabilities and so on.

The concept of total war, where you engage the total population, came about massively in the 20th century. I read articles by David Gewirtz, Distinguished Lecturer of CBS Interactive, also Director of the U.S. Strategic Perspective Institute, Cyberwarfare Adviser to the International Association of Counterterrorism and Security Professionals. He says there is an ever-present part of the industrial, military, government and consumer worlds that is now vulnerable, to the extent that we have now entered a digital arms race.

This is a lot more than just worrying about very capable smartphones. We are talking about whole nations becoming vulnerable in all the dimensions. Why do we not look at it like that, in a more deliberate strategic fashion, and look at it as if it is like a nuclear threat, like the threat we had during the Cold War? A number of experts are saying that is the level we are at right now.

Mr. Flack: Senator, it is in part because of how the threat grew over time. Unlike strategic nuclear weapons, which were designed for the purpose of engaging in warfare or preventing warfare and were by their very nature a strategic military application and the implication of them was well understood, the Internet was not developed with that potential in mind. In fact, initially, the early funding was through DARPA, which is an American organization that funds these applications. The first applications, as you will be aware, were on the academic side. It was to connect people in terms of information. What we have seen over time is an evolution of a technology whose primary purpose has been to connect people and allow more effective interaction between individuals. It has succeeded spectacularly in that regard.

The technology was not seen at the front end as a threatening technology; rather, it was seen as an enabling technology. Many of the applications and risks that the technology posed were not immediately apparent. For example, if you invited Commissioner Paulson from the RCMP here, he would talk about how child sexual exploitation has been transformed as a threat by the nature of the Internet. It has allowed communities of individuals with these motives to connect across the world in ways they never could

risque de façon pragmatique, en adoptant une approche qui doit être dynamique comme le vérificateur général l'a également reconnu, je crois. Nous ne pourrions jamais dire que notre mission est accomplie. Mme Anderson est confrontée à une menace dont le contexte évolue constamment et nous allons devoir nous y adapter de façon continue.

La présidente : Merci pour ces observations. Tout le monde est d'accord sur ce point lorsqu'on lit tous les discours, quel que soit le point de vue. C'est le risque du progrès.

Le sénateur Dallaire : Je ne sais pas si nous accordons suffisamment d'importance stratégique à la cybersécurité. Quand nous sommes passés au nucléaire, nous nous sommes vite rendu compte de la menace extraordinaire que cela représentait et nous avons pris certaines mesures intéressantes pour essayer d'empêcher les explosions nucléaires de réduire nos capacités IMP, et cetera.

Le concept d'une guerre totale qui engage toute la population s'est implanté massivement au XX^e siècle. J'ai lu des articles de David Gewirtz, éminent conférencier de CBS Interactive qui est également directeur de l'U.S. Strategic Perspective Institute et conseiller en cyberguerre auprès de l'International Association of Counterterrorism and Security Professionals. Il dit qu'une partie omniprésente du monde industriel, militaire, gouvernemental et consommériste est maintenant vulnérable dans la mesure où nous sommes entrés dans une course aux armements numériques.

Ce ne sont pas seulement des téléphones intelligents très perfectionnés dont il faut s'inquiéter. Des pays entiers deviennent vulnérables à tous les points de vue. Pourquoi ne pas considérer la question sous cet angle, dans une perspective stratégique plus délibérée, comme s'il s'agissait d'une menace nucléaire, d'une menace comme celle qui existait pendant la guerre froide? Un certain nombre d'experts disent que nous en sommes à ce stade-là.

M. Flack : Sénateur, c'est en partie en raison de la façon dont la menace a grandi avec le temps. Contrairement aux armes stratégiques nucléaires qui visaient à faire la guerre ou à éviter la guerre, qui constituaient une application militaire stratégique dont on comprenait bien les conséquences, Internet n'a pas été mis au point en envisageant ce potentiel. Au départ, il a été financé par DARPA, une organisation américaine qui finance ce genre d'applications. Comme vous le savez, les premières applications du Web étaient universitaires. Elles visaient à relier les gens sur le plan de l'information. Nous avons assisté, avec le temps, à l'évolution d'une technologie dont l'objectif premier était de relier les gens et de permettre une interaction plus efficace entre eux. Elle a eu des résultats spectaculaires sur ce plan.

Cette technologie n'était pas considérée au départ comme une technologie menaçante, mais plutôt une technologie habilitante. Un grand nombre des applications et des risques qu'elle représentait n'étaient pas immédiatement visibles. Par exemple, si vous invitiez ici le commissaire Paulson, de la GRC, il vous dirait comment l'exploitation sexuelle des enfants est devenue une menace en raison de la nature même d'Internet. Cela a permis à des groupes de gens ayant ce penchant de communiquer entre eux

before, to find communities of interest such that acts that may have once just taken place in an individual community and been confined to that community are now globalized instantaneously.

If we look at critical infrastructure systems for power plants or other areas, it is true that for some time we have had control systems in those plants that were computer controlled, but you would have to break into the plant in order to get to the computer control system. If you wanted to do damage to the plant, frankly, if you could break into the plant, there were easier ways to do damage to the plant.

Companies found that by interconnecting these control systems together, they could more efficiently manage their systems and reduce costs, which was positive. However, it did not become immediately apparent the degree to which that exposed the very vulnerabilities you are talking about, which is you now have the ability from outside the country to penetrate networks that were previously only penetrable through physical attack. Certainly on the cyberwar side, this is something that would be highlighted by my colleagues at the Department of Defense. You now have capabilities, and asymmetric capabilities, many would argue, for individuals to affect the homelands of countries in ways they never could have before.

Again, the core reason for this is that the origins of the technology were not military. The application was positive. Many of these vulnerabilities only emerged as they came on line, which is why I think you are right that there is a shift going on now. When we did the national security policy in 2004, cybersecurity was relatively low on the risk assessment at the time. If you had Dick Fadden here from CSIS, for example, he would argue, as would many of his colleagues, that cybersecurity has probably come up to about as high as terrorism in terms of national security threats to Canada. It reflects the very environment you are describing. That is why we need to approach it from a strategic basis in a more integrated way. It is the asymmetrical nature of it and the pervasiveness of the system, for very positive reasons, that is creating the very vulnerabilities you are talking about.

Senator Dallaire: You are sounding nearly like the start of the Cold War here with your statement that it sort of snuck up on us. I am trying to extract from you the fact that this is not a purely military dimension, but it is a national security dimension. It is hard to say that it is the Chinese, the Russians and a couple other guys who are really into fiddling with this capability that are the threat, and we cannot articulate it that way. There is, however, recognition in a number of venues that the cyber-instrument of good is also an extraordinary instrument of vulnerability. We have leapt from Google to everything else, yet that vulnerability has not come to the fore and saying this whole thing can crash if someone really wanted to be nasty about it.

Do you not feel that there should be a structure totally and completely dedicated to this, integrated and whole-of-government, a command within DND, a significant operational

d'un bout du monde à l'autre comme ils n'avaient jamais pu le faire avant. Des actes dont la portée aurait été limitée à un petit groupe sont maintenant mondialisés instantanément.

Si nous prenons les systèmes d'infrastructures essentielles comme les centrales électriques ou autres, il est vrai que depuis un certain temps, les systèmes de commande de ces centrales sont informatisés, mais il faudrait s'introduire dans l'établissement pour y avoir accès. Si vous vouliez saboter la centrale, si vous pouviez vous y introduire par effraction, il y avait des moyens plus faciles de causer des dégâts.

Les entreprises ont constaté qu'en reliant ensemble leurs systèmes de commande, elles pouvaient les gérer plus efficacement et réduire leurs coûts, ce qui était une bonne chose. Néanmoins, elles ne se sont pas rendu compte immédiatement de la mesure dans laquelle cela créait les vulnérabilités dont vous parlez, à savoir que maintenant, il est possible de pénétrer, de l'étranger, dans des réseaux qu'on ne pouvait pénétrer jusque-là qu'en les attaquant physiquement. En ce qui concerne la cyberguerre, c'est une chose dont mes collègues du ministère de la Défense pourraient certainement vous parler. Des gens ont maintenant la capacité, que certains qualifieront d'asymétrique, de s'attaquer aux territoires d'autres pays comme jamais auparavant.

La principale raison à cela est, comme je l'ai dit, que cette technologie n'est pas d'origine militaire. Son application était positive. Un bon nombre de ces vulnérabilités ne sont apparues qu'en cours de route et c'est pourquoi vous avez raison de dire que les choses sont en train de changer. Lorsque nous avons établi la politique de sécurité nationale en 2004, la cybersécurité était considérée comme un risque relativement faible. Si vous faisiez venir ici Dick Fadden, du SCRS, par exemple, il vous dirait, comme un grand nombre de ses collègues, que la cybersécurité se situe probablement à peu près au même niveau que le terrorisme pour ce qui est des menaces contre la sécurité nationale du Canada. Cela reflète le contexte que vous décrivez. Voilà pourquoi nous devons aborder le problème sur une base stratégique, d'une façon mieux intégrée. C'est le caractère asymétrique du problème et l'omniprésence du système, pour des raisons très positives, qui créent les vulnérabilités en question.

Le sénateur Dallaire : Quand vous dites que nous avons été pris par surprise, cela fait penser au début de la Guerre froide. J'essaie de vous faire reconnaître que le problème n'a pas une dimension purement militaire, mais qu'il touche la sécurité nationale. Il est difficile de dire si ce sont les Chinois, les Russes ou d'autres gens qui constituent la menace en manipulant cette capacité et nous ne pouvons pas décrire la situation sous cette forme. Toutefois, on reconnaît dans un certain nombre de milieux que le cyber instrument du bien est aussi un extraordinaire instrument de vulnérabilité. Nous sommes passés de Google à tout le reste sans toutefois prendre conscience de cette vulnérabilité et du fait que tout ce système pourrait s'effondrer si quelqu'un voulait vraiment lui nuire.

Ne pensez-vous pas qu'il faudrait avoir une structure entièrement et complètement consacrée à cette question, intégrée dans le gouvernement, un commandement au sein de la Défense

capability and oversight within government to take a much higher anticipatory look at this threat than simply putting it on a priority list and hoping that Treasury Board or whoever might consider it really significant?

Mr. Flack: I would suggest we need to break down the dimensions of the problem. The dimension, as you would expect, that I am least capable of commenting on is the military dimension.

Senator Dallaire: I am not worried about that one right now.

Mr. Flack: On the non-military application, in terms of how we protect government systems and how we protect critical infrastructure in Canada, I think we are taking the approach that you describe. In 2010, Canada released its first cybersecurity strategy. As you know, it is a team sport, because virtually every player in government has a role in cybersecurity.

No government that I am aware of has centralized all of the activities in one place because of the very pervasiveness of what you describe, which is that cyber is present in all of our systems, and so we need a collective approach to this. Public Safety Canada leads in coordinating the cybersecurity strategy, but it is a strategy that involves virtually every player in government.

Cyber Command is a different issue in the military context in the United States. For example, with respect to our American colleagues, President Obama appointed a cyber-czar, Howard Schmidt, who we work with very closely and in some ways is our counterpart on this. We had many conversations about the challenges Howard faced, which were identical to the challenges we faced. Even from the White House, he could not control a system that was as pervasive as this. He had to set strategic objects and try to bring partners along, so we very much play that similar role and it is one of the challenges of an issue that is so pervasive. I do not think we can structurally deal with it by just combining organizations together under one approach. I am not sure if that is what you are suggesting that, but it is so pervasive we will have to deal with it in an integrated way and in a way that recognizes that virtually every player is involved.

One of the real challenges, whether it is online banking or virtually every aspect of our lives and how we are dealing with it, is that at the same time all organizations are enhancing their cyberdefences against vulnerabilities that are present there. The vulnerabilities that you highlighted are constantly evolving. There is not even a strategic approach where you can say that when we get there we will be done.

The way we have done it is through a cybersecurity strategy with public safety as the lead integrator around it, but the list of departments involved is very long.

nationale, une capacité opérationnelle importante et une supervision au sein du gouvernement pour prévoir beaucoup mieux cette menace au lieu de l'inscrire simplement sur une liste de priorités en espérant que le Conseil du Trésor ou quelqu'un d'autre pourra la juger vraiment importante?

M. Flack : Je dirais que nous devons examiner les différentes dimensions du problème. Comme vous vous en doutez, celle dont je suis le moins en mesure de vous parler est la dimension militaire.

Le sénateur Dallaire : Ce n'est pas celle qui m'inquiète pour le moment.

M. Flack : Pour ce qui est de l'application non militaire, de la façon dont nous protégeons les systèmes gouvernementaux et l'infrastructure essentielle au Canada, je pense que notre approche est celle que vous décrivez. En 2010, le Canada a publié sa première stratégie de cybersécurité. Comme vous le savez, c'est un sport d'équipe, car pratiquement chaque élément du gouvernement a un rôle à jouer dans la cybersécurité.

À ma connaissance, aucun gouvernement n'a centralisé toutes ses activités au même endroit en raison de l'omniprésence dont vous parlez, de l'interconnexion de tous nos systèmes et c'est pourquoi nous devons adopter une approche collective. Sécurité publique Canada joue un rôle de premier plan en coordonnant la stratégie de cybersécurité, mais c'est une stratégie à laquelle pratiquement tous les éléments du gouvernement participent.

Le cyber commandement constitue une autre question dans le contexte militaire aux États-Unis. Par exemple, pour ce qui est de nos collègues américains, le président Obama a nommé un « cyber tsar » Howard Schmidt, avec qui nous travaillons en collaboration très étroite et qui est, à certains égards, notre homologue dans ce domaine. Nous avons eu de nombreuses conversations au sujet des défis auxquels Howard a été confronté et qui étaient identiques aux nôtres. Même à partir de la Maison Blanche, il était incapable de contrôler un système aussi omniprésent. Il a dû établir des objectifs stratégiques et essayer de trouver des partenaires. Nous jouons donc un rôle très similaire et c'est une des difficultés que pose un système aussi omniprésent. Je ne pense pas que nous puissions y faire face en regroupant simplement les organisations dans le cadre d'une approche commune. Je ne sais pas vraiment si c'est ce que vous suggérez, mais cette technologie est tellement omniprésente que nous allons devoir résoudre le problème de façon intégrée en reconnaissant que pratiquement chaque élément a un rôle à jouer.

Une des difficultés qui se posent, que ce soit à l'égard des transactions bancaires en ligne ou de la façon dont nous réglons le problème dans pratiquement tous les aspects de notre vie, c'est qu'en même temps, toutes les organisations renforcent leur cyberdéfense contre les vulnérabilités qui existent actuellement. Les vulnérabilités dont vous parlez sont en constante évolution. Il n'existe aucune approche stratégique nous permettant de dire qu'une fois tels objectifs atteints, la question sera réglée.

Nous avons donc mis en place une stratégie de cybersécurité dont le ministère de la Sécurité publique est le principal coordonnateur, mais la liste des ministères participants est très longue.

The Chair: Next week we do have the DND representative here, the man who is in charge there, so we will be talking about that.

Senator Plett: In your presentation you referred to the hours of operation. I want to talk a little more about that. You used to be staffed eight hours a day. We are spending some \$13 million over five years to go to 15 hours a day. You say that CCIRC has always provided 24-hour service to its clients. I got the impression that you felt this had been a good thing they had been doing. Was that satisfactory? What has improved by going from eight hours a day to 15 hours a day? If that is important, why would we not go to 24 hours a day? If people know we are only going to staff it until nine o'clock in the evening they will wait until ten o'clock. Obviously these hours are broadcast. I want you to talk more about that, please.

Mr. Flack: I will give Ms. Anderson an opportunity to respond because she runs the organization.

There is sometimes a misconception about what the centre does. It is not that you have individuals looking at screens, watching in real time for attacks, and then defending against those attacks in real time. Much of that is done through automated software, for example. Much of the work of Ms. Anderson's organization is not tactical, it is more strategic, where they are seeing systemic vulnerabilities in the system and then working with private sector and other government clients to address those systemic vulnerabilities.

The reason we moved to 15 hours a day is a function of the geography of the country. We wanted to be present when Ms. Anderson's clients were present. Given that we stretch from Newfoundland to British Columbia the Ottawa hours were not cutting it, which is why we have moved to the wider hours.

We have always had 24/7 capabilities in the event that private sector or other government operators encounter an emergency where they immediately have access to on-call people from CCIRC who have available to deal with their responses. In fact, I asked Ms. Anderson how many after hours calls we had, so she pulled the records from the last six months. I believe there were six in the last six months.

With the new money we have, there is enough money if we wanted to, instead of doing the 15-hour shifts, we could go 24/7 with people actually at the office in the seats. Ms. Anderson's assessment was if we did that we would be doing that for optics reasons. It would not improve capability, in fact it would decrease it because having people present where on average they are receiving one call a month during those hours because their counterparts are not present to take the information back if we have it, would not work.

Ms. Anderson may want to describe how the operation works and why in her professional assessment, even if we provided additional resources, she would not recommend moving to 24/7 people in the office.

La présidente : La semaine prochaine, nous recevrons le représentant de la Défense, l'homme chargé de cette question au MDN et nous allons donc en parler.

Le sénateur Plett : Dans votre exposé, vous avez mentionné votre horaire de travail. Je voudrais que nous en parlions un peu plus. Vos services fonctionnaient huit heures par jour. Nous dépensons 13 millions de dollars sur cinq ans pour passer à 15 heures par jour. Vous dites que le CCRIC a toujours desservi ses clients 24 heures sur 24. J'ai eu l'impression qu'à votre avis c'est une bonne chose. Était-ce satisfaisant? Qu'avez-vous amélioré en passant de 8 heures par jour à 15 heures par jour? Si c'est important, pourquoi ne pas passer à 24 heures par jour? Si les gens savent que le personnel ne travaillera que jusqu'à neuf heures du soir, ils attendront jusqu'à 10 heures. Bien entendu, ces horaires sont connus. J'aimerais que vous nous en disiez plus à ce sujet, s'il vous plaît.

M. Flack : Je vais donner à Mme Anderson l'occasion de vous répondre, car elle dirige l'organisation.

On ne comprend pas toujours très bien ce que fait le centre. Vous n'avez pas des employés qui surveillent des écrans pour guetter des attaques en temps réel et les repousser en temps réel. La majeure partie de ce travail est fait par des logiciels automatisés, par exemple. Une grande partie du travail qu'accomplit l'organisation de Mme Anderson n'est pas tactique, mais plutôt stratégique et consiste à déceler les vulnérabilités systémiques et à travailler ensuite avec le secteur privé et les autres clients du gouvernement pour y remédier.

Nous sommes passés à 15 heures par jour en fonction de la géographie du pays. Nous voulions être présents lorsque les clients de Mme Anderson étaient présents. Étant donné que nos services s'étendent de Terre-Neuve à la Colombie-Britannique, les heures d'Ottawa ne convenaient pas et c'est pourquoi nous avons rallongé notre horaire de travail.

Nous avons toujours eu la capacité d'intervenir 24 heures sur 24 au cas où le secteur privé ou d'autres clients du gouvernement seraient confrontés à une urgence afin qu'ils puissent rejoindre immédiatement les agents du CCRIC disponibles sur appel. J'ai d'ailleurs demandé à Mme Anderson combien d'appels nous avons reçus après les heures d'ouverture et elle a extrait les données des six derniers mois. Je crois qu'il y a eu six appels au cours des six derniers mois.

Grâce aux fonds supplémentaires dont nous disposons, nous aurions suffisamment d'argent pour avoir du personnel présent au bureau 24 heures sur 24 au lieu de 15 heures par jour si nous le voulions. Mme Anderson a estimé que si nous le faisons, ce serait uniquement pour une question de perception. Cela n'améliorerait pas notre capacité. En fait, cela la diminuerait, car la présence d'employés qui reçoivent en moyenne un appel par mois pendant les heures où leurs collègues ne sont pas là ne serait pas rentable.

Mme Anderson pourra peut-être vous décrire comment le centre fonctionne et pourquoi elle ne recommanderait pas d'avoir des gens au bureau 24 heures sur 24 même si nous lui accordions des ressources supplémentaires.

Windy Anderson, Director, Canadian Cyber Incident Response Centre, Public Safety Canada: That is correct. At this point in time I personally would not recommend going to 24/7. I will explain further why we went to 15/7.

This decision was made approximately a year and four months ago. The reason for that was in June of 2011 we changed our mandate. That is when CSE took over the new clientele of the federal government and we took over new clientele, which were provincial, municipal, and territorial. We took over the client critical infrastructure private companies and we took over the international clients. It was determined at that point in time, when we got our new clientele, that we would have to do a longer day simply because we had folks from Newfoundland. That is why we are starting at 6:00 in the morning to hopefully help them when they start their working hours at 7:30, and then we are closing at 9:00, which is 6:00 in Vancouver.

The decision to go to 15/7 was made about a year and a half ago. The reason it has taken so long to get there is simply because I have hired 20 people in the past 10 months. It is very difficult to find the expertise that I need to do this job. It is not something that a lot of people have.

As well, we have a very high security clearance for the folks working in this field and you probably all know why. It takes a while to get their clearance. I have probably done five or six different competitions, both internal to the government and external to the government, just to find enough people to increase the number of people to allow us to go 15/7.

Mr. Flack is right; we could take those employees and go 24/7, but right now our clients, our partners, work during the day. They do not work in the evening and they do not working 24/7. In reality, they have the same office hours that we do when we go 15/7. They do not have someone there 24 hours a day, so they have someone on call like we do. When something does happen after hours and one of their automated systems have gone beep, beep, beep, someone on call will pick it up. They then need time to go in and figure out what is going on and that all takes time. By the time they do their assessment and get back to work, they can call CCIRC. Usually they do not call us until the next day.

If they do call us during the evening, I have someone on call who can phone our number. They press zero if it is an emergency and they are directly connected to one of my staff. My staff is able to bring extra people back into work if need be. If it was an incident that we felt was difficult or very serious, the cyber-duty officer has the authority to say that we need five more people in there to work on this problem.

Windy Anderson, directrice, Centre canadien de réponse aux incidents cybernétiques, Sécurité publique Canada : C'est exact. Personnellement, je ne recommanderais pas pour le moment de passer à 24 heures sur 24. Je vais vous expliquer pourquoi nous sommes passés à un horaire de 15 heures par jour.

Cette décision a été prise il y a 16 mois environ. C'est parce que notre mandat a changé en juin 2011. La nouvelle clientèle que le CSTC a prise en charge est le gouvernement fédéral tandis que la nôtre est la clientèle provinciale, municipale et territoriale. Nous avons assumé la responsabilité des fournisseurs privés d'infrastructures essentielles et des clients internationaux. Lorsque nous avons été chargés de notre nouvelle clientèle, nous avons estimé qu'il fallait prolonger notre horaire de travail parce que nous avons des clients à Terre-Neuve. Voilà pourquoi nous commençons à 6 heures du matin pour pouvoir les aider lorsqu'ils commencent à travailler à 7 h 30 et que nous fermons le bureau à 21 heures lorsqu'il est 18 heures à Vancouver.

La décision de passer à un horaire de 15 heures par jour a été prise il y a environ un an et demi. Si cela a pris autant de temps, c'est simplement parce que j'ai engagé 20 personnes au cours des 10 derniers mois. Il est très difficile de trouver le personnel spécialisé dont j'ai besoin pour faire ce travail. Ce ne sont pas des compétences que beaucoup de gens possèdent.

D'autre part, une cote de sécurité très élevée est exigée pour les personnes qui travaillent dans ce domaine, comme vous le savez. Il faut un certain temps pour obtenir leur autorisation sécuritaire. J'ai probablement organisé cinq ou six concours différents, à l'interne et à l'extérieur de la fonction publique, simplement pour trouver suffisamment de personnel pour pouvoir passer à 15 heures par jour.

M. Flack a raison; nous pourrions passer à 24 heures sur 24 avec ces employés, mais pour le moment, nos clients, nos partenaires, travaillent pendant la journée. Ils ne travaillent pas la nuit ou 24 heures sur 24. En réalité, leurs heures de travail correspondent à notre horaire de 15 heures par jour. Leur personnel n'est pas présent 24 heures sur 24 et ils ont, comme nous, une personne disponible sur appel. Lorsqu'un incident survient après les heures de bureau et qu'un de leurs systèmes automatisés envoie un signal, cela alerte l'agent qui est de garde. Il faut ensuite se rendre sur place pour établir ce qui se passe et cela prend du temps. Nos clients peuvent appeler le CCRIC après avoir fait leur évaluation et être retournés au travail. Généralement, ils ne nous appellent pas avant le lendemain.

S'ils nous appellent pendant la soirée, j'ai un agent de garde qui peut nous téléphoner. En cas d'urgence, il suffit à nos clients d'appuyer sur le zéro pour rejoindre directement un des membres de mon personnel. Mon personnel est en mesure de rappeler des employés supplémentaires au travail si nécessaire. S'il s'agissait d'un incident complexe ou très grave, l'agent de garde a toute autorité pour dire qu'il faut cinq employés de plus pour résoudre le problème.

We do feel the coverage is there and I do not feel it is worth taxpayers' money at this point in time to work 24/7.

Senator Plett: Thank you. We appreciate you taking care of taxpayers' dollars.

Recently there were some attacks that are believed to have come from Iran, using unsophisticated software, which destroyed data on some 30,000 computers at the Saudi Arabian company, wiping out the hard drives. You are disturbed by this, I am sure. How disturbed are you and how concerned should we be, considering our warm relations with Iran?

Mr. Flack: It would not be appropriate for us to comment on specific incidents and specific attacks, but maybe I could link your question to Senator Dallaire's question.

From a systems perspective, the capability of state actors and non-state actors to cause harm to other countries' critical infrastructure or businesses, in the case you were citing from the media reports, is greatly heightened because you do not need a physical presence in that country in order to cause the damage. It is a little bit in the way we saw the asymmetric impact of terrorism, where small groups of devoted individuals could create great harm in a system without having armies. In the cyber-area, we similarly see individuals from offshore have the ability to penetrate systems and cause harm to them without actually entering the territory that they are impacting.

It is of considerable concern and it is of growing concern because, for very positive reasons, that infrastructure is becoming more and more connected to the digital web for the same reason we have all become more connected. We see the upsides to those connections in terms of efficiency, in terms of greater ability to share information and coordinate information. With that, as the Auditor General recognized, short of eliminating all the users comes vulnerabilities. We will need to continually adapt to address those vulnerabilities that are emerging.

In the case you cited, as is true in Canada, the vast majority of critical infrastructure is owned and operated by the private sector or administered by provincial levels of government. That is why we set up about two years ago the National Strategy for Critical Infrastructure, which is about getting all those people in sector groups around the table to talk about and share practices around the risks they are facing and highlighting.

Without responding to the specific incident, the systemic threat you are talking about of individuals being able to impact on critical sectors like banking or transportation is growing by virtue of the interconnection of our cybersystems and, by definition, their vulnerability, then, to individuals penetrating systems and impacting them.

Nous estimons que le service est bien assuré et qu'il ne vaut pas la peine, pour le moment, de dépenser l'argent des contribuables pour travailler 24 heures sur 24.

Le sénateur Plett : Merci. Nous apprécions que vous veilliez sur l'argent des contribuables.

Il y a eu récemment des attaques qui semblent avoir été lancées à partir de l'Iran, avec un logiciel assez simple, et qui ont détruit des données dans 30 000 ordinateurs d'une entreprise d'Arabie saoudite en effaçant le contenu des disques durs. Je suis sûr que cela vous inquiète. Dans quelle mesure cela vous inquiète-t-il et devrions-nous nous en inquiéter étant donné nos relations chaleureuses avec l'Iran?

M. Flack : Nous ne pouvons pas parler d'incidents précis ou d'attaques précises, mais je pourrais peut-être relier votre question à celle du sénateur Dallaire.

En ce qui concerne les systèmes, des acteurs étatiques et non étatiques sont beaucoup plus en mesure de s'attaquer à l'infrastructure essentielle ou aux entreprises d'autres pays, comme dans le cas dont vous parlez et qui a été rapporté par les médias, parce qu'il n'est pas nécessaire d'être physiquement présent dans le pays en question pour causer des dommages. C'est un peu comme l'impact asymétrique du terrorisme lorsque nous avons vu que des petits groupes de gens déterminés pouvaient causer d'énormes dégâts sans disposer d'une armée. Dans le domaine de la cybersécurité, nous voyons également des étrangers qui réussissent à pénétrer des réseaux et à les endommager sans pénétrer dans le territoire qu'ils attaquent.

C'est extrêmement inquiétant et la situation s'aggrave, car pour des raisons très positives, cette infrastructure est de plus en plus reliée au Web numérique, comme nous y sommes nous même tous reliés. Nous constatons les avantages de ces connexions sur le plan de l'efficacité, de l'amélioration de notre capacité à échanger de l'information et à coordonner l'information. Comme le vérificateur général l'a reconnu, à moins d'éliminer tous les usagers, cela entraîne certaines vulnérabilités. Nous allons devoir nous adapter continuellement pour faire face aux nouvelles vulnérabilités qui se présentent.

Dans le cas que vous citez, au Canada comme ailleurs, la majorité des infrastructures essentielles appartient au secteur privé et sont exploitées par lui ou sont administrées par les gouvernements provinciaux. C'est pourquoi nous avons mis sur pied, il y a environ deux ans, la Stratégie nationale sur les infrastructures essentielles qui consiste à rassembler tous les intéressés dans des groupes sectoriels pour parler des mesures à prendre pour faire face aux risques.

Sans mentionner de cas précis, la menace systémique contre des secteurs essentiels comme les banques ou le transport, dont vous parlez, augmente en raison de l'interconnexion de nos cybersystèmes et, par définition, de leur vulnérabilité.

Collectively, we will have to continually improve our ability to defend those systems so that we can not only get the benefits of that interconnection but also limit the risks associated with the interconnection.

The Chair: That is one of the concerns, whether you are government or private sector. One can eliminate a lot of the risk in our own network system internally, but the shared point of connection is the Internet, over which one does not have control. Internally we can talk to ourselves; it is when we try to talk to somebody else, which is all of the time, that we risk exposure. It is two different streams. Whatever we do internally in government or inside a corporation, provided we do not need to talk to anyone else, we could solve that.

Mr. Flack: What you are seeing in the critical infrastructure sector is a good example. You might think of an electricity company or a pipeline company as an individual company that has their own internal systems. The control systems they have had for sound business reasons are increasingly interconnecting so they can operate them remotely with fewer individuals and be able to pick things up quickly and deal with them. The vehicle through which they are interconnecting them on their internal corporate network is usually over the Internet.

By definition, those exposures are there. The question is how to address them.

[Translation]

Senator Boisvenu: I am going to speak in French and give you time to hear the translation.

Thank you very much for being with us today to talk about a very interesting subject. Mr. Flack, thank you for your submission.

Cyberattacks highlight the differences arising from old rivalries, particularly between democracies and so-called totalitarian countries such as China and Korea. Does the real threat not come from the fact that these countries are relatively secretive in terms of protecting some things? I am sure that, if I go to China's site tomorrow morning, I will not have access to the site for the President of China the way Americans or other citizens can so readily have access to our systems in Canada, even contact the Prime Minister if they want.

Does the real threat not stem from the fact that we have such open systems and that those countries have completely closed systems? Last week, one of the American media outlets posted the assets of the Chinese leaders on the Internet. Automatically and immediately, China shut down its Internet to all types of information. Is that not a real threat, namely that of having unequal access to information?

Mr. Flack: Bob and I took part in an event in Russia, presided over by their senior national security advisor. And one of the main points discussed was cybersecurity. I must say that, with

Collectivement, nous allons devoir améliorer continuellement notre capacité de défendre ces systèmes afin que nous puissions non seulement bénéficier de cette interconnexion, mais aussi limiter les risques qui y sont associés.

La présidente : C'est un des problèmes qui se posent pour le gouvernement ou le secteur privé. On peut éliminer une bonne partie du risque dans son propre réseau interne, mais le point de connexion partagée est le Web sur lequel personne n'exerce de contrôle. À l'interne, nous pouvons parler entre nous, mais c'est lorsque nous parlons à quelqu'un d'autre, c'est-à-dire tout le temps, que nous courons un risque. Ce sont deux contextes différents. Nous pourrions résoudre le problème pour ce que nous faisons à l'interne, au gouvernement ou à l'intérieur d'une société, à la condition de ne pas communiquer avec qui que ce soit d'autre.

M. Flack : Ce que vous voyez dans le secteur de l'infrastructure essentielle est un bon exemple. Si vous prenez une compagnie d'électricité ou de pipeline, c'est une entreprise qui a ses propres systèmes internes. Les systèmes de commande qu'elle a mis en place pour de bonnes raisons commerciales sont de plus en plus interreliés afin qu'ils puissent être actionnés à distance par un plus petit nombre de personnes, qu'ils puissent déceler rapidement les problèmes et les résoudre. Le moyen par lequel l'entreprise les relie à son réseau interne est généralement Internet.

Par définition, les risques sont là. La question est de savoir comment les gérer.

[Français]

Le sénateur Boisvenu : Je vais m'exprimer en français et vous laisser le temps de recevoir la traduction.

Je vous remercie beaucoup de votre présence avec nous concernant un sujet très intéressant. Monsieur Flack, merci pour votre mémoire.

Les cyberattaques mettent en évidence des adversités campées sur d'anciennes rivalités particulièrement entre les démocraties et les pays, dits totalitaires, comme la Chine, la Corée, et cetera. La vraie menace ne viendrait-elle pas du fait que ces pays sont relativement opaques en termes de protection des items? Je suis convaincu que si je vais sur le site de la Chine demain matin, je n'aurai pas accès au site du président de la Chine comme des Américains ou d'autres citoyens peuvent avoir accès si facilement à nos systèmes au Canada, même entrer en contact avec le premier ministre s'il le faut.

La vraie menace ne viendrait-elle pas du fait que nous ayons des systèmes aussi ouverts et que ces pays ont des systèmes complètement fermés? La semaine dernière un média américain mettait sur Internet les avoirs des dirigeants chinois. Automatiquement et immédiatement, la Chine a fermé son réseau Internet à tout type d'information. N'est-ce pas là une réelle menace d'être à arme inégale sur le plan de l'accessibilité de l'information?

M. Flack : Bob et moi avons participé à un événement en Russie, présidé par leur conseiller principal de la sécurité nationale pour la Russie. Et un des principaux points discutés était la cybersécurité. Je

some 50 countries there, both democracies and non-democracies, including China, Iran and Russia, of course, it was obvious that there were significant differences in terms of approach, how they saw cybersecurity. For us, it was obvious that we wanted to protect the possibility of having interconnections on the Internet. It had to do with thwarting criminal, terrorist and other elements that might crop up. But the ultimate goal for us was to make sure that citizens could connect in order to take advantage of the Internet. It was obvious for some of the countries attending the conference that cybersecurity was a risk in that Internet access might give some democratic opposition groups an opportunity to speak out against the government. That was something those countries were not very comfortable with.

I think you are right. We have different systems in terms of our openness to the Internet and even in terms of the possibilities that we see for citizens, and Canada's position at the event was that governments could not and should not try to control the Internet. That was not necessarily the position held by some of the world's other countries.

If we take China, for example, I believe it is the world leader in terms of the number of people connected to the Internet. It has surpassed the United States, and that will have impacts in the medium term even though, as you mentioned, they take a different approach to regulating the sharing of information. The fact that people are connected will have an impact on their system. That is why we really believe in the openness of the system and in openness for all citizens throughout the world: it will be beneficial for all citizens and the world in general.

Senator Boisvenu: In relation to our American and European partners who have open systems, how would you say Canada ranks with regard to the level of security of our system, without revealing any state secrets?

Mr. Flack: We created our first policy on cybersecurity in 2010. There were half a dozen countries among the first to do so, and Canada was among the first to present its cybersecurity strategy. If you read the American strategy, or that of the United Kingdom or Australia, you see there are major similarities, showing that the risks are the same for all of us and that the approach we should take requires that we do so as partners. This is the reason why a very important component of our cybersecurity strategy is cooperation with our allies; faced with the same risks, we can share the approaches we take. It may mean improving the knowledge of the general public about protecting themselves at home. There might be videos or tools, or something at the opposite end of the spectrum: very close cooperation among Australia, New Zealand, the United Kingdom, the United States and Canada in cybersecurity where very high risks of attack are concerned.

dois dire qu'avec plusieurs pays, une cinquantaine de pays, des démocraties, des non-démocraties, y compris la Chine, l'Iran et la Russie bien sûr, il était évident qu'il y avait des différences importantes en termes d'approche, de comment ils voyaient la cybersécurité. Pour nous, il était évident qu'on voulait protéger la possibilité d'avoir ces interconnexions sur Internet. Il s'agit de résister aux éléments criminels, terroristes, et cetera qui pourraient se présenter. Mais le but ultime était de nous assurer que les citoyens pouvaient se brancher pour prendre le bénéfice de cet Internet. Il était évident que pour certains pays au colloque, la cybersécurité était un risque dans la perspective que cela puisse donner la possibilité à certains groupes d'opposition démocratique de se présenter contre le gouvernement, et ce fût quelque chose avec lequel ils n'étaient pas bien à l'aise.

Je crois que vous avez raison. On a des systèmes différents en termes d'ouverture de nos systèmes à l'Internet, et même en termes des possibilités qu'on voit pour les citoyens, et la position du Canada au colloque était que les gouvernements ne pouvaient pas et ne devraient pas essayer de contrôler l'Internet, ce qui n'est pas nécessairement la position de certains autres pays dans le monde.

Si on prend la Chine en exemple, je crois qu'elle est le pays numéro un dans le monde en termes du nombre de personnes branchées sur Internet. Elle a dépassé les États-Unis et cela aura des impacts à moyen terme même si, comme vous l'avez souligné, il y a une approche différente pour régler le partage des renseignements. Le fait que les gens sont branchés aura un impact sur leur système. C'est la raison pour laquelle nous croyons vraiment dans l'ouverture du système et dans l'ouverture pour tous les citoyens à travers le monde parce que cela aura des bénéfices positifs pour tous les citoyens et le monde en général.

Le sénateur Boisvenu : Par rapport à nos partenaires américains et européens qui ont des systèmes ouverts, sans entrer dans des secrets d'État, où se situe le Canada par rapport à son niveau de sécurité de notre système?

M. Flack : Nous avons créé notre première politique sur la cybersécurité en 2010. Il y avait une demi-douzaine de pays qui étaient les premiers, le Canada était parmi les premiers à présenter sa stratégie de cybersécurité. Et si vous lisez la stratégie américaine, celle du Royaume-Uni, celle de l'Australie, il y a des similarités importantes entre toutes ces stratégies qui démontrent que les risques qui se présentent sont les mêmes pour nous tous et l'approche que nous devons prendre en est une que nous devons prendre en partenariat. C'est la raison pour laquelle un élément très important de notre stratégie de cybersécurité est la coopération avec nos alliés parce que devant ces mêmes risques, nous pouvons partager des approches. Il pourrait s'agir d'améliorer la connaissance du grand public sur des moyens de protection chez eux. Il pourrait y avoir des vidéos ou des outils ou cela pourrait être l'autre extrémité, une coopération très forte entre l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Royaume-Uni, les États-Unis et le Canada dans la dimension de la cybersécurité en termes d'attaques très élevées.

John Forster of the Communications Security Establishment Canada will appear before you next week. John is an example of someone who works in very close cooperation with his colleagues. We are more or less at the same stage as the others and we are all going to say that a lot of work remains to be done and that this is an environment in constant evolution. So we have to continue evolving. We are at just about the same level as the others, but we acknowledge that the risks are great and constantly evolving.

Senator Boisvenu: Are judicial proceedings an area where it is hard to go after those who launch cyberattacks?

Mr. Flack: Absolutely. One aspect I mentioned earlier is crime against children.

Everything has changed since the arrival of the Internet because of the possibility of creating, across borders, a community of individuals who share these same problems in terms of what they are seeking. They have the means to share photos, for example, and it is hard for police to manage this type of situation because it may not physically exist in a country. That is why you are increasingly going to see a global approach being taken, rather than the police coming up with one or two people from within a community. When there are police announcements, they involve about 1,000 people around the world with different legal systems in every country.

You are right; we are just beginning legal reform around the world so that we can manage the sort of thing that may have begun in another country, but ends up occurring electronically, in digital form, in our country.

[English]

Senator Mitchell: It is very interesting. As I understand it, CCIRC deals with things outside the federal government, from province down to municipal, to industry, and the CSE does the federal government.

There was a report that implied or suggested that Nortel was hacked by the Chinese. Whether or not that is true, certainly there is a potential for major corporations to be gutted or bankrupted in some senses by those who would steal their intellectual property.

Is there any mechanism under CCIRC — because you could not work with every company — or standards of major companies or trainings or best practices or some coordinated way in which we could establish with some confidence that companies like Nortel, RIM, major oil companies and banks are up to scratch to some level of acceptability in their approach to cyberthreats?

Mr. Flack: That is what the two strategies — the cybersecurity strategy and the critical infrastructure strategy — are designed to do. We have 10 sector networks — for example, the financial sector network that the Department of Finance chairs. An increasing percentage of their meeting time is looking at

John Forster du Centre de la sécurité des télécommunications Canada va comparaître devant vous la semaine prochaine. John est un exemple de coopération très forte avec ses collègues. On est à peu près au même stade que les autres et nous allons tous dire qu'il reste beaucoup de chemin à faire, et c'est un environnement en constante évolution. Alors, nous devons continuer d'évoluer. On est à peu près au même niveau que les autres, mais tout en reconnaissant le fait que les risques sont importants et continuent d'évoluer.

Le sénateur Boisvenu : Le domaine des poursuites judiciaires en est-il un où il est difficile d'engager des poursuites par rapport à ceux qui font des cyberattaques?

M. Flack : Absolument. Une dimension que j'ai mentionnée est le crime contre les enfants.

Cela a tout changé depuis l'arrivée de l'Internet parce qu'il y a la possibilité de créer, à travers les frontières, une communauté d'individus qui partagent ces mêmes problèmes en termes de ce dont ils sont à la recherche. Ils ont un moyen de partager les photos par exemple, et il est difficile pour la police de gérer ce genre de situation parce que ce n'est pas nécessairement physiquement présent dans un pays. C'est la raison pour laquelle vous allez voir de plus en plus une approche globale au lieu d'avoir la police qui se présente avec une ou deux personnes dans une communauté. Quand il y a des annonces de la police, c'est 1 000 personnes à travers le monde avec des systèmes juridiques différents dans chaque pays.

Vous avez raison, on est au début d'une réforme juridique à travers le monde pour la gestion de ce genre de choses qui pourraient avoir commencé dans un autre pays, mais se présenter électroniquement de façon digitale dans notre pays.

[Traduction]

Le sénateur Mitchell : C'est très intéressant. Si je comprends bien, le CCIRC s'occupe de ce qui se passe en dehors du gouvernement fédéral, au niveau de la province, des municipalités et de l'industrie tandis que le CSTC s'occupe du gouvernement fédéral.

Les médias ont laissé entendre que Nortel avait été piratée par les Chinois. Que ce soit vrai ou non, les grandes sociétés risquent certainement d'être sabotées ou acculées à la faillite par ceux qui voleront sa propriété intellectuelle.

Y a-t-il un mécanisme — sous la supervision du CCIRC car vous ne pouvez pas travailler avec chaque entreprise — ou des normes en vigueur dans les grandes sociétés, une formation, des pratiques exemplaires ou une coordination nous permettant d'avoir la certitude que des entreprises comme Nortel, RIM, les grandes sociétés pétrolières et les banques ont une politique adéquate à l'égard des cybermenaces?

M. Flack : Tel est l'objectif des deux stratégies, celle de la cybersécurité et celle de l'infrastructure essentielle. Nous avons 10 réseaux sectoriels — par exemple, le réseau du secteur financier que préside le ministre des Finances. Il consacre une partie de plus en plus importante de ses réunions aux cybermenaces, car

cyberthreats because an increasing percentage of the risks they are facing as a sector are from these cyberthreats. The working group is designed to do some of the very things you describe — that is, sharing information about the threats, benchmarking, including doing exercises around the vulnerabilities that may present themselves.

You spoke about a case where there was a high level threat. Is there an ability to use the resources at the Communications Security Establishment to assist private actors? After Ms. Anderson has done the work she can in a general way, if we become aware of a very high-level attack, can we do that?

One of the advantages of having Mr. Gordon here, although he is at Public Safety Canada now, is that his career has included time at CSIS and at the Communications Security Establishment. Maybe I could turn to Mr. Gordon on this.

Robert Gordon, Special Advisor, Cyber Security, Public Safety Canada: The response would actually be a whole-of-government approach. Without talking about a specific case, you would look at a number of aspects to it. First would be the mitigation piece; how you are dealing with the incident itself. That could involve either CCIRC or CSE, working in collaboration, sharing information back. You would then shift it over to the Royal Canadian Mounted Police, as an example, or a law enforcement agency in the jurisdiction, if there are criminal aspects to it. CSIS would also be involved if there was an international threat to the security of Canada, say a nation state doing it.

We have a committee structure in place that sits down and brings all those together. We chair that in Public Safety. We bring all the players together. We say here is the situation and we all play specific roles, but we do it as a whole-of-government coordinated approach.

The cyber does not neatly stop at one company, so we will want to look at it and say that it has affected this company, but are there lessons we want to share with other companies in the same working area? How do we mitigate it across the sector and just outside the company?

The same could apply if you are responding to an intelligence threat to the security of Canada, a law enforcement perspective or a threat, or dealing with it as a group coming in.

At the outset, you may not know who is actually doing it, so you may need all those players together to find out who is undertaking the activity in order to respond accordingly to it — or the military.

Senator Mitchell: That would be coordinated by CCIRC. What is the budget of CCIRC? How do you assess whether you have enough or not? Do you think you have enough?

Mr. Flack: In terms of the Communications Security Establishment, which is the organization responsible, which is our highest level of capability in terms of understanding cyberthreats,

elles représentent une proportion grandissante des risques auxquels ce secteur est exposé. Le groupe de travail a été mis sur pied pour faire certaines des choses dont vous parlez, c'est-à-dire le partage de renseignements au sujet des menaces, l'étalonnage y compris des exercices au sujet des vulnérabilités qui peuvent se présenter.

Vous avez parlé d'un cas dans lequel le niveau de menace était élevé. Est-il possible d'utiliser les ressources du Centre de la sécurité des télécommunications pour aider les acteurs privés? Une fois que Mme Anderson a fait ce qu'elle peut faire, si nous sommes informés d'une attaque à très haut niveau, pouvons-nous y recourir?

Un des avantages de la présence ici de M. Gordon est que même s'il est maintenant à Sécurité publique Canada, il a déjà travaillé au SCRS et au Centre de la sécurité des télécommunications au cours de sa carrière. Je pourrais peut-être le laisser répondre.

Robert Gordon, conseiller spécial, Cybersécurité, Sécurité publique Canada : La solution serait une approche pangouvernementale. Sans parler d'un cas précis, vous examinerez différents aspects du problème. Il y aurait d'abord l'atténuation des dommages; comment faire face à l'incident proprement dit. Cela pourrait faire intervenir soit le CCRIC soit le CFTC qui travailleraient en collaboration et échangeraient des renseignements. Le dossier serait ensuite confié à la Gendarmerie royale du Canada, par exemple, ou à une force policière compétente si l'incident présentait des aspects criminels. Le SCRS interviendrait également en cas de menace internationale pour la sécurité du Canada, par exemple si un État-nation en était responsable.

Nous avons un comité qui siège pour examiner toutes ces questions. Sécurité publique le préside. Nous réunissons tous les intervenants. Nous exposons la situation et nous jouons tous des rôles précis, mais nous le faisons dans le cadre d'une approche pangouvernementale.

Les effets d'une cyberattaque ne se limitent pas à une entreprise et nous allons donc examiner le problème pour voir s'il n'y a pas des leçons à tirer pour les autres entreprises qui travaillent dans le même domaine. Comment atténuer le problème dans l'ensemble du secteur, en dehors de l'entreprise?

Le même principe pourrait s'appliquer si un rapport de renseignement signalait une menace pour la sécurité nationale, en cas de menace criminelle ou s'il fallait intervenir collectivement.

Au départ, comme vous ne savez peut-être pas qui est l'auteur de l'attaque, vous devrez peut-être réunir tous les intervenants pour savoir qui va agir pour répondre à la menace — ou si cela relève des militaires.

Le sénateur Mitchell : Ce serait coordonné par le CCRIC. Quel est le budget du centre? Comment établissez-vous si vous avez suffisamment d'argent ou non? Pensez-vous en avoir assez?

M. Flack : En ce qui concerne le Centre de la sécurité des télécommunications, qui est l'organisme compétent, notre niveau de capacité le mieux en mesure de comprendre les cybermenaces,

the most sophisticated cyberthreats and cybercapabilities, John Forster is coming to speak next week and he can speak about his budget.

Ms. Anderson, do you want to walk through your budget in CCIRC, the outward facing part dealing with the private sector? Maybe I can then speak to some of the other things.

Ms. Anderson: I have currently 30 staff on board and the budget I have is \$3.1 million a year. That pays for all of their salaries and any O&M money I need to purchase new equipment, new automated software tools and to fight against cyberattacks.

Mr. Flack: As the Auditor General's report recognizes, and as committee members here would know, having been around national security issues for a while, if you go back to 2006, cybersecurity was not at the top of our agendas in terms of the national security risks we were facing, and the resource allocations reflected that. We were more focused on physical risks to infrastructure because that is where we saw the vulnerabilities.

There has clearly been, as the Auditor General has recognized, an evolution in this. To your point about resources and when they are enough, we need to go through a constant reassessment. The government recently announced another \$155 million largely focused on government systems that reflect the dynamic environment in which we are operating, in which different vulnerabilities are emerging, and we need to make purchases to address those vulnerabilities.

It is a dynamic environment in which we will have to constantly adjust. In terms of CCIRC and its client base, which is largely the private sector, the critical infrastructure that is outside of government, it is an ongoing dialogue with them. They are having that dialogue within their sector and their own company. What are their IT budgets? How high a percentage of that will be focused on security and addressing vulnerabilities?

An example of it is the critical infrastructure control systems I mentioned in my opening remarks. These systems are often computer controlled. When they were designed, they were not designed with the vulnerabilities inside because that control system was in the middle of a power plant, let us say, that would have had all kinds of physical security around it; you did not think about the risk of someone getting in because the system was never designed to be connected to other systems. Since they have become connected, that is when the vulnerabilities are created. As a result, we need to dynamically work to address those.

Ms. Anderson has to work with Defence Research and Development Canada, I believe, looking at these control systems and how to enhance their protection that will be applicable across the critical infrastructure sector.

les cybermenaces les plus complexes et les cybercapacités, John Forster viendra vous voir la semaine prochaine et il pourrait vous parler de son budget.

Madame Anderson, voulez-vous décrire le budget dont vous disposez au CCRIC, l'élément tourné vers le secteur privé? Je pourrais peut-être parler ensuite de certains autres aspects.

Mme Anderson : J'ai actuellement 30 employés et je dispose d'un budget annuel de 3,1 millions de dollars. Cela couvre la totalité des salaires et ce dont j'ai besoin pour acheter du matériel, des nouveaux instruments logiciels automatisés et combattre les cyberattaques.

M. Flack : Comme le vérificateur général le reconnaît dans son rapport et comme le savent les membres du comité, car ils s'intéressent à la sécurité nationale depuis un certain temps, si vous remontez à 2006, la cybersécurité n'était pas considérée comme un des principaux risques pour la sécurité nationale et les ressources qui y étaient allouées en tenaient compte. Nous nous intéressons davantage aux risques physiques pour l'infrastructure, car c'est là que nous constatons des vulnérabilités.

Comme le vérificateur général l'a reconnu, les choses ont certainement évolué à cet égard. Pour répondre à votre question quant à savoir si nos ressources sont suffisantes, nous devons réévaluer constamment la situation. Le gouvernement a récemment annoncé un octroi supplémentaire de 155 millions de dollars qui serait largement consacré aux systèmes gouvernementaux, ce qui reflète l'environnement dynamique dans lequel nous opérons et dans lequel apparaissent des vulnérabilités différentes, car nous devons faire des achats pour faire face à ces vulnérabilités.

C'est un environnement dynamique qui exige des ajustements constants. Pour ce qui est du CCRIC et de sa clientèle, qui est principalement le secteur privé, l'infrastructure essentielle en dehors du gouvernement, le centre communique régulièrement avec ses clients. Ces derniers dialoguent à l'intérieur de leur secteur et de leur entreprise. Quel est leur budget de TI? Quel pourcentage ce budget sera consacré à la sécurité et à l'atténuation des vulnérabilités?

Prenons, par exemple, les systèmes de commande de l'infrastructure essentielle que j'ai mentionnés dans ma déclaration préliminaire. Ces systèmes sont souvent informatisés. Lorsqu'ils ont été conçus, les vulnérabilités n'ont pas été prises en compte étant donné que ces systèmes se trouvaient au milieu d'une centrale, par exemple. L'établissement était protégé par toutes sortes de systèmes de sécurité physique et on ne pensait pas que quelqu'un pourrait s'introduire dans le système étant donné qu'il n'avait jamais été conçu pour être relié à d'autres réseaux. C'est la connexion entre les systèmes qui a créé des vulnérabilités. Nous devons donc travailler énergiquement à y remédier.

Mme Anderson doit travailler en collaboration avec Recherche et développement pour la défense Canada, je crois, pour étudier ces systèmes de commande et trouver un moyen d'améliorer leur protection qui pourra s'appliquer dans l'ensemble du secteur des infrastructures essentielles.

We will see what the demand is from the sector for these things and how collectively we are apportioning the assets against that demand.

To your larger point, this will be a very dynamic environment in which we will never hit a point where we will say we have the balance exactly right, because the balance will be continually changing.

The Chair: That you for that fulsome answer.

Senator Plett: Ms. Anderson, you said your budget was about \$3.1 million a year.

Ms. Anderson: That is correct.

Senator Plett: The Auditor General says that you have been given an additional \$13 million over five years; that is about \$2.5 million a year just with that. Where does that come into play in your budget?

Ms. Anderson: Prior to this new MC money, CCIRC did not have near as many staff as it has now. As I previously indicated, I have hired approximately 21 new staff members in the last 10 or 11 months. A lot of the money we received in this MC was for the additional staff. That is part of that \$3.1 million.

Senator Day: I think I am feeling better. I was ill at ease when I heard Mr. Flack's presentation; he kept saying "just outside of the government."

I had read the Auditor General's report that said that you were created seven years ago to collect, analyze and share cyberthreat information among federal departments, provincial and territorial governments and then outside businesses. You are now telling us that your primary focus is outside and the Communications Security Establishment looks after the internal.

Mr. Flack: Mr. Gordon negotiated the agreement on how this works, so I will maybe turn to him. It was thought, in this dynamic environment we were working in, that we needed the organization with the highest overall technical capability, given that the highest level threats are actually threats coming at the government, to have core responsibility as the ultimate backstop against those government systems, but then to have Ms. Anderson's organization focused exclusively on that outward phase, provincial governments and other levels of governments, the private sector, et cetera, to ensure that we had a good focus there.

Mr. Gordon: When we started into the discussion, what had changed over the last few years is the nature of the attacks coming in and the way we were defending against them. It required extremely sophisticated equipment and people dedicated to that.

It would require two things. First, CSE still had some of that responsibility, and so did CCIRC, and it would be duplicating. Second, we were starting to get an increased demand from the

Nous allons voir quels sont les besoins de ce secteur à cet égard et comment répartir collectivement nos ressources pour y répondre.

Pour revenir à votre question plus générale, ce sera un environnement très dynamique et nous ne pourrons jamais dire que nous avons atteint notre but, car la cible changera continuellement.

La présidente : Merci pour cette réponse détaillée.

Le sénateur Plett : Mme Anderson, vous avez dit que vous disposiez d'un budget annuel d'environ 3,1 millions de dollars.

Mme Anderson : C'est exact.

Le sénateur Plett : Le vérificateur général dit que vous aviez reçu une somme supplémentaire de 13 millions de dollars sur cinq ans; cela donne environ 2,5 millions de dollars par année. Qu'est-ce que cela représente dans votre budget?

Mme Anderson : Avant de recevoir ces nouveaux fonds, le CCRIC n'avait pas un effectif aussi important que maintenant. Comme je l'ai déjà dit, j'ai embauché environ 21 nouveaux employés au cours des 10 ou 11 derniers mois. Une bonne partie des nouveaux fonds que nous avons reçus devait servir à engager du personnel supplémentaire. Cela fait partie des 3,1 millions de dollars.

Le sénateur Day : Je me sens mieux. J'étais inquiet d'entendre M. Flack répéter dans son exposé que vous interveniez « seulement en dehors du gouvernement ».

J'avais lu le Rapport du vérificateur général disant que votre organisme avait été créé, il y a sept ans, pour recueillir, analyser et diffuser de l'information sur les cybermenaces aux ministères fédéraux, aux gouvernements provinciaux et territoriaux et au secteur privé. Vous nous dites maintenant que vous vous intéressez surtout à ce qui se passe à l'extérieur et que le Centre de la sécurité des télécommunications s'occupe du gouvernement.

M. Flack : Comme M. Gordon a négocié l'entente à ce sujet, je vais peut-être lui demander de répondre. Dans le contexte dynamique dans lequel nous travaillons, nous avons estimé, vu que les menaces les plus graves sont celles qui visent le gouvernement, que l'organisation ayant la plus grande capacité technique devait assumer la principale responsabilité, la défense ultime des systèmes gouvernementaux et que l'organisation de Mme Anderson se chargerait exclusivement de l'extérieur soit des gouvernements provinciaux et autres niveaux de gouvernements, soit le secteur privé, et cetera, pour bien couvrir le tout.

M. Gordon : Quand nous avons entamé la discussion, ce qui avait changé au cours des quelques années précédentes, c'était la nature des attaques et la façon de se défendre contre elles. Cela exigeait de l'équipement extrêmement complexe et du personnel très spécialisé.

Il y avait deux choses à considérer : premièrement, CSTC assumait une partie de ces responsabilités en même temps que le CCRIC, ce qui entraînait un dédoublement. Deuxièmement, les

private sector for assistance, and we talked about the some of the things we are now providing. We came to an agreement where it would make more sense in terms of not having to duplicate equipment and resources that the CSE would focus inside the government, using sophisticated equipment to deal with the types of attacks that would typically come from nation state to nation state, and CCIRC would focus on the private sector.

One of the things that the private sector had looked for when we went through the discussions in putting together the cyberstrategy is they wanted one place they could come in to the government, rather than trying to sort it all out, where do we come to and who could give us a hand. We said Public Safety would be that place, and we created CCIRC to actually do that.

The advantage to that is that there is one focal point in to the government, and information actually coming from the private sector on the nature of attacks could be shared in the government, because sometimes we have the same problem. At the same time, we could use the collective capacity of all of the government departments, in terms of the intelligence information that we have and the technology and the people expertise, and funnel that back through to CCIRC and provide that out to the private sector. The private sector was happy that we were doing that. It worked better. It was clearer inside the government as to who would actually be responsible for dealing with the attacks.

Then we had to be sure that we were putting structures in place internally to make sure we were sharing that information back and forth. We have now done that. There is a person from Public Safety who goes out and is on secondment into CSE to ensure that if there is information in there that would be of use, we can get that information flowing back and forth. We developed standard operating procedures to ensure that information flows between those two organizations both to and from CSE and CCSIRC.

Senator Day: That is helpful.

This committee was familiar a number of years ago with OCIPEP, the Office for Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness, and that was taken over by Public Safety Canada. Can I assume that this cybergroup has sprouted out of that larger group that is also concerned with physical challenges?

Mr. Gordon: That is correct.

Senator Day: In terms of international cooperation and the dividing up in that gray area, let us talk about the Canadian gray area first. The RCMP is considered federal and fire departments are not federal. How did you divide up those various groups that are very important as first responders in critical infrastructure situations?

Mr. Gordon: They actually are one of the ten critical infrastructure sectors. We actively participate with them through the cross-sector forum. They are a full participant in that. We provide briefings to them both on a classified and unclassified basis and make available to them all products within

demandes d'aide du secteur privé commencent à augmenter et nous avons parlé de certains des services que nous fournissons actuellement. Nous avons convenu qu'il serait plus logique, pour ne pas dédoubler l'équipement et les ressources, que le CSTC se chargerait du gouvernement en utilisant du matériel perfectionné pour contrer le genre d'attaques qui peut être généralement lancé d'un pays à l'autre tandis que le CCRIC s'occuperait du secteur privé.

Une des choses que le secteur privé a demandées lors des discussions en vue de la mise en place de la cyberstratégie est de disposer d'un guichet unique au lieu d'avoir à se demander à qui s'adresser au gouvernement et qui peut l'aider. Nous avons dit que Sécurité publique serait cet endroit et nous avons créé le CCRIC pour remplir cette fonction.

C'est avantageux en ce sens qu'il y a un service spécialisé au gouvernement et que les renseignements provenant du secteur privé sur la nature des attaques peuvent être partagés au sein du gouvernement étant donné que nous éprouvons parfois le même problème. En même temps, nous pouvons utiliser la capacité collective de tous les ministères sur le plan du renseignement, de la technologie et des compétences pour aider le secteur privé par l'entremise du CCRIC. Le secteur privé s'est réjoui de cette décision. C'était préférable. On savait plus clairement qui, au gouvernement était chargé de s'occuper des attaques.

Ensuite, nous avons dû veiller à mettre en place des structures internes pour échanger les renseignements dans les deux sens. C'est chose faite. Un employé de Sécurité publique a été détaché au CSTC pour assurer un échange des renseignements utiles. Nous avons établi des procédures opérationnelles normalisées pour assurer l'échange d'information dans les deux sens entre le CSTC et le CCRIC.

Le sénateur Day : C'est intéressant.

Notre comité s'est intéressé, il y a quelques années, au BPIEPC, au Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile qui a été repris par Santé publique Canada. Puis-je supposer que ce cybergroupe est issu de ce groupe plus important qui s'occupe également des incidents physiques?

M. Gordon : C'est exact.

Le sénateur Day : Pour ce qui est de la coopération internationale et de la répartition des responsabilités dans cette zone grise, parlons d'abord de la zone grise canadienne. La GRC est considérée comme un organisme fédéral, mais pas les services de pompier. Comment avez-vous réparti ces divers groupes qui jouent un rôle très important comme premiers intervenants lors d'incidents touchant l'infrastructure essentielle?

M. Gordon : En fait, ils forment l'un des 10 secteurs de l'infrastructure essentielle. Nous collaborons activement avec eux par l'entremise du forum intersectoriel. Nous leur donnons des séances d'information sur une base confidentielle ou non et mettons à leur disposition tous les produits disponibles au sein du

the government in terms of technically how to deal with the issues but also then sitting down and looking at the policy issues that come along, because we actually have that function as well, so assisting them on multiple fronts.

Senator Day: Internationally, Estonia is doing a lot of work in this area because of an attack that closed down the country. Is it the CSE or is it Public Safety Canada that deals internationally with these various bodies so that we do not have to reinvent what has already been worked on?

Mr. Gordon: Again, it is a shared activity across the government. Public Safety Canada chairs that or does that coordination. In that particular case, we bring together the Department of Foreign Affairs and Industry Canada, because when you look at the international standards aspect, international and telecommunications standards are part of that, and ourselves. We also bring in CSE as a technical expert and sit down and look at that. We have a robust sharing agreement across the spectrum internationally. We attend many international conferences, and we are actively engaged in multiple forums. That is at a broad strategic level.

At the tactical level, our cyberincident response centre belongs to a series of organizations. We cover it off at the two levels. Strategically, we cover that horizontally across the departments with us chairing it, and at the tactical level we belong to a number of international bodies that share tactical information that we can then provide out to the private sector.

Senator Day: Public Safety takes the lead as opposed to CCIRC?

Mr. Gordon: That is correct.

The Chair: Could you explain how a private sector company feeds in? They may not want to publicly acknowledge that they have been hacked or cracked, but they may want to share that information for future consideration. Is there some way for those things to be done discreetly and to preserve proprietary information?

Ms. Anderson: We are careful with ensuring that we protect our clients' information. To be perfectly honest, that is one aspect that if we do not do well, they will not come back to us, so one of our major concerns is to ensure that whoever does provide the information, that we "anonymize" it so that when we pass it out to the rest of the community we are giving them mitigation advice and what may be happening in the world, but we are not saying which company was hit. We have a 1-800 number for our clients, a normal number for our clients, an email account, and two or three months ago we set up a secure portal with our clients. There are many ways they can contact us, and they do have all of our information.

Senator Johnson: In terms of the critical infrastructure networks, what remains to be established that will facilitate partnerships with other levels of government and critical infrastructure owners and operators?

gouvernement sur le plan technique pour résoudre les problèmes. Nous examinons aussi avec eux les questions politiques qui se présentent, car nous remplissons également cette fonction. Par conséquent, nous les aidons sur divers plans.

Le sénateur Day : Sur la scène internationale, l'Estonie travaille beaucoup dans ce domaine suite à une attaque qui a paralysé le pays. Est-ce la CSTC ou Sécurité publique Canada qui traite avec les diverses entités au niveau international afin que nous n'ayons pas à réinventer ce qui a déjà été fait?

M. Gordon : Là encore, c'est une activité pangouvernementale. Sécurité publique Canada dirige ces activités ou les coordonne. Dans ce cas particulier, nous nous réunissons avec le ministère des Affaires étrangères et Industrie Canada, car si vous prenez la dimension internationale, les normes internationales et les normes de télécommunications en font partie. Nous examinons également la question avec le CSTC en tant qu'expert technique. Nous avons une solide entente d'échange de renseignements au niveau international. Nous assistons à un grand nombre de conférences internationales et nous participons activement à de nombreuses tribunes. C'est ce qui se passe au niveau stratégique.

Au niveau tactique, notre Centre de réponse aux incidents cybernétiques fait partie d'un certain nombre d'organisations. Nous couvrons les deux niveaux. Sur le plan stratégique, nous le faisons horizontalement en présidant les centres et au niveau tactique, nous appartenons à un certain nombre d'organismes internationaux qui échangent des renseignements tactiques que nous pouvons ensuite fournir au secteur privé.

Le sénateur Day : C'est Sécurité publique qui dirige plutôt que le CCIRC?

M. Gordon : En effet.

La présidente : Pourriez-vous expliquer comment intervient une entreprise du secteur privé? Elle ne souhaite peut-être pas reconnaître publiquement qu'elle a été piratée ou pénétrée, mais peut désirer échanger ces renseignements dans son intérêt futur. Y a-t-il un moyen de faire cela discrètement en préservant des renseignements exclusifs?

Mme Anderson : Nous veillons à protéger les renseignements de nos clients. Il faut avouer que si nous ne le faisons pas bien, ils ne reviendront pas nous voir. Par conséquent, peu importe qui nous fournit les renseignements, nous veillons à les « neutraliser » afin que lorsque nous les communiquons au reste de la communauté, nous donnions des conseils pour l'atténuation des risques et des renseignements sur ce qui se passe dans le monde, mais sans dire quelle société a été touchée. Nous avons un numéro 800 et un numéro ordinaire pour nos clients, un compte courriel et, il y a deux ou trois mois, nous avons établi un portail Web sécurisé pour nos clients. Ils peuvent communiquer avec nous par divers moyens et ils obtiennent tous les renseignements que nous avons.

Le sénateur Johnson : En ce qui concerne les réseaux d'infrastructure essentielle, que reste-t-il à faire pour faciliter les partenariats avec les autres niveaux de gouvernement ainsi que les propriétaires et exploitants d'infrastructures essentielles?

Mr. Flack: The networks were formally established after the critical infrastructure plan was released in 2010, but the networks often built on things that have been in place for a long time. For example, one of the sectors was the water sector, but a Canadian water and wastewater association had an annual workshop on security issues, and that was the nucleus of what ultimately became the working group that has done that.

The working groups are up and running. They continue to evolve in terms of the representation on them. We can get you the information on the 10 working groups that exist, which include transportation, manufacturing, water, and information and communications technologies. There are 10 in total.

One of the innovations we have had in the last year is partly in recognition of the discussion we have been having today. It is difficult to compartmentalize any of these issues, so we have created a cross-sector working group that links together all 10. On issues like cybersecurity or even electricity, many of those other sectors are completely dependent on reliable electricity supply. If you look at the transportation sector, increasingly cyberconnectivity is critical to its business line, so we added this cross-sector forum to try to enhance the cooperation.

What do those sectors do? Threat information sharing is one of the pieces we have, right up to tabletop exercises where we game what is happening there.

I would still say they are dynamic and evolving organizations, given the fact that the infrastructure is largely owned by the private sector and other levels of government. We are in a partnership to try to learn how to improve the operations as we go along.

Drawing on the international question earlier, we do look at the practices our other international partners have used to enhance this. My observation would be that there is an equal amount of complexity in every other jurisdiction I am aware of in terms of trying to deal with this.

We are still early days, I would say, in the evolution of these critical infrastructure sectors from the days when we started in OCIEP. There is still a lot of work left to be done in terms of getting all those partners fully engaged.

Senator Johnson: Do you have a time frame on that?

Mr. Flack: Again, this is something where I do not think we will have a time. All sectors have been established, and the Auditor General recognized in his report that since 2010 there has been considerable progress against the sectors. They are moving in the right direction, but I do not think we are ever, frankly, going to hit a point where we can say we have got it exactly right, because the dynamic nature of the threat environment is such that it is not like a check list where once it is all done you will be able to stick with it.

M. Flack : Les réseaux ont été établis officiellement après la publication du plan d'action pour les infrastructures essentielles, en 2010, mais ils ont souvent été construits sur des éléments qui étaient en place depuis longtemps. Par exemple, un des secteurs était celui de l'eau, mais l'Association canadienne des eaux potables et usées tenait un atelier annuel sur les questions de sécurité et c'est ce qui a constitué le noyau du groupe de travail dans ce domaine.

Les groupes de travail sont actifs. Ils continuent d'évoluer sur le plan de leur composition. Nous pouvons vous fournir des renseignements sur les 10 groupes de travail existants, ce qui comprend le transport, la fabrication, l'eau ainsi que les technologies de l'information et des communications. Il y en a 10 au total.

Une de nos innovations de l'année dernière est en partie en rapport avec la discussion que nous avons aujourd'hui. Il est difficile de cloisonner ces questions et nous avons donc créé un groupe de travail intersectoriel qui relie les 10 secteurs. Dans des domaines comme la cybersécurité ou même l'électricité, un grand nombre des autres secteurs dépendent entièrement d'un approvisionnement sûr en électricité. Si vous prenez les transports, la cyberconnectivité est de plus en plus essentielle pour ce secteur et nous avons donc créé une tribune intersectorielle pour améliorer la collaboration.

Que font ces secteurs? Cela va de l'échange de renseignements aux exercices théoriques pendant lesquelles nous faisons des simulations.

Je dirais qu'il s'agit d'organisations dynamiques en pleine évolution étant donné que l'infrastructure appartient en majeure partie au secteur privé et aux autres niveaux de gouvernement. Nous travaillons en collaboration pour essayer d'apprendre comment améliorer les opérations au fur et à mesure.

Pour revenir sur la question internationale posée tout à l'heure, nous examinons les pratiques que nos partenaires internationaux ont utilisées pour améliorer la sécurité. Je dirais qu'à ma connaissance tous les autres pays éprouvent autant de difficulté à résoudre ces questions.

Les secteurs de l'infrastructure essentielle poursuivent leur évolution depuis l'époque où nous avons commencé au BPIEPC. Il reste beaucoup de travail à accomplir pour que tous les partenaires participent pleinement.

Le sénateur Johnson : Vous êtes-vous fixé un délai pour cela?

M. Flack : Là encore, c'est un domaine dans lequel je ne pense pas que cela s'applique. Tous les groupes sectoriels ont été établis et le vérificateur général a reconnu dans son rapport que, depuis 2010, d'énormes progrès ont été réalisés dans ces secteurs. Ils s'orientent dans la bonne direction, mais je ne pense pas que nous ne puissions jamais dire un jour que tout est parfait, car en raison du caractère dynamique de la menace, vous ne pouvez pas régler chaque problème de façon définitive.

The threat environment is evolving. As Senator Dallaire raised early on in the first questions, these systems did not contemplate the risks associated with them or the cyber-dimension. The risks were not fully contemplated when adopted. We fully expect that as the world becomes more and more interconnected and as these systems become more interconnected, new risks will emerge. We will need these critical infrastructure working groups as permanent entities to deal with what will be a very dynamic threat environment.

I do not think there will ever be a date. There will be a date where we will say we have a high level of dynamism and flexibility in the organization that can deal with new threats, but they will never run out of work because the threats will keep evolving.

The Chair: I really appreciate you being very forthcoming today. Thank you for that, Mr. Flack.

Mr. Gordon, with your background, it was very helpful to have you here.

Thank you, Ms. Anderson. You were very specific, even on the budget questions.

We will continue to look at this issue, amongst others, next week.

(The committee adjourned.)

Le contexte de la menace évolue. Comme le sénateur Dallaire y a fait allusion quand les premières questions ont été posées, les systèmes ne tenaient pas compte des risques qu'ils posent ou de la dimension cybernétique. Les risques n'étaient pas entièrement prévus lorsqu'ils ont été adoptés. Nous nous attendons à ce que de nouveaux risques surgissent au fur et à mesure que le monde sera de plus en plus interconnecté et que l'interconnexion des systèmes augmentera. Nous aurons besoin des groupes de travail sur l'infrastructure essentielle de façon permanente pour faire face à un contexte de menace très dynamique.

Je ne pense pas qu'une date puisse être fixée. Nous pourrions dire un jour que nous aurons un haut niveau de dynamisme et de souplesse au sein de l'organisation pour faire face aux nouvelles menaces, mais nous ne manquerons jamais de travail parce que la menace continuera d'évoluer.

La présidente : J'apprécie vraiment votre franchise. Je vous en remercie, monsieur Flack.

Monsieur Gordon, étant donné vos antécédents, il était très utile de vous accueillir ici.

Merci, madame Anderson. Vous avez été très précise, même à propos des questions budgétaires.

Nous allons continuer d'étudier cette question, entre autres, la semaine prochaine.

(La séance est levée.)

WITNESSES

Monday, October 22, 2012

National Defence:

Lieutenant-General Stuart Beare, Commander Canadian Joint Operations Command;

Rear-Admiral Ron Lloyd, Chief of Force Development.

Royal Canadian Mounted Police:

Bob Paulson, Commissioner.

Monday, October 29, 2012

As individuals:

Brian Job, Professor, Political Science, University of British Columbia, Senior Fellow, Asia Pacific Foundation of Canada (by videoconference).

Paul Chapin, Vice President, Conference of Defence Associations Institute.

Public Safety Canada:

Graham Flack, Acting Deputy Minister

Robert Gordon, Special Advisor Cyber Security;

Windy Anderson, Director, Canadian Cyber Incident Response Centre.

TÉMOINS

Le lundi 22 octobre 2012

Défense nationale :

Lieutenant-général Stuart Beare, commandant du Commandement des opérations interarmées du Canada;

Contre-amiral Ron Lloyd, chef, Développement des Forces.

Gendarmerie royale du Canada :

Bob Paulson, commissaire

Le lundi 29 octobre 2012

À titre personnel :

Brian Job, professeur de sciences politiques, Université de la Colombie-Britannique, Agrégé supérieur de recherches, Fondation Asie-Pacifique du Canada (par vidéoconférence)

Paul Chapin, vice-président, Institut de la Conférence des associations de la Défense.

Sécurité publique Canada :

Graham Flack, sous-ministre par intérim;

Robert Gordon, conseiller spécial cybersécurité;

Windy Anderson, directrice, Centre canadien de réponse aux incidents cybernétiques.